


Ex
Libris
Danielis
Girtanneri
Utile miscere dulci.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.



TOME QUATORZIÈME.

LIVRES QU'ON TROUVE
chez le même Libraire.

On trouve chez Maradan les Ouvrages suivans, traduits par A. M. H Boulard, qui a revu le présent volume en l'absence du Traducteur.

1°. Morceaux choisis du Rambler ou Rodeur de Johnson, 1785.

2°. Histoire, ou plutôt esquisse d'une Histoire Littéraire du moyen âge, d'Harris, 1785.

3°. Tableau des Arts avant Alexandre, par Bannister, ou Dissertations sur l'Architecture, l'Astronomie, la Langue & la Philosophie, 1786.

4°. Entretien Socratique sur la véracité, traduit de Percival, 1786.

5°. Tableau des progrès de la Société en Europe, de Gilbert Stuart, 1789.

6°. Angleterre Ancienne de Strutt, 1789. Cet Ouvrage fait suite à Montfaucon & à Caylus. On en va donner la suite sous le titre *d'Angleterre Moyenne*, ou Tableau des Arts, Mœurs & Usages du moyen âge de l'Angleterre.

7°. Histoire d'Angleterre du Docteur Henri, écrite sur un nouveau plan approuvé par Hume, & contenant de grands détails sur les Arts, les Loix, le Commerce, la Marine, &c. Cette Histoire est terminée par un Précis en vers, qui va jusqu'en 1793, & qui est de Malingre, 1788, 1789 & 1794.

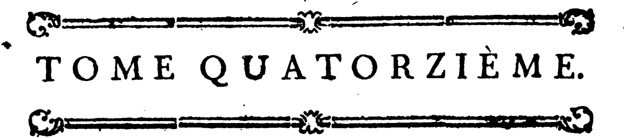
8°. Essai Historique & Chronologique sur le Droit Romain, de Schomberg, 1793.

9°. Dissertation Historique sur l'ancienne Constitution des Germains, Saxons, & anciens habitans de la Grande-Bretagne, ou Dissertation sur l'ancienneté de la Constitution Angloise, de Gilbert Stuart, 1794.

HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN,

Traduite de l'Anglois de GIBBON, *par D. M.*

Et revue par A. M. H. B.



TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André des Arts, n°. 9.

An IIIme. de la République Française, vieux style 1794.



TABLE

Des Chapitres contenus dans ce quatorzième Volume.

CHAPITRE LII.

CHAPITRE LIII.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

SUITE DU CHAPITRE LI.

LA Syrie (67) est un des pays les plus anciennement cultivés : elle mérite cette

Siéges de Héliopolis & d'Emese, A. D. 635.

(67) La description de la Syrie est la partie la plus intéressante & la plus authentique de la Géographie d'Abulfeda, qui avoit reçu le jour dans cette contrée. Elle a été publiée en arabe & en latin, Lipsiæ 1761, in-4°. avec de savantes notes de Kochler & de Reiske, & quelques extraits de Géographie & d'Histoire Naturelle tirés d'Ibn Ol Wardii. De tous les Voyages modernes, celui de

distinction (68). La proximité de la mer & des montagnes, l'abondance du bois & de l'eau y tempèrent la chaleur du climat ; & la fertilité du sol y donne une quantité si considérable de subsistances, qu'elle encourage la propagation des hommes & des animaux. On y a vu des villes florissantes depuis le règne de David jusqu'à celui d'Héraclius : les habitans

---

Pocock, intitulé Description de l'Orient (de la Syrie & de la Mésopotamie, vol. 2, p. 88 — 209), offre le plus de connoissances & de mérite ; mais l'Auteur confond trop souvent les choses dont il a été le témoin & celles qu'il a lues.

(68) L'éloge que Denys fait de la Syrie est juste & plein de feu, *Και την μεν* (la Syrie) *πολλοι τε κ̀ ολβιοι ανδρες εχουσιν* (in Periegesi. vol. 902. in t. 4, Géograp. Minor. Hudson). Dans un autre endroit, il dit, en parlant de ce pays, *πολυπτολιν αιαν* (vol. 898) : il continue ainsi :

Πασα δε τοι λιπαρη τε κ̀ ευβοτος επλετο χωρη
Μηλα τε φερβεμεναι κ̀ δενδρεσι καρπον αεξειν.

v. 921, 922.

Ce Poëte Géographe vivoit au siècle d'Auguste, & sa Description du Monde a été éclairée par le Commentaire Grec d'Eustathius, qui s'occupa de l'Ouvrage de Denys, comme il s'occupa de celui d'Homère (Fabricius, Bibliot. Grec. liv. 4, c. 2, t. 3, p. 21, &c.).

y étoient riches & en grand nombre; & après le ravage insensible du despotisme & de la superstition, après les calamités de la guerre de Perse, qui se trouvoient à peine terminées, la Syrie excita encore la rapacité des avides Tribus du désert. Une plaine de dix journées qui se prolonge de Damas à Alep & Antioche, est arrosée, du côté de l'Occident, par le tortueux Orontes. Les monts du Liban & de l'Anti-Liban sont placés du nord au sud, entre l'Orontes & la Méditerranée, & on donna autrefois l'épithète de *creuse* (Cœlesyria) à une longue & fertile vallée que deux chaînes de montagnes, toujours revêtues de neige (69), bornent dans la même direction. Parmi les villes qui ont des noms grecs ou orientaux dans la Géographie & l'Histoire de la conquête de Syrie, on remarque Emèse ou Hems, Héliopolis ou Baalbec*;

(69) Le Savant & judicieux Reland (Palestine, t. 1, p. 311 — 326) a très-bien décrit le Topographie du Liban & de l'Anti-Liban.

(*) Nous disons en France *Balbec. Note de Boillard.*

la première, métropole de la plaine, & la seconde, capitale de la vallée. Elles étoient bien fortifiées & remplies d'habitans sous le dernier des Césars; leurs tours brilloient au loin; des édifices publics & privés y couvroient un vaste terrein, & les Citoyens étoient célèbres par leur esprit, ou du moins par leur orgueil; par leurs richesses, ou au moins par leur luxe. Sous le règne du Paganisme, Emèse & Héliopolis adoroient Baal ou le Soleil; mais une singulière vicissitude a marqué le déclin de leur superstition & de leur grandeur. Il ne reste aucun vestige du temple d'Emèse, lequel, si on en croit les Poëtes, égaloit en hauteur le sommet du mont Liban (70),

(70) — *Emesa fastigia celsa renident*
Nam diffusa solo latus explicat; ac subit auras
Turribus in cœlum nitentibus: incola claris
Cor studiis acuit . . . . . .
Denique flammicomo devoti pectora soli
Vitam agitant. Libanus frondosa cacumina turget,
Et tamen his certant celsi fastigia templi.
Ces vers de la Version latine d'Avienus ne se trouvent

tandis que les ruines de Baalbec, inconnues aux Ecrivains de l'antiquité, excitent la curiosité & l'étonnement des Voyageurs Européens (71). Le temple qu'on y voit est long de deux cents pieds & large de cent; un double portique de huit colonnes en décore la façade; on en compte quatorze de l'un & de l'autre côté, & chacune de ces colonnes, formée de trois blocs de pierre ou de marbre, a quarante-cinq pieds d'élévation. Les proportions & les ornemens de l'ordre corinthien annoncent l'architecture des

---

pas dans l'original grec de Denys; & puisque Eusthate n'en a pas fait mention, je dois avec Fabricius (Bibliot. Latin. t. 3, p. 153. Edit. Ernesti) & contre l'opinion de Saumaise (ad Vopiscum, p. 366, 367, in Hist. August.) les attribuer à l'imagination, plutôt qu'au manuscrit d'Avienus.

(71) Je suis beaucoup plus content du petit in-8°. de Maundrell (Journey, p. 134 — 139), que du pompeux in-fol. du Docteur Pocock (Description de l'Orient, vol. 2, p. 106 — 113); mais la magnifique Description & les belles gravures de MM. Dawkins & Wood, qui ont transporté en Angleterre les ruines de Palmyre & de Baalbeck, effacent toutes les Descriptions antérieures.

Grecs, mais Baalbec n'ayant jamais été habitée par un Monarque, on a peine à concevoir que la libéralité des Citoyens ou celle du corps de ville ayent pu fournir à la dépense de ces magnifiques constructions (72). Après la conquête de Damas, les Sarasins marchèrent vers Héliopolis & Emèse; mais je ne décrirai pas des sorties & des combats dont j'ai déjà fait le tableau sur une plus grande échelle. Dans la suite de la guerre, leur politique n'eut pas moins de succès que leur sabre. En accordant des trèves particulières & de peu de durée, ils divisèrent l'ennemi; ils habituèrent le Peuple de Syrie à comparer leur alliance & leur

(72) Pour expliquer ce fait, les Orientaux adoptent un moyen qui réussit toujours; ils disent que les édifices de Baalbeck furent construits par des Fées ou des Génies (Hist. de Timour Bec, t. 3, l. 5, c. 23, p. 311, 312. Voyez d'Otter, t. 1, p. 83). Abulfeda & Ibn Chaukel suivent une opinion qui n'est pas moins absurde, & qui suppose la même ignorance: ils les attribuent aux Sabiens ou Aadites, *Non sunt in omni Syria ædificia magnificentiora his.* (Tabula Syriæ, p. 103).

inimitié ; ils le familiarisèrent avec leur Langue, leur Religion & leurs mœurs, & épuisèrent par de ſecrets achats les magaſins & les arſenaux des villes qu'ils vouloient aſſiéger. Ils exigèrent une rançon plus forte des plus riches & des plus obſtinés ; Chalcis ſeule fut taxée à cinq mille onces d'or, cinq mille onces d'argent, deux mille robes de ſoie, & à la quantité de figues & d'olives que pourroient porter cinq mille ânes. Au reſte, ils obſervèrent fidellement les articles de la trève ou de la capitulation, & le Lieutenant du Calife, qui avoit promis de ne pas entrer dans les murs de Baalbec, demeura tranquille dans ſa tente juſqu'à l'époque où les différens partis ſollicitèrent l'intervention d'un maître étranger. La conquête de la plaine & de la vallée de Syrie fut terminée en moins de deux ans. Le Calife néanmoins ſe plaignit de la lenteur de leurs progrès ; & les Saraſins verſant des larmes de repentir ſur leurs fautes, demandèrent hautement que

leurs Chefs les menassent aux combats du Seigneur. Au milieu d'une action qui eut lieu sous les murs d'Emese, un jeune Arabe, cousin de Caled, s'écria : » Les » Houris aux yeux noirs jettent des regards » sur moi : si l'une d'entre elles se mon» troit sur la terre, tous les hommes » expireroient d'amour. J'en apperçois » une qui tient un mouchoir de soie » verte, & un chapeau de pierres pré» cieuses ; elle me fait des signes, elle » m'appelle ; Viens promptement, me » dit-elle, car je suis consumée de dé» sirs «. A ces mots il chargea les Chrétiens avec fureur ; il portoit le carnage de tous côtés, lorsque le Gouverneur de Hems, qui le remarqua, le perça d'une javeline.

Bataille de Yermuk, A. D. 636. Novembre.

Les Sarasins avoient besoin de toute leur valeur & de tout leur fanatisme pour résister aux forces de l'Empereur, à qui des échecs multipliés faisoient assez connoître que les Pirates du désert vouloient conquérir régulièrement & garder la Sy-

rie, & qu'en peu de temps ils viendroient à bout de leur projet. Quatre-vingt mille Soldats des provinces de l'Europe & de l'Asie furent conduits par mer & par terre à Antioche & à Césarée : soixante mille Arabes Chrétiens de la Tribu de Gassan formoient les troupes légères de cette armée : ils marchoient en avant sous le drapeau de Jabala, le dernier de leurs Princes, & les Grecs avoient pour maxime que *le diamant étoit de tous les moyens, le plus propre à couper un autre diamant*. Héraclius n'exposa point sa province aux dangers d'une guerre qui devoit être si cruelle; mais telle fut sa présomption ou plutôt son inquiétude, qu'il ordonna expressément de déterminer dans une seule bataille le sort de la province & celui de la guerre. Les habitans de la Syrie défendoient la cause de Rome & de la Croix, mais le Noble, le Citoyen & le Paysan furent irrités de l'injustice & de la cruauté d'une armée licencieuse qui les traitoit comme des

Sujets, & qui les méprisoit comme des étrangers (73). Les Sarasins campoient sous les murs d'Emèse lorsqu'ils furent instruits de ces grands préparatifs ; & quoique les Chefs fussent bien décidés à combattre, ils assemblèrent un Conseil de guerre : Abu Obeidah vouloit attendre la couronne du martyre au lieu où il se trouvoit : le sage Caled conseilla de se retirer sur la frontière de la Palestine & de l'Arabie, où ils obtiendroient peut-être le secours de leurs amis, & où l'attaque des Infidèles seroit moins dangereuse. Un courrier envoyé à Médine rapporte les bénédictions d'Omar & d'Ali, & les prières des veuves du Prophète, &, ce qui valoit mieux encore, il amena un renfort de huit mille Moslems. Ce petit corps battit sur sa

(73) J'ai lu dans Tacite ou dans Grotius ce passage : *Subjectos habent tanquam suos, viles tanquam alienos.* Des Officiers Grecs enlevèrent la femme & assassinèrent l'enfant du Syrien qui les logeoit ; & lorsqu'il porta ses plaintes, Manuel ne fit que sourire.

route un détachement de Grecs ; & lorsqu'ils furent à Yermuk, où campoient leurs frères, ils apprirent que Caled avoit déjà mis en déroute & dispersé les Arabes Chrétiens de la Tribu de Gassan. Aux environs de Bosra, les sources de la montagne de Hermon se versent en torrent sur la plaine de *Décapolis* ou des dix villes, & l'Hyeromax, dont on a fait Yermuk, se perd bientôt après dans le lac de Tibérias (74). Une bataille qui fut meurtrière & de longue durée, a rendu célèbre cette rivière obscure. En cette grande occasion, la voix publique & la modestie d'Abu Obeidah donnèrent le commandement à celui des

(74) Voyez Reland, Palestine, t. 1, p. 272 — 283, t. 2, p. 773 — 775. Ce savant Professeur étoit bien en état de décrire la Terre-Sainte, puisqu'il connoissoit parfaitement la Littérature grecque & latine, la Littérature hébraïque & arabe. Cellarius (Geograp. Antiq. t. 2, p. 392) & D'Anville (Géographie Ancienne, t. 2, p. 185) parlent de l'Yermuk ou de l'Hyeromax. Les Arabes & Abulfeda lui-même ne paroissent pas reconnoître le lieu du combat.

Moslems qui le méritoit le plus. Caled se plaça au front de l'armée; il mit son collègue sur les derrières, afin que sa figure imposante & la vue de la bannière jaune que Mahomet avoit déployée devant les murs de Chaibar, continssent ceux qui voudroient prendre la fuite. On voyoit sur la dernière ligne la sœur de Derar & les femmes Arabes qui s'étoient enrôlées pour cette guerre sainte, qui savoient manier l'arc & la lance, & qui dans un moment de captivité avoient défendu contre les Infidèles leur pudeur & leur Religion (75). Voici la harangue des Généraux : elle fut courte, mais énergique. » Le Paradis est devant vous, » le Diable & le feu de l'Enfer se trou» vent derrière «. La cavalerie des Romains chargea avec tant d'impétuosité, que l'aile droite des Arabes fut enfoncée & séparée du centre. Ils se re-

(75) Ces femmes étoient de la Tribu des Hamyarites, qui descendoient des anciens Amalécites. Leurs épouses étoient habituées à monter à cheval & à combattre, ainsi que les Amazones de l'antiquité. (Ockley, vol. 1, p. 67).

tirèrent trois fois en désordre, & les reproches & les coups des femmes les ramenèrent trois fois à la charge. Dans les intervalles de l'action, Abu Obeidah visita les tentes de ses frères, il prolongea leur repos en réunissant deux des cinq prières de chaque jour ; il pansa leurs blessures de ses mains ; & pour les consoler, il leur dit que les Infidèles qui partageoient leurs maux ne partageroient pas leur récompense. Quatre mille & trente Musulmans* furent enterrés sur le champ de bataille, & les Archers Arméniens étoient si habiles, qu'ils crevèrent un œil à sept cents d'entre ceux qui s'occupèrent de la sépulture des morts. Les Vétérans de la guerre de la Syrie avouèrent qu'ils n'avoient jamais vu d'action si terrible, & dont l'issue eût été si douteuse. La bataille fut décisive ; des milliers de Grecs & de Syriens tombèrent sous le glaive des Arabes ; un grand nombre des fuyards fut massacré dans les bois & les mon-

(*) Ou Moslems.

tagnes. Beaucoup d'autres qui manquèrent le gué, se noyèrent dans les eaux de l'Yermuk; & quelle que soit l'exagération des Musulmans (76), les Auteurs Chrétiens avouent que le Ciel les punit de leurs péchés d'une manière bien sanguinaire (77). Il permit que Manuel qui commandoit les Romains, fut tué à Damas, ou qu'il se réfugia dans le monastère du mont Sinaï. Jabalah, qui vi-

(76) Nous en avons tué cent cinquante mille, & nous avons fait quarante mille prisonniers, disoit Abu Obeidah au Calife (Ockley, vol. 1, p. 241). Comme je ne puis ni douter de sa véracité, ni croire à ses calculs, je présume que les Historiens Arabes ont composé des harangues & des lettres, qu'ils ont prêtées à leur Héros, ainsi que tant d'autres Historiens.

(77) Théophanes, après avoir déploré les péchés des Chrétiens, ajoute (Chronograph. p. 276) *ανεστη ὁ ερημικος Αμαληκ τυπτων ἡμας τον λαον του Χριστου, και γινεται πρωτη φορα πτωσις του Ρωμαικου στρατου ἡ κατα το Γαβιθαν λεγω.* (Veut-il parler de Aiznadin)? *και Ιερμουκαν, και την αθεσμον αἱματοχυσιαν.* Sa Description est courte & obscure, mais il attribue le succès des Musulmans, à la supériorité du nombre, au vent contraire & a des nuages de poussière : *μη δυνηθεντες* (les Romains), *αντιπροσωπησαι εχθροις δια τον κονιορτον ἡττωνται, και ἑαυτους βαλλοντες εις τας στενοδους του Ιερμοχθου ποταμου εκει απωλοντο αρδην.*

voit à la Cour de Byſance, regrettoit les mœurs de l'Arabie & le choix qu'il avoit fait de la cauſe des Chrétiens (78). Il avoit panché un moment vers l'Iſlamiſme, mais durant un pélerinage à la Mecque, il frappa un de ſes frères dans un moment de colère, & prit la fuite, afin d'échapper à la juſtice ſévère du Calife. Les Saraſins victorieux ſe reposèrent & ſe divertirent pendant un mois à Damas: Abu Obeidah régla le partage du butin; il accorda une portion aux chevaux ainſi qu'aux Soldats, & donna même une part double aux nobles courſiers du ſang arabe.

L'armée romaine ne tint plus la campagne après la bataille de Yermuk, & les Saraſins furent les maîtres de choiſir celle des villes fortifiées de la Syrie qu'ils

Conquête de de Jéruſalem, A. D. 637.

---

(78) Voyez Abulfeda (Annal. Moſlem. p. 70, 71), qui tranſcrit les lamentations poétiques de Jabalah lui-même; & les éloges d'un Poëte arabe, à qui le Chef de la Tribu de Gaſſan envoya, par un Ambaſſadeur d'Omar, 500 pièces d'or.

voudroient ensuite attaquer. Ils demandèrent au Calife s'ils devoient aller prendre Césarée ou Jérusalem, & d'après la réponse d'Ali, cette dernière ville fut assiégée. Aux yeux d'un Profane, Jérusalem étoit la première ou la seconde capitale de la Palestine ; mais les dévots Moslems la révéroient, après la Mecque & Médine, comme le temple de la Terre-Sainte, consacré par les révélations de Moïse, de Jésus & de Mahomet lui-même. Le fils d'Abu Sophian alla à la tête de cinq mille Arabes voir s'il seroit possible de s'emparer de la place par surprise ou par un traité; mais le onzieme jour toute l'armée d'Abu Obeidah investissoit Jérusalem ou *Ælia* (79); il fit au Commandant & au Peuple,

(79) L'usage des Profanes l'emporte relativement au nom de la ville : elle étoit connue des dévôts Chrétiens sous celui de *Jérusalem* (Eusebe, de Martyr. Palest. c. XI) ; mais la dénomination légale & populaire d'*Ælia* (la colonie d'Ælius Adrianus) a passé des Romains parmi les Arabes (Reland, Palestin. t. 1, p. 207, t. 2, p. 835, d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, article *Cods*, p. 269,

ple, la sommation accoutumée. » Santé » & bonheur, leur dit-il, à ceux qui » suivent la bonne voie! Nous vous l'or- » donnons, déclarez qu'il n'y à qu'un » Dieu, & que Mahomet est son Apôtre! » Si vous ne le faites pas, consentez à » payer un tribut & à être nos Sujets, » sinon je menerai contre vous des hom- » mes qui mettent plus de prix à la mort » que vous n'en mettez à boire du vin » & à manger de la viande de porc; & » je ne vous quitterai, s'il plaît à Dieu, » qu'après avoir exterminé ceux qui com- » battront pour vous, & réduit vos en- » fans à la servitude «. Des vallées pro- fondes & des hauteurs escarpées défen- doient la ville de toutes parts: on en avoit soigneusement réparé les murs & les tours depuis l'invasion de la Syrie; les plus braves des Guerriers échappés au carnage de Yermuk, s'étoient arrêtés dans

---

Ilia, p. 420). L'épithète *Al Cods*, la Sainte, est le nom que les Arabes donnent proprement à Jérusalem.

cette ville, qui se trouvoit peu éloignée, & les naturels du pays & les étrangers durent ressentir quelques étincelles de ce fanatisme qui embrasoit l'ame des Sarasins. Le siége de Jérusalem dura quatre mois; chaque jour on fit des sorties ou l'on donna des assauts; les machines des assiégés jouèrent constamment du haut de leurs remparts, & l'inclémence de l'hiver fit encore plus de mal aux Arabes. La persévérance des Moslems triompha à la longue des Chrétiens. Le Patriarche Sophronius se montra sur les murs, & demanda une conférence par l'organe d'un Interprète. Après avoir essayé en vain de détourner le Lieutenant du Calife de son projet impie, il proposa une capitulation au nom du Peuple; on y trouvoit cette clause extraordinaire: qu'Omar viendroit lui-même en ratifier les articles. La question fut discutée dans le Conseil de Médine; la sainteté du lieu & l'opinion d'Ali déterminèrent le Calife à remplir sur ce point les vœux de ses

Soldats & de ses ennemis, & la simplicité de son voyage produit plus d'effet que la pompe royale des Princes vaniteux & des Tyrans. Le Vainqueur de la Perse & de la Syrie montoit un chameau de poil roux, qui portoit sur le col un sac de blé, un second sac plein de dattes, un plat de bois, & une bouteille de cuir remplie d'eau. Dès qu'il s'arrêtoit, tous ceux qui se trouvoient autour de lui étoient invités, sans aucune distinction, à manger & à partager son frugal repas qu'il consacroit par des prières & un sermon (80). Au reste, dans le cours de cette expédition ou de ce pélerinage, il exerça son pouvoir en qualité d'Administrateur de la justice; il mit des bornes à la polygamie licencieuse des Arabes; il supprima les extorsions & les cruautés qu'on se permettoit envers les tributaires; & pour punir les Sarasins de leur luxe, il

(80) Ockley (vol. 1, p. 250) & Murtadi (Merveilles de l'Egypte, p. 200 — 202) décrivent la simplicité du voyage & de l'équipage d'Omar.

les dépouilla de leurs robes de soie, & voulut qu'ils traînassent leur visage dans la boue. Du moment où il apperçut Jérusalem, il s'écria : » Dieu est victorieux : » Seigneur, rends-nous cette conquête » facile «, & après avoir dressé la tente d'étoffe grossiere, il s'assit paisiblement sur la terre. Dès qu'il eut signé la capitulation, il entra dans la ville sans précaution & sans crainte, & s'entretint poliment avec le Patriarche sur les antiquités religieuses de son église (81). Sophronius, qui se prosterna devant son nouveau Maître, proféra à voix basse ces paroles de Daniel : » L'abomination de la dé- » solation est dans le saint lieu « (82).

(81) Les Arabes citent avec orgueil une ancienne prophétie conservée à Jérusalem, laquelle décrivoit le nom, la Religion & la personne d'Omar, qui devoit conquérir cette ville. On dit que les Juifs employèrent le même artifice pour adoucir la morgue de Cyrus & d'Alexandre qui venoient les subjuguer (Joseph. Ant. Jud. l. XI, c. 1 — 8, p. 547 — 579 — 582).

(82) Το βδελυγμα της ερημωσεως το ῥηθεν δια Δανιηλ του προφητου, ἑστως εν τοπῳ αγιῳ. Theop. Chronograp. p. 281.

Ils se trouvèrent dans l'église de la Résurrection à l'heure de la prière ; mais le Calife refusa d'y faire ses dévotions, & se contenta de prier sur les marches de l'église de Constantin. Il instruisit le Patriarche du sage motif qui l'avoit déterminé. » Si je m'étois rendu à vos » instances, lui dit-il, sous prétexte d'i- » miter mon exemple, les Moslems au- » roient un jour enfreint les articles du » traité «. Il ordonna de bâtir une mosquée (83) sur le terrein où l'on avoit vu

---

Sophronius, l'un des Théologiens qui montrèrent le plus de profondeur dans la Controverse des Monothélites, appliqua à la circonstance cette prédiction qu'il avoit déjà appliquée du temps d'Antiochus & des Romains.

(83) D'après les calculs exacts de D'Anville (Dissertation sur l'ancienne Jérusalem, p. 42 — 54), la mosquée d'Omar, qui fut agrandie & embellie par les Califes ses successeurs, occupoit sur le terrein de l'ancien temple de Salomon (παλαιον τυ μεγαλυ ναυ δαπεδον, dit Phocas), un espace en longueur de 215, & en largeur de 172 *toises*. Le Géographe de Nubie assure que cette magnifique construction n'étoit surpassée en étendue & en beauté que par la grande mosquée de Cordoue (p. 113), dont M. Swinburne a décrit avec élégance l'état actuel (Travels into Spain, p. 296 — 302).

autrefois le temple de Salomon; & durant les dix journées qu'il passa à Jérusalem, il régla pour le moment & pour l'avenir ce qui avoit rapport à l'administration de la Syrie. Médine pouvoit craindre que la sainteté de Jérusalem ou la beauté de Damas ne retînt le Calife; mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées, car elle ne tarda pas à le revoir (84).

Conquête d'Alep & d'Antioche, A. D. 638.

Le Calife forma deux corps d'armée pour achever la conquête du reste de la Syrie; un détachement choisi fut laissé dans le camp de la Palestine sous les ordres d'Amrou & d'Yezid, tandis qu'Abu Obeidah & Caled marchoient vers le Nord avec la division la plus considérable. Ils vouloient s'emparer d'Antioche & d'Alep; cette dernière ville, la Berœa des Grecs,

(84) Ockley a trouvé dans les manuscrits de Pocock, conservés à Oxford (vol. 1, p. 257), une des nombreuses Tariks ou Chroniques arabes de la ville de Jérusalem (d'Herbelot, p. 867), & il l'a employée comme supplément à la narration défectueuse de Al Wakidi.

n'avoit pas encore la célébrité d'une capitale; & les habitans qui se soumirent d'eux-mêmes & qui firent des représentations sur leur pauvreté, rachetèrent à un prix modéré leur vie & leur Religion. Le château d'Alep (85), séparé de la place, se trouvoit sur une haute colline élevée par la main des hommes; il n'étoit pas facile d'escalader ses flancs garnis de pierres de taille, & l'eau des sources voisines pouvoit remplir le fossé. La garnison, après avoir perdu trois mille hommes, étoit encore en état de se défendre, & Youkinna, leur Chef héréditaire, qui la commandoit, tua son frère, un saint Moine,

(85) L'Histoire Persane de Timur (t. 3, l. 5, c. 21, p. 300) décrit le château d'Alep comme une forteresse établie sur un rocher de cent coudées de hauteur, preuve, dit le Traducteur François, que l'Auteur ne l'avoit pas vu. Il est maintenant au milieu de la ville; il n'a point de forces; il n'offre qu'une seule porte; sa circonférence est de cinq ou six cents pas, & des eaux croupissantes remplissent à moitié le fossé. (Voyage de Tavernier, t. 1, p. 149; Pocock, vol. 2, part. 1, p. 150). Les forteresses de l'Orient paroissent méprisables à un Européen.

qui osa prononcer le nom de paix. Un grand nombre de Sarasins furent tués ou blessés durant ce siége, qui dura quatre ou cinq mois, & qui fut le plus pénible de tous les siéges de la guerre de Syrie : ils se retirèrent à un mille de la place ; mais la vigilance de Youkinna ne se rallentit point, & les trois cents captifs qu'ils décapitèrent sous les murs du château, n'épouvantèrent pas les Chrétiens. Le Calife sut d'abord par le silence, & ensuite par les lettres d'Abu Obeidah, que son armée se consumoit en vain au pied de cette forteresse. » Je suis affligé » de ce que vous me dites, lui répondit » Omar, mais je ne vous ordonne point » du tout de lever le siége du château. » Votre retraite diminueroit la réputa- » tion de nos armes, & exciteroit les » Infidèles à fondre sur vous de tous » côtés : demeurez devant Alep jusqu'à » ce que Dieu décide l'événement, & » que votre cavalerie fourrage les en- » virons «. Des volontaires de toutes

les Tribus de l'Arabie, qui arrivèrent au camp montés ſur des chevaux ou des chameaux, donnèrent un nouveau poids à l'exhortation du Calife. Dames, Guerrier d'une extraction ſervile, mais d'une taille giganteſque & d'un courage intrépide, ſe trouvoit parmi eux. Le quarante-ſeptième jour de ſon ſervice, il demanda trente hommes avec leſquels il ſe propoſoit de ſurprendre le château. Caled, qui le connoiſſoit, appuya ce projet; & Abu Obeidah avertit ſes frères de ne pas mépriſer la naiſſance de Dames; il déclara que s'il pouvoit abandonner les affaires publiques, il ſerviroit de bon cœur ſous les ordres de l'eſclave. Afin de couvrir l'entrepriſe, les Saraſins portèrent leur camp à environ une lieue d'Alep. Les trente aventuriers étoient en embuſcade au pied de la colline, & Dames ſe procura enfin les éclairciſſemens qu'il déſiroit, mais ce ne fut pas ſans ſe fâcher contre l'ignorance de ſes captifs Grecs. » Que Dieu maudiſſe ces chiens, s'é-

» cria-t-il, quoiqu'il ne fût pas lettré ; » que leur Langue eſt barbare « ! A l'heure la plus obſcure de la nuit, il eſcalada la hauteur la plus acceſſible, qu'il avoit reconnue avec ſoin : c'étoit le lieu où les pierres de taille ſe trouvoient le plus dégradées, où la porte étoit le plus inclinée & la garde moins vigilante. Sept des plus robuſtes de ſes camarades montèrent ſur les épaules les uns des autres, & le dos large & nerveux de l'eſclave giganteſque ſoutenoit le poids de la colonne. Ceux qui ſe trouvoient au haut d'une échelle ſi dangereuſe, vinrent à bout de ſaiſir la partie inférieure des crenaux, & arrivèrent ſur le rempart. Ils poignardèrent ſans bruit les ſentinelles, & les trente Guerriers répétant cette pieuſe éjaculation, » Apôtre de Dieu, veille à nos » ſuccès & à notre ſalut «, furent ſucceſſivement amenés ſur le mur, à l'aide des longs plis de leur turban. Dames alla reconnoître avec précaution le palais du Gouverneur, qui, au milieu d'une fête

donnée à l'occasion de sa délivrance, se livroit à la joie. De retour auprès de ses camarades, il attaqua par l'intérieur l'entrée du château. Sa petite troupe renversa la garde, débarrassa la porte, laissa tomber le pont-levis, & défendit cet étroit passage jusqu'à l'arrivée de Caled, qui à la pointe du jour vint délivrer les Héros & assurer sa conquête. L'actif Youkinna, qui s'étoit montré un ennemi si redoutable, rendit des services signalés à la cause des Musulmans; & le Général des Sarasins, qui avoit des attentions pour le mérite, en quelque rang qu'il le trouvât, laissa l'armée dans Alep jusqu'à ce que Dames fût guéri de ses blessures. Le château de Aazaz & le pont de fer de l'Orontes couvroient encore la capitale de la Syrie. Antioche, amollie par le luxe (86), trembla & se soumit. Après la perte

---

(86) La date de la conquête d'Antioche par les Arabes est de quelque importance : en comparant les époques de la Chronologie de Théophanes avec les années de l'Hégire qu'offre l'Histoire d'Elmacin, on verra que

de ces postes importans, & la défaite de la dernière des armées romaines, elle paya une rançon de trois cent mille pièces d'or; mais cette ville où l'on avoit vu le trône des successeurs d'Alexandre & le siège de l'administration romaine en Orient, que César avoit décorée des titres de cité sainte & à jamais mémorable, ne fut plus, sous le joug des Califes, qu'une ville de province du second rang (87).

---

cette ville fut prise entre le 23 Janvier & le premier Septembre de l'année de la naissance de Jésus-Christ 638 (Pagi, Critica, in Baron. Annal. t. 2, p. 812, 813). Al Waliki (Ockley, v. 1, p. 314) fixa cet événement au Mardi 21 Août; & cela est impossible, puisque Pâques ayant été le 5 Avril cette année, le 21 Août doit avoir été un Vendredi (Voyez les Tables de l'Art de vérifier les Dates).

(87) L'Edit de César, qui détermina la ville reconnoissante à compter depuis la victoire de Pharsale, fut donné εν Αντιοχεια τη μητροπολει, ιερα κ̀ ασυλω κ̀ αυτονομω κ̀ αρχουση κ̀ προκαθημενη της ανατολης. Jean Malala, in Chron. p. 91. Edit. Venet. Il faut distinguer ce qu'il dit des faits domestiques en connoissance de cause; car sur les faits de l'Histoire Générale, il est d'une ignorance grossière.

Fuite d'Héraclius, A. D. 638.

Dans la vie d'Héraclius, la honte & la foiblesse des premières & des dernières années de son administration obscurcissent la gloire du triomphe de la guerre des Persans. Lorsque les successeurs de Mahomet déclarèrent la guerre aux Infidèles, la perspective des fatigues & des dangers sans nombre qui alloient l'environner, l'étonna : il avoit toujours été d'un naturel apathique, & les infirmités & les glaces de sa vieillesse ne comportoient pas un second effort. La crainte d'être méprisé & les sollicitations des Syriens l'empêchèrent de s'éloigner du theâtre de la guerre, au moment où il en conçut le désir; mais le Héros n'étoit plus, & on peut attribuer en quelque sorte à l'absence ou à la mauvaise conduite du Souverain la perte de Damas & de Jérusalem, & les sanglantes journées d'Aiznadin & de Yermuk. Au lieu de défendre le tombeau de Jésus-Christ, il éleva sur l'unité de sa volonté une controverse métaphysique qui troubla

l'Eglise & l'Etat ; & tandis qu'il couronnoit le fils qu'il avoit eu de sa seconde femme, il se laissoit dépouiller de la portion la plus précieuse de l'Empire. Il déplora les péchés du Prince & du Peuple, au milieu de la cathédrale d'Antioche, en présence des Evêques & aux pieds du crucifix. Les Sarasins étoient réellement invincibles dès qu'on les regardoit comme tels ; & la désertion de Youkinna, son faux repentir, ses perfidies multipliées pouvoient justifier les soupçons de l'Empereur, qui se croyoit entouré de traîtres & d'apostats cherchant à livrer sa personne & son Empire aux ennemis de Jésus-Christ. Egaré par la superstition, il crut, aux jours de son adversité, que des songes & des présages annonçoient la chute de sa couronne ; & après avoir dit à la Syrie un éternel adieu, il s'embarqua avec une suite peu nombreuse : son évasion parut délier ses Sujets de leur serment de fidélité (88). Constantin, son fils aîné,

(88) Voyez Ockley (v. 1, p. 308 — 312), qui rit de

se trouvoit à la tête de quarante mille hommes dans Césarée, siége de l'administration civile des trois provinces de la Palestine. Mais ses intérêts particuliers l'appeloient à la cour de Bysance; & après l'évasion de son père, il sentit qu'il ne pouvoit résister aux forces réunies du Calife. Trois cents Arabes & mille esclaves noirs qui, au milieu de l'hiver, avoient escaladé les neiges du Liban, & qui furent bientôt suivis des escadrons de Caled, osèrent attaquer son avant-garde. Les Sarasins postés à Antioche & à Jérusalem arrivèrent du Nord & du Midi, le long de la côte de la mer, & se réunirent sous les murs des villes de la Phénicie : des traîtres livrèrent Tripoli & Tyr, & une flotte de cinquante navires de transport

Fin de la guerre de Syrie.

---

la crédulité de son Auteur. Lorsqu'Héraclius fit ces adieux à la Syrie : *Vale Syria, & ultimum vale,* il prophétisa que les Romains ne rentreroient dans cette province qu'après la naissance d'un funeste rejeton qui seroit le fléau de l'Empire. Abulfeda, p. 68. Je ne connois point du tout l'allégorie de cette prédiction : ce n'étoit peut-être qu'une sottise.

qui entrèrent ſans défiance dans les havres alors au pouvoir de l'ennemi, procurèrent des armes & des vivres aux Muſulmans qui commençoient à éprouver la diſette. Céſarée, qui ſe rendit lorſqu'on s'y attendoit le moins, mit fin à leurs travaux ; le fils d'Héraclius s'étoit embarqué pendant la nuit (89) ; & les Citoyens ſe voyant abandonnés, offrirent deux cent mille pièces d'or pour obtenir leur pardon. Les autres villes de la province, Ramlah, Ptolémaïs ou Acre, Sichem ou Néapolis, Gaza, Aſcalon, Beryte, Sidon, Gabala, Laodicée, Apamée & Hiérapolis, ne s'opposèrent plus aux volontés du Conquérant ; & la Syrie

(89) Au milieu de la Chronologie obſcure & peu exacte de ces temps, j'ai pour guide un monument authentique qui ſe trouve dans le Livre des Cérémonies (de Conſtantin Porphyrogenete), & qui atteſte que le 4 Juin, A. D. 638, l'Empereur couronna dans le palais de Conſtantinople Héraclius ſon fils cadet, en préſence de Conſtantin ſon fils aîné, & que le premier Janvier, A. D. 639, les trois Princes ſe rendirent à la grande égliſe, & le 4 à l'Hypodrome.

ſe

se soumit au sceptre des Califes, sept siècles après que Pompée eut dépouillé le dernier des Rois Macédoniens (90).

Les vainqueurs de la Syrie, A. D. 633 — 639.

Les siéges & les actions de six campagnes avoient coûté la vie à des milliers de Musulmans. Ils marchoient avec la gloire & la satisfaction des Martyrs ; & ces paroles d'un jeune Arabe qui embrassoit sa mère & sa sœur pour la dernière fois, montrent bien la simplicité de leur croyance. « Ce ne sont pas, leur dit-il, les » délicatesses de la Syrie & les joies pas» sagères de ce Monde qui me déter» minent à consacrer ma vie à la cause » de la Religion ; je veux obtenir la fa» veur de Dieu & celle de son Apôtre ; » j'ai ouï dire à un des compagnons du

(90) Soixante-cinq ans avant Jésus-Christ ; *Syria Pontusque monumenta sunt Cn. Pompeii virtutis* (Vell. Paterculus, II, 38) ; il faut dire de son bonheur & de sa puissance : il réduisit la Syrie en province romaine : & le dernier des Princes Seleucides fut hors d'état d'armer un homme pour la défense de leur patrimoine. (Voyez les Textes originaux recueillis par Usher, Annal. p. 420).

» Prophète, que les esprits des Martyrs
» seront logés dans les jabots des oi-
» seaux verts, qui mangeront les fruits
» du Paradis, & qui boiront l'eau de ses
» rivières. Adieu : nous nous verrons
» dans les bocages & auprès des fon-
» taines que Dieu réserve à ses élus «.
Ceux des Fidèles qui tomboient au pouvoir de l'ennemi, montroient une constance extrême; & on cita un cousin de Mahomet, qui se priva de nourriture pendant trois jours, parce qu'on ne lui offroit que du vin & du cochon. La foiblesse de quelques Musulmans moins courageux, irritoit le fanatisme, & le père d'Amer déplora d'un ton pathétique l'apostasie & la damnation de son fils, qui avoit renoncé aux promesses de Dieu & à l'intercession du Prophète, & qui devoit un jour occuper au milieu des Prêtres & des Diacres les demeures les plus profondes de l'Enfer. Les Arabes qui survécurent à la guerre, en persévérant dans la Foi, furent entretenus par leurs chefs, & n'a-

busèrent point de leur prospérité. Alors Obeidah ne donna à ses troupes que trois jours de repos; il ne voulut pas les laisser davantage au milieu du luxe contagieux d'Antioche; il assura le Calife qu'on ne pouvoit maintenir leur Religion & leur vertu, qu'en les assujettissant à la rigueur de la pauvreté & du travail. Mais Omar, si sévère pour lui-même, étoit indulgent & humain pour ses frères. Il fut touché de compassion; & après avoir payé à ses Soldats le tribut d'éloge qu'ils méritoient, il censura avec douceur la sévérité d'Obeidah. » Dieu, lui dit le successeur » du Prophète, n'a pas interdit l'usage » des bonnes choses de ce Monde aux » Fidèles ou à quiconque fait des bonnes » œuvres. Vous aurez soin de procurer » plus de repos à vos troupes, & de leur » permettre de jouir des choses agréables » qu'offre le pays où vous vous trouvez. » Cent des Sarasins qui n'ont point de fa- » mille en Arabie, peuvent se marier en » Syrie, & chacun d'eux est le maître d'a-

» cheter les esclaves femelles dont il » aura besoin «. Les vainqueurs se disposèrent à user & abuser de la liberté qu'on leur accordoit sur ce dernier point. L'année de leur triomphe il survint une mortalité qui enleva les hommes & les troupeaux, & vingt-cinq mille Sarrasins périrent en Syrie. Les Chrétiens devoient regretter Obéidah, mais ses frères se souvenoient qu'il étoit un des élus que le Prophète avoit nommés héritiers de son Paradis (91). Caled vécut encore trois ans; & on montre aux environs d'Emèse la tombe du glaive de Dieu. Il étoit persuadé que la Providence prenoit de lui un soin spécial: cette opinion fortifia la valeur qui établit l'Empire des Califes en Arabie & en Syrie; & tant qu'il porta un chapeau qu'avoit béni

(91) Abulfeda, Annal. Moslem. p. 73. Mahomet avoit l'adresse de varier les éloges qu'il donnoit à ses disciples. Il disoit ordinairement d'Omar, que s'il pouvoit y avoir un Prophète après lui, ce seroit Omar, & que dans une calamité génerale, la justice divine l'excepteroit (Ockley, v. 1, p. 221).

Mahomet, il se crut invulnérable au milieu des traits des Infidèles.

Les Moslems qui moururent en Syrie après la conquête, furent remplacés par leurs enfans ou par leurs compatriotes; ce pays devint la résidence & le soutien de la maison d'Ommiyah; & le revenu, les troupes & les navires d'un si puissant royaume, n'eurent pas d'autre destination que celle d'étendre de toutes parts l'empire des Califes. Les Sarasins méprisoient le superflu de gloire, & leurs Historiens daignent rarement indiquer les conquêtes inférieures éclipsées par l'éclat & la rapidité de leurs grands triomphes. Au nord de la Syrie, ils passèrent le mont Taurus; ils subjuguèrent la province de Cilicie, & Tarse sa capitale, ancien monument des Rois d'Assyrie. Arrivés au delà d'une seconde chaîne des mêmes montagnes, ils répandirent le feu de la guerre plutôt que le flambeau de la Religion jusqu'aux côtes de l'Euxin, & aux environs de Constantinople. Du côté de l'*Orient*, ils s'avancèrent jusqu'aux sources

Progrès des vainqueurs de la Syrie, A. D. 639 — 655.

de l'Euphrate & du Tigre (92). Cette barrière que Rome & la Perse se disputèrent si long-temps, fut détruite pour jamais; Edesse, Amida, Dara & Nisibis virent abattre leurs murs qui avoient résisté aux armes & aux machines de Sapor & de Nushirvan, & c'est en vain que la ville d'Abgare montra à des Musulmans une lettre de Jesus-Christ & l'empreinte de sa figure. La mer borne la Syrie à *l'Occident*, & la ruine d'Aradus, petite isle ou peninsule située sur la côte, fut différée dix ans. Mais les collines du Liban étoient couvertes de bois propres à la construction; le commerce de la Phénicie offroit une multi-

(92) Al Wakidi avoit écrit une Histoire de la conquête du Diarbekir ou de la Mésopotamie (Ockley, à la fin du second volume), que nos Interprètes ne semblent pas avoir vue. La Chronique de Denis de Telmar, Patriarche Jacobite, raconte la prise d'Edesse, A. D. 637, & celle de Dara, A. D. 641, (Asseman, Bibliot. Orient. t. 2, p. 103); & les Lecteurs attentifs peuvent recueillir quelques détails incertains dans la Chronographie de Théophanes (p. 285 — 287). La plupart des villes de la Mésopotamie se rendirent d'elles-mêmes (Abulpharage, p. 112).

tude d'hommes de mer, & les Arabes équipèrent & armèrent une flotte de dix-sept cents barques. Elle mit en fuite la marine de l'Empire qui se retira depuis les rochers de la Pamphilie jusqu'à l'Hellespont. Un songe & un jeu de mots (93) avoient vaincu avant le combat l'Empereur, qui étoit petit-fils d'Héraclius. Les Sarasins demeurèrent les maîtres de la Méditerranée, & pillèrent successivement les îles de Chypre, de Rhodes & des Cyclades. Trois siècles avant l'Ere Chrétienne, le mémorable & infructueux siége de Rhodes (94), que fit Démétrius, avoit fourni

(93) Il rêva qu'il étoit à Thessalonique; & dans ce songe l'esprit le plus crédule ne pouvoit rien voir de fâcheux. Mais son devoir ou sa lâcheté virent un présage certain de défaite, caché dans ce funeste mot θὲς ἄλλῳ νίκην, donnez la victoire à un autre (Théophanes, p. 286. Zonaras, t. 2, l. 14, p. 88).

(94) Tous les passages & tous les faits relatifs à l'isle, à la ville & au colosse de Rhodes ont été recueillis dans le laborieux Traité de Meursius, qui s'est livré aux mêmes recherches sur les isles de Crète & de Chypre. Voyez dans le troisième volume de ses Ouvrages, le Traité appelé *Rhodus* (l. 1; c. 15, p. 715 — 719). Il est échappé à

à cette République le sujet & la matière d'un grand trophée : elle éleva à l'entrée du havre une statue colossale d'Apollon ou du Soleil : ce noble monument de la liberté & des arts de la Grèce avoit soixante-dix coudées de hauteur. Le colosse de Rhodes subsistoit depuis cinquante-six ans, lorsqu'il fut renversé par un tremblement de terre ; son énorme tronc & ses vastes débris demeurèrent huit siècles épars sur la terre, & on les a décrits souvent comme une des merveilles de l'ancien Monde. Les Sarasins, après les avoir rassemblés, les vendirent à un Marchand Juif d'Edesse, qui, dit-on, y trouva assez d'airain pour charger neuf cents chameaux : poids qui paroît bien grand, lors même qu'on y comprendroit les cent

Théophanes & Constantin, Ecrivains de Byzance, une erreur grossière de Chronologie, & ils ajoutent d'une manière bien ridicule, que l'airain des débris du colosse de Rhodes forma la charge de trente mille chameaux.

figures colossalles (95) & les trois mille statues qui décoroient la ville du Soleil aux jours de sa prospérité.

EGYPTE: Caractère & vie d'Amrou.

II. Des détails sur Amrou, un des premiers d'entre les Sarasins, à une époque où le fanatisme éleva le dernier des Musulmans au dessus de lui-même, jetteront du jour sur la conquête de l'Egypte. La naissance de ce Guerrier fut ignoble mais fameuse ; il reçut le jour d'une célèbre prostituée, qui de cinq Koreishites qu'elle recevoit chez elle, ne put dire lequel étoit le père de cet enfant ; mais d'après la ressemblance des traits, elle l'attribua à Aasi le plus ancien de ses amans (96). La jeunesse d'Amrou se passa au milieu des passions & des préjugés de sa famille ; il avoit du talent pour la Poésie, & il fit des vers satyriques contre la personne &

(95) *Centum colossi alium nobilitaturi locum*, dit Pline, Hist. Naturelle. XXXIV. 18.

(96) Une vieille femme courageuse fit ces reproches au Calife & à son ami. Elle fut encouragée par le silence d'Amrou & les largesses de Moawiyah. (Abulfeda, Annal. Moslem, p. 111).

la doctrine de Mahomet; la faction qui dominoit alors, voulant profiter de son habileté, le chargea de se rendre à la cour du Roi d'Ethyopie (97) afin d'en chasser les proscrits qui s'y étoient réfugiés. Au retour de son ambassade, il étoit en secret dévoué à l'Islamisme; il renonça au culte des Idoles par raison ou par intérêt; il se sauva de la Mecque avec Caled son ami, & le Prophète de Médine eut le plaisir d'embrasser au même instant les plus intrépides de tous les champions. Amrou montroit un extrême désir de se trouver à la tête des armées des Fidèles; & Omar, pour réprimer son ardeur, lui conseilla de ne pas chercher le pouvoir & la domination, car l'homme qui est Sujet aujourd'hui, peut être Prince demain. Au reste, les deux premiers successeurs de l'Apôtre ne négligèrent pas son mérite; ils

(97) Gagnier, Vie de Mahomet, t. 2, p. 46, &c. qui cite l'Histoire d'Abyssinie, ou le Roman d'Abdel Balcides. Au reste, ces détails sur l'ambassade & l'Ambassadeur sont vraisemblables.

durent à sa bravoure les conquêtes de la Palestine ; & dans toutes les batailles & tous les siéges de la Syrie, il montra les talens d'un Général & la valeur d'un Soldat. Dans un de ses voyages de Médine, le Calife lui témoigna le désir de voir le glaive qui avoit massacré tant de Guerriers Chrétiens : le fils d'Aasi lui présente un petit cimeterre qui n'avoit rien de particulier, & s'appercevant de la surprise d'Omar : » Hélas ! lui dit il avec mo-
» destie, ce cimeterre sans le bras de Dieu
» n'est ni plus tranchant ni plus lourd que
» le sabre de Pharezdak le Poëte (98) «. La jalousie du Calife Othman le rappela après la conquête de l'Egypte ; mais dans les troubles qui survinrent, le Capitaine l'Homme d'Etat & l'Orateur se montrèrent dans tout leur éclat. Il établit le trône des Ommiades par sa fermeté dans

---

(98) Cette réponse a été conservée par Pocock (Not. ad Carmen Tograi, p. 184), & M. Harris (Philosophical Arrangemens, p. 350) la loue avec raison.

les conseils & ses succès à l'armée; Moawiyah reconnoissant accorda le gouvernement & l'administration des finances de l'Egypte à un ami qui de lui-même s'étoit élevé au dessus du rang d'un simple sujet, & Amrou termina sa carrière dans le palais & la ville qu'il avoit fondé sur les bords du Nil. Les Arabes citent comme un modèle d'éloquence & de sagesse le discours qu'il adressa à ses enfans au lit de la mort: il paroît qu'il conservoit un reste de vanité en qualité de Poëte, puisqu'il s'exagéroit le venin & le danger de ses anciennes satyres contre l'Islamisme (99).

Invasion de l'Egypte, A. D. 638. Juin.

Amrou campoit dans la Palestine,

(99) Voyez sur la Vie & le caractère d'Amrou, Ockley (Hist. of the Saracens, vol. 1, p. 28 — 63 — 94 — 328 — 342 — 344, & à la fin du volume; vol. 2, p. 51 — 55 — 57 — 74 — 110 — 112 — 162); & Otter (Mém. de l'Académie des Inscriptions, t. 21, p. 131). Les Lecteurs de Tacite rapprocheront sans doute Vespasien & Mucien de Moawiyah & d'Amrou. Au reste, l'analogie est encore plus dans la position que dans le caractère de ces personnages.

lorsque, sans attendre la permission du Calife, il se mit en route pour faire la conquête de l'Egypte (100). Omar comptoit sur Dieu & sur la valeur de son Peuple qui avoit ébranlé les trônes de Cosroès & de César; mais comparant la foible armée des Moslems & la grandeur de l'entreprise, il fut indécis & écouta ses timides compagnons. La fierté & la puissance des anciens Pharaons étoient très-familières aux Lecteurs du Koran, & des prodiges renouvelés dix fois avoient à peine suffi pour effectuer, non la victoire, mais l'évasion de six cent mille des enfans d'Israël : l'Egypte avoit un grand nombre de villes très-peuplées & fortement construites; le Nil avec toutes ses branches for-

(100) Al Wakidi a composé une Histoire particulière de la conquête d'Egypte, que M. Ockley n'a pu se procurer; & les recherches de ce dernier (vol. 1, p. 344 — 362) ont ajouté très-peu de chose au Texte original d'Eutychius (Annal. t. 2, p. 296 — 323, vers. Pocock), Patriarche Melchite d'Alexandrie, qui vécut trois siècles après la révolution.

moit ſeul une barrière inſurmontable ; & les Romains devoient défendre avec opiniâtreté le grenier de la capitale de l'Empire. Dans cet embarras, le Calife s'en rapporte à la déciſion du ſort, ou, ſelon ſon opinion, à celle de la Providence. L'intrépide Amrou étoit parti de Gaza, & marchoit vers l'Egypte avec quatre mille Arabes ſeulement, lorſque le couſin d'Omar l'aborda. » Si vous êtes » toujours en Syrie, diſoit la lettre équi» voque du Calife, retirez-vous ſans dé» lai ; mais ſi à l'arrivée du Courrier vous » êtes déjà ſur la frontière d'Egypte, » avancez avec confiance, & comptez » ſur le ſecours de Dieu & ſur celui de » vos frères «. D'après ſon expérience, ou peut-être d'après des avis ſecrets, Amrou ſe défioit de la ſtabilité des réſolutions du Calife, & il continua ſa route juſqu'au moment où il ſe trouva ſur le territoire d'Egypte. Il aſſembla ſes Officiers, briſa le ſceau, lut la lettre, & après avoir demandé gravement le nom

& la ſituation du lieu où il étoit, & qu'il ſembloit ne pas connoître, il déclara qu'il ſe ſoumetroit toujours aux ordres du Calife. Après un ſiége de trente jours, il s'empara de Farmah ou du Peluſe, & cette ville, qu'on nommoit avec raiſon la clef de l'Egypte, étoit l'entrée du pays juſqu'aux ruines d'Héliopolis & de la ville actuelle du Caire.

Les villes de Memphis, de Babylone & du Caire.

Sur la rive occidentale du Nil, à peu de diſtance, à l'eſt des pyramides & au ſud du Delta, Memphis, qui avoit cent cinquante ſtades de circuit, étaloit la magnificence des anciens Rois de l'Egypte. ſous le règne des Ptolomées & des Céſars, le ſiége du gouvernement fut transféré au bas de la mer; les arts & la richeſſe d'Alexandrie éclipsèrent l'ancienne capitale; les palais & les temples de Memphis tombèrent en ruine; mais au ſiècle d'Auguſte, & même au temps de Conſtantin, on la mettoit encore au nombre des villes de provinces les plus étendues

& les plus peuplées (101). Le Nil, large en ces endroits de trois mille pieds, avoit un pont de soixante bateaux & un second de trente, réunis au milieu du courant de la petite isle de Rouda, couverte de jardins & d'habitations (102). La ville de Babylone & le camp d'une Légion romaine qui défendoit le passage du fleuve & la seconde capitale de l'Egypte, terminoit l'extrémité orientale du port. Amrou investit cette importante forteresse, qu'on pouvoit regarder comme une partie de Memphis ou de Misrah; un renfort de

(101) Strabon, témoin exact & attentif, dit en parlant d'Héliopolis, νυν μεν ουν εςι πανερημος ἡ πολις (Géograp. l. 17, p. 1158), & de Memphis, πολις δ᾽ εςι μεγαλη τε καὶ ευανδρος δευτερα μετ᾽ Αλεξανδρειαν (p. 1161). Il remarque toutefois le mélange de la population & la ruine des palais. Ammien, en traitant de l'Égypte proprement dite, compte Memphis parmi les quatre villes, *maximis urbibus quibus provincia nitet* (XXII. 16); & le nom de Memphis se montre avec distinction dans l'Itinéraire des Romains & la liste des Evêchés.

(102) On ne trouve que dans Niebuhr & le Géographe de Nubie (p. 98) ces détails curieux sur la largeur (2946 pieds) & les ponts du Nil.

quatre

quatre mille Sarasins arriva bientôt dans son camp, & il faut sans doute attribuer à l'industrie & au travail des Syriens ses alliés les machines qui foudroyèrent les murailles. Au reste, le siège dura sept mois; & l'inondation du Nil environna & déracina les arbres (103). Le dernier assaut, qui fut d'une hardiesse extrême, réussit; ils passèrent le fossé défendu par des pointes de fer; ils placèrent leurs échelles; ils pénétrèrent dans la forteresse en s'écriant, Dieu est vainqueur; enfin ils repoussèrent jusqu'à leurs bateaux & jusqu'à l'île de Rouda le peu de Grecs qui s'y trouvoient encore. Ce lieu offrant une communication facile avec le golfe & la

---

(103) Le Nil commence à grossir peu à peu depuis le mois d'Avril; l'élevation devient plus sensible durant la lune qui est après le solstice d'été (Pline, Hist. Nat. v. 10); & ordinairement on le proclame au Caire le jour de la Saint-Pierre (le 29 Juin). Un registre de trente années indique la plus grande hauteur des eaux entre le 25 Juillet & le 18 Août (Maillet, Description de l'Egypte, Lettre XI, p. 67, &c. Pocock, Description de l'Orient, vol. 1, p. 200. Shaw's Travels, p. 383.).

péninsule d'Arabie, Amrou le préféra à Memphis qui fut abandonnée. Les Arabes y formèrent des habitations permanentes, & lorsqu'on fit la dédicace de la première mosquée, quatre-vingts compagnons de Mahomet assistèrent à la cérémonie (104). Leur camp sur la rive orientale du Nil devint une nouvelle cité; & dans l'état de ruine où se trouvent aujourd'hui les quartiers contigus de Babylone & de Fostat, on les confond sous la dénomination de vieux Misrah ou de vieux Caire, dont ils font un fauxbourg étendu; mais le nom de Caire, qui signifie la ville de la victoire, appartient proprement à la capitale actuelle que les Califes Fatimites fondèrent au dixieme siècle (105). Elle s'est éloignée peu à peu du Nil; mais un Observateur attentif peut suivre la continuité

(104) Murtadi, Merveilles de l'Egypte, p. 243 — 259. Il s'étend sur ce sujet avec le zèle & l'esprit minutieux d'un Citoyen & d'un bigot : & ses traditions locales paroissent vraies & exactes.

(105) D'Herbelot, Bibliot. Orient, p. 233.

des bâtimens depuis les monumens de Sesostris, jusqu'à ceux de Saladin (106).

Après un triomphe si glorieux, les Arabes toutefois se seroient vus contraints de regagner le désert, s'ils n'avoient trouvé un allié puissant au centre de l'Egypte. La superstition & la révolte des naturels du pays facilitèrent la conquête d'Alexandre; ils abhorroient ces Perses leurs Tyrans, qui avoient brûlé les temples de

Soumission des Cophtes ou des Jacobites, A. D. 638.

(106) La position de la vieille & de la nouvelle ville du Caire est bien connue, & on l'a décrit souvent. Deux Ecrivains qui connoissoient parfaitement l'ancienne Egypte & l'Egypte moderne, ont, après de savantes recherches, fixé l'emplacement de Memphis à Gizeh, en face du vieux Caire. (Sicard, nouveaux Mémoire des Missions du Levant, t. 6, p. 5, 6, Observations & Voyages de Shaw, p. 296 — 304). Au reste, l'autorité & les argumens de Pocock (vol. 1, p. 25 — 41), de Niebuhr (Voyage, t. 1, p. 77 — 109); & particulièrement de D'Anville (Description de l'Egypte, p. 111, 112 — 130 — 149), qui placent Memphis auprès du village de Mohannah, quelques milles plus bas au sud, laissent des doutes. Quelques uns de ces Ecrivains ont oublié dans la chaleur de la dispute, que le vaste terrein d'une métropole couvre & anéantit la plus grande partie de la Controverse.

l'Egypte & mangé la chair de leur Dieu Apis (107). Une cause pareille produisit la même révolution dix siècles après, & les Chrétiens Cophtes soutinrent un dogme incompréhensible avec la même ardeur que les Sectaires du Dieu Apis. J'ai déjà expliqué l'origine & les progrès de la Controverse des Monophysites, ainsi que la persécution des Empereurs, qui firent d'une Secte une Nation, & qui indisposèrent l'Egypte contre leur Religion & leur Gouvernement. Les Sarasins furent accueillis comme les libérateurs de l'Eglise jacobite, & une armée victorieuse & un Peuple d'esclaves se lièrent par un traité secret durant le siége de Memphis. Un noble Egyptien d'une grande fortune, appelé Mokawkas, avoit dissimulé sa croyance pour obtenir l'administration

(107) Voyez Hérodote, l. 3, c. 27, 28, 29; Ælien, Hist. Var. l. 4, c. 8. Suidas in Ωχοσ, t. 2, p. 774; Diod. de Sicile, t. 2; l. 17, p. 197; Edit. de Wesseling. Των Περσων ησεβηκοτων εις τα ιερα, dit le dernier de ces Historiens.

de sa province. Au milieu des désordres qu'entraîna la guerre des Perses, il aspira à l'indépendance; une ambassade de Mahomet le mit au rang des Princes; mais par de riches présens & des complimens équivoques, il éluda la nouvelle Religion qu'on lui proposoit (108). L'abus qu'il fit de la place de confiance qu'on lui avoit donnée, l'exposa au ressentiment d'Héraclius; on ne devoit pas tarder à envoyer des troupes contre lui, & tout l'engageoit à se jeter dans les bras de la Nation, & à se procurer l'appui des Sarasins. Dans ses premières conférences avec Amrou, il ne parut point étonné qu'on lui proposât, selon l'usage des Mos-

(108) Mokawkas envoya au Prophète deux vierges cophtes, avec leur suivante, & un Eunuque; un vase d'albâtre, un lingot d'or pur, de l'huile, du miel, & les plus belles toiles de l'Egypte; un cheval, un mulet & un âne, distingués tous les trois par des qualités particulières. L'ambassade de Mahomet partit de Médine la septième année de l'Hégire (A. D. 628). Voyez Gagnier, (Vie de Mahomet, t. 2, p. 255, 256 — 303), d'après Al Jannabi.

lemis, de payer un tribut ou de combattre : » Les Grecs, dit-il, sont décidés » à combattre, mais je ne veux avoir de » commerce avec les Grecs ni dans ce » Monde ni dans l'autre ; je renie à » jamais le Tyran qui donne des Loix » à Byzance, son Concile de Calcé» doine, & les Melchites ses esclaves. » Mes frères & moi nous sommes ré» solus de vivre & de mourir dans la » profession de l'Evangile & de l'unité » de Jésus Christ. Nous ne pouvons em» brasser la Religion de votre Prophète, » mais désirant la paix, nous consentons » de bon cœur à payer un tribut & à » montrer notre soumission à ses succes» seurs temporels «. Le tribut fut fixé à deux pièces d'or pour chaque Chrétien ; les vieillards, les Moines, les femmes & les enfans des deux sexes jusqu'à l'âge de seize ans, en furent affranchis : les Cophtes établis au dessus & au dessous de Memphis, prêtèrent serment de fidélité au Calife, & promirent de régaler

trois jours tout Musulman qui arriveroit dans leur canton. Cette chartre de sûreté anéantit la tyrannie ecclésiastique & civile des Melchites (109); les anathèmes de Saint Cyrille retentirent dans toutes les chaires, & on rendit les églises & leur patrimoine à la communion des Jacobites, qui jouirent sans modération de cet instant de triomphe & de vengeance. Benjamin leur Patriarche sortit de son désert d'après les sollicitations pressantes d'Amrou; & à la suite d'un entretien avec lui, l'Arabe eut la politesse de dire qu'il n'avoit jamais rencontré de Chrétien qui eût des mœurs plus pures, &

(109) Héraclius avoit chargé le Patriarche Cyrus de la préfecture de l'Egypte & de la conduite de la guerre (Théophanes, p. 280, 281). » Ne consultez-vous pas » vos Prêtres en Espagne, disoit Jacques II « ? ». Oui, » lui répondit l'Ambassadeur du Roi Catholique, & c'est » pour cela que nos affaires vont si bien «. Je ne chercherai pas à expliquer les plans de Cyrus, qui vouloit payer le tribut aux Moslems sans diminuer le revenu de l'Empereur, & convertir Omar en lui faisant épouser la fille d'Héraclius. Nicephor. Breviar. p. 17, 18).

une physionomie plus respectable (110). Le Lieutenant d'Omar se rendit de Memphis à Alexandrie ; & durant cette marche il compta si fort sur l'affection & la reconnoissance des Egyptiens, qu'il ne prit aucune précaution pour sa sûreté : à son approche on réparoit les chemins & les ponts, & sur toute la route on s'empressa de lui fournir des vivres & de l'instruire de ce qui se passoit. La défection fut universelle, & les Grecs d'Egypte qui égaloient à peine la dixième partie des naturels, furent hors d'état d'opposer la moindre résistance ; on les avoit toujours détestés, & on ne les craignoit plus : le Magistrat n'osoit plus paroître sur son tribunal, l'Evêque n'osoit plus se montrer à l'autel, & la multitude surprit ou affama les garnisons éloignées. Si le Nil n'eût pas donné une communication facile & prompte avec

---

(110) Voyez la Vie de Benjamin dans Renaudot (Hist. Patriarch. Alexandrin. p. 156 — 172), qui a enrichi l'Histoire de la Conquête de l'Egypte de quelques faits tirés du Texte arabe de Severus, Historien Jacobite.

la mer, aucun de ceux qui, par leur naiſſance, leur langage, leur emploi ou leur Religion, avoient des liaiſons avec les Grecs, n'auroit conſervé la vie.

Siége & conquête d'Alexandrie.

Les Grecs qui avoient abandonné les provinces de la Haute-Egypte, formoient une troupe conſidérable dans l'iſle de Delta; les canaux naturels & artificiels du Nil offroient une ſuite de bons poſtes, qu'il étoit aiſé de défendre; & pour arriver à Alexandrie, les Saraſins victorieux employèrent vingt-deux jours, durant leſquels ils livrèrent un grand nombre d'actions générales ou particulières. Les Annales de leurs conquêtes n'offrent peut-être pas d'entrepriſe plus difficile & plus importante que le ſiége d'Alexandrie (111). La première ville de commerce

(111) Le premier des Géographes, D'Anville (Mémoire ſur l'Egypte, p. 52 — 63), a fait, avec ſon exactitude ordinaire, la deſcription locale d'Alexandrie; mais les Voyageurs modernes nous ont inſtruit d'autres détails. Je ne citerai que Thevenot (Voy. au Levant, part. 1, p. 381 — 395), Pocock (vol. 1, p. 2 — 13), Niebuhr

du Monde entier, avoit de grands magasins de vivres, & toutes sortes de moyens de défense. Ses nombreux habitans soutenoient les droits les plus chers au cœur de l'homme, la Religion & la propriété; & la haine des naturels du pays sembloit ne leur laisser aucun espoir d'obtenir la paix & la tolérance. La mer étoit toujours libre, & si la détresse de l'Egypte eût fait impression sur Héraclius, il auroit pu verser dans la seconde capitale de l'Empire de nouvelles armées de Romains & de Barbares. Les dix milles de circonférence qu'avoit Alexandrie, devoient diviser les forces des Grecs & favoriser les stratagêmes d'un ennemi actif; mais la mer & le lac Mœrotis couvroient les deux côtés d'un quarré oblong, & chacune des extrêmités exposoit un front qui n'avoit pas plus de dix stades. Les Arabes proportionnè-

(Voyag. en Arabie, t. 1, p. 34—45), & deux Voyageurs plus récens qui sont rivaux, Savary & Volney, dont l'un est amusant, & l'autre instructif.

rent leurs efforts à la difficulté du siège & à la valeur de la place. Du haut du trône de Médine, Omar tenoit les yeux fixés sur le camp & sur la ville; sa voix excitoit au combat les Tribus arabes, ainsi que les Vétérans de la Syrie; & la réputation & la fertilité de l'Egypte attiroient de toutes parts les Guerriers. Les Egyptiens, qui vouloient perdre ou chasser leurs Tyrans, se dévouèrent au service d'Amrou; l'exemple de leurs alliés ranima peut-être dans leur sein quelques étincelles de l'esprit martial, & Mokawkas espéroit se faire enterrer dans l'église d'Alexandrie. Le Patriarche Eutychius observe que les Sarasins montrèrent un courage de lion; ils repoussèrent les sorties fréquentes & presque journalières des assiégés, & ils ne tardèrent pas à attaquer eux-mêmes les murs & les tours de la ville. Dans toutes les attaques, le glaive & le drapeau d'Amrou brilloient à l'avant-garde. Un jour sa téméraire valeur l'égara; les Guerriers qu'il avoit à sa suite avoient

pénétré dans la citadelle, mais ils en furent chassés, & le Général, qui ne voyoit plus autour de lui qu'un ami & un esclave, demeura au pouvoir des Chrétiens. Lorsqu'on le conduisit devant le Préfet, il oublioit sa position : un maintien audacieux & un langage fier pouvoient avertir qu'il étoit le Lieutenant du Calife ; & la hache d'un Soldat déjà levée sur lui, alloit abattre la tête de l'insolent captif. Sa vie fut sauvée par la présence d'esprit de son Esclave, qui frappa son Maître au visage, & qui d'un ton irrité lui ordonna de garder le silence devant ses supérieurs. L'Officier Grec fut trompé ; il écouta la proposition d'un traité ; il renvoya ses prisonniers qui se donnoient pour des députés des Moslems ; mais bientôt les acclamations du camp annoncèrent le retour du Général, & insultèrent à la sottise des Infidèles. Enfin les Sarasins triomphèrent après un siége de quatorze mois (112), & une perte de

(112) Eutychius (Annal. t. 2, p. 319) & Elmacin

vingt-trois mille hommes. Le peu de Grecs qui restoient dans la place s'embarquèrent pour Constantinople, & le drapeau de Mahomet flotta sur les murs de la capitale de l'Egypte. » J'ai pris la » grande ville de l'Occident, écrivoit Amrou au Calife; » il n'est pas » possible de faire l'énumération des ri- » chesses & des beautés qu'elle contient. » Je me contenterai d'observer qu'elle » renferme quatre mille palais, quatre » mille bains, quatre cent théâtres ou » lieux de plaisir, douze mille boutiques » de comestibles, & quarante mille

(Hist. Saracen. p. 28) disent l'un & l'autre que la ville d'Alexandrie fut prise le Vendredi de la nouvelle lune de Moharram, dans la vingtième année de l'Hégire (le 22 Décembre A. D. 640). Si on compte ensuite les quatorze mois passés devant Alexandrie, les sept mois passés devant Babylone, &c. il paroît qu'Amrou commença l'invasion de l'Egypte vers la fin de l'année 638; mais on sait qu'il entra dans ce pays le 12 de Bayni, le 6 Juin (Murtadi, Merveilles de l'Egypte, p. 164; Severus, apud Renaudot, p. 162). Le Général Sarasin, & ensuite Louis IX, Roi de France, s'arrêtèrent à Pelusium ou Damiette, durant l'inondation du Nil.

» Tributaires Juifs. La ville a été subju-
» guée par la force des armes ; elle n'a
» obtenu ni traité ni capitulation, &
» les Moslems sont impatiens de jouir
» des fruits de leur victoire (113) «. Le Calife rejeta avec fermeté le projet de pillage, & ordonna à son Lieutenant de réserver la richesse & le revenu d'Alexandrie pour le service public & la propagation de la Foi : on compta le nombre des habitans ; on les assujettit à un tribut ; on asservit le fanatisme & le ressentiment des Jacobites ; & les Melchites qui se soumirent au joug des Arabes, obtinrent un exercice obscur, mais tranquille, de leur culte. La sûreté de l'Empereur déclinoit chaque jour ; la nouvelle de ce honteux & funeste événement l'accabla, & il mourut d'une hydropisie environ sept semaines après la perte d'Alexandrie (114). Sous la minorité de son

(113) Eutychius, Annal. t. 2, p. 316 — 319).

(114) Il y a des contradictions dans Théophanes & Cedrenus ; mais l'exact Pagi (Critica, t. 2, p. 824) a

petit-fils, les clameurs d'un Peuple privé des grains que jusqu'alors on lui avoit distribués chaque jour, déterminèrent le Conseil de Byzance à former une tentative pour recouvrer la capitale de l'Egypte. Une escadre & une armée romaine occupèrent deux fois le havre & les fortifications d'Alexandrie dans l'espace de quatre ans. Elles en furent chassées deux fois par la valeur d'Amrou, que ce péril domestique rappela de la province de Tripoli & de la Nubie, où il avoit porté le théâtre de la guerre. Mais il étoit si facile à l'Empereur d'attaquer Alexandrie par mer, ces attaques revenoient si souvent, & les Grecs suivoient leur plan avec une si grande fermeté, qu'Amrou jura de rendre Alexandrie aussi accessible de toutes parts que la

tiré de Nicéphore & de la Chronique Orientale, la vraie date de la mort d'Héraclius : il termina sa carrière le 11 Février, A. D. 641, cinquante jours après la perte d'Alexandrie. Une lettre arrivoit en douze jours d'Alexandrie à Constantinople.

maison d'une prostituée, s'il étoit obligé une troisième fois de repousser les Infidèles de la mer. Il tint sa parole, car il démantela plusieurs parties des murs & des tours ; mais dans ce châtiment il épargna le Peuple, & il éleva la mosquée de la Clémence à l'endroit où il avoit arrêté la fureur de ses troupes.

Bibliothèque d'Alexandrie.

Je tromperois l'attente du Lecteur, si je ne parlois pas de la Bibliothèque d'Alexandrie, d'après la description du savant Abulpharage. Amrou avoit un esprit plus curieux & plus noble que celui des autres Musulmans, & dans ses heures de loisir il se plaisoit à converser avec Jean, qui étoit le dernier des disciples d'Ammonius, & qu'une étude assidue de la Grammaire & de la Philosophie avoit fait surnommer *Philoponus* (115). Enhardi

(115) Il nous reste plusieurs Traités de cet amant du travail (φιλοπονος); mais on ne lit pas plus ceux qui sont imprimés que ceux qui sont en manuscrit : Moïse & Aristote sont les principaux objets de ses verbeux Commentaires : il y en a un qui porte la date du 10 Mai,

par

par cette familiarité, Philoponus osa solliciter une grace, à laquelle il pensoit que les Barbares ne mettroient aucun prix; il demanda la Bibliothèque royale, qui étoit la seule des dépouilles d'Alexandrie où l'on n'eût pas apposé le sceau du Vainqueur. Amrou étoit disposé à satisfaire le Grammairien, mais sa scrupuleuse intégrité ne vouloit pas aliéner la moindre chose sans l'aveu du Calife; & l'ignorance du fanatique a pu seule dicter cette réponse d'Omar, qu'on a citée si souvent: » Si les écrits des Grecs sont » d'accord avec le Koran, ils sont inu- » tiles, & il ne faut pas les garder; s'ils » contrarient les assertions du Livre saint, » ils sont dangereux, & on doit les brû- » ler «. On ajoute qu'on exécuta cet arrêt avec une aveugle soumission; que

---

A. D. 617 (Fabric. Bibliot. Græc. t. 9, p. 458—468). Un Moderne (Jean le Clerc), qui prenoit quelquefois le même nom, étoit aussi laborieux que le Philoponus d'Amrou, mais il avoit plus de bon sens & de véritables lumières.

les volumes en papier ou en parchemin furent distribués aux quatre mille bains de la ville, & que le nombre en étoit si grand, que six mois suffirent à peine pour les consumer tous. Depuis qu'on a publié une Version latine des dynasties d'Abulpharage (116), on a répété ce conte dix mille fois, & tous ceux qui aiment les Lettres ont déploré avec une sainte indignation la perte que firent en cette occasion la Littérature & les Arts. Quant à moi, je suis bien tenté de nier l'ordre du Calife, & les suites qu'on lui attribue. Sans doute ce fait est étonnant. » Ecoutez & soyez surpris «, dit l'Historien lui-même; & l'assertion d'un étranger, qui écrivoit six siècles après sur les confins de la Médie, est contrebalancé

(116) Abulpharage Dynast. p. 114, Vers. Pocock. *Audi quid factum sit & mirare.* Je ne finirois pas si je voulois donner la liste des Modernes qui ont adopté ce conte, mais je dois citer avec éloges le scepticisme raisonnable de Renaudot, (Hist. Alex. Patriarch. p. 170: *Historia . . . . habet aliquid ἄπιστον ut Arabibus familiare est*).

par le ſilence de deux Annaliſtes d'une époque antérieure, tous les deux Chrétiens, tous les deux originaires d'Egypte, & dont le plus ancien, le Patriarche Eutychius, a décrit bien en détail la conquête d'Alexandrie (117). Le ſévère décret d'Omar répugne au ſens littéral & à l'eſprit de la doctrine des Caſuiſtes Muſulmans; ils déclarent en termes formels qu'on ne doit jamais livrer aux flammes les livres religieux des Juifs & des Chrétiens qu'on acquiert par le droit de la guerre, & qu'on peut légitimement employer à l'uſage des Fidèles les compoſitions profanes, les Hiſtoriens ou les Poëtes, les Médecins ou les Philoſophes (118). Il faut peut-être attribuer aux

(117) On chercha en vain cette Anecdote curieuſe dans les Annales d'Eutychius & l'Hiſtoire des Saraſins d'Elmacin. Le ſilence d'Abulfeda, de Murtadi & d'une foule de Moſlems doit produire moins d'effet, parce qu'ils ne connoiſſoient pas la Littérature des Chrétiens.

(118) Voyez Reland, *de Jure militari Mohammedanorum*, dans ſon troiſième volume de Diſſertations, p. 37. Ils ne veulent pas qu'on brûle les livres des Juifs & des Chrétiens, à cauſe du reſpect qu'on doit au *nom* de Dieu.

premiers ſucceſſeurs de Mahomet un fanatiſme plus deſtructeur ; & même dans ce cas, ils durent anéantir peu de livres, car ils en connoiſſoient fort peu. Je ne récapitulerai point tous les accidens qu'éprouva la Bibliothèque d'Alexandrie, le feu qu'y mit Céſar, contre ſon gré, lorſqu'il ſe défendoit (119), ou l'odieux fanatiſme des Chrétiens, qui s'efforçoient de détruire les monumens de l'idolâtrie (120). Mais ſi nous deſcendons enſuite du ſiècle des Antonins à celui de Théodoſe, une ſuite de témoignages contemporains nous apprendra que le palais du Roi & le temple de Sérapis ne contenoient plus les quatre ou les ſept

(119) Conſultez les Recueils de Freinsheim (Supplément de Tite-Live, c. 12 — 43), & Usher (Annal. p. 469). Tite-Live dit en parlant de la Bibliothèque d'Alexandrie : *elegantiæ Regum curæque egregium opus* ; éloge dicté par un eſprit noble, & ſur lequel Séneque, dominé par les étroites vues du ſtoïciſme, le critique vivement (de Tranquillitate Animi, c. 9). La ſageſſe du Philoſophe n'eſt ici que de la ſottiſe.

(120) Voyez le Chapitre 28 de cette Hiſtoire.

cent mille volumes qui avoient été rassemblés par le goût & la magnificence des Ptolémées (121). La métropole & la résidence des Patriarches avoient peut-être une Bibliothèque; mais si les volumineux Ouvrages des Controversistes Ariens ou Monophysites chauffèrent en effet les bains publics (122), le Philosophe avouera en souriant qu'un pareil sacrifice fut utile au genre humain. Je regrette sincèrement des Bibliothèques plus précieuses qui se sont perdues au milieu des ruines de l'Empire Romain.

---

(121) Aulugelle (Nuits Attiques, VI. 17), Ammien Marcellin (XXII. 16), & Orose (l. 6, c. 15); ils parlent tous au temps passé, & le passage d'Ammien est remarquable : *fuerunt Bibliothecæ innumerabiles* ; *& loquitur monumentorum veterum concinens fides*, *&c.*

(122) Renaudot dit qu'on chauffa les bains avec les Versions de la Bible, les Hexaples, les *Catenæ Patrum*, les Commentaires, &c. (p. 170). Notre manuscrit d'Alexandrie, s'il est venu d'Egypte & non pas de Constantinople ou du mont Athos (Wetstein, Prologomen. ad N. T. p. 8, &c.), auroit pu se trouver parmi les ouvrages dévoués aux flammes, & ce ne seroit pas une grande perte.

Mais lorsque je calcule de sang froid les révolutions qu'amène le temps, les dégâts que l'ignorance se permet, & enfin les calamités de la guerre, je suis plus étonné des trésors qui nous restent, que de ceux que nous avons perdus. Un grand nombre de faits intéressans a disparu; les Ouvrages des trois grands Historiens de Rome ne nous sont pas parvenus en entier, & nous sommes privés d'une foule de morceaux agréables de la Poésie lyrique, iambique & dramatique des Grecs. Au reste, il faut se réjouir de ce que les calamités dont je parlois il n'y a qu'un moment, ont épargné les livres classiques, auxquels le suffrage de l'antiquité (123) a donné la première place du génie & de la gloire. Ces grands Maîtres avoient lu & comparé les Ou-

(123) J'ai lu souvent, & toujours avec plaisir, le chapitre de Quintilien (Institut. Orator. x. 1), & ce judicieux Critique fait le dénombrement & la critique des Auteurs classiques Grecs & Latins.

vrages de leurs prédécesseurs (124); & il n'y a pas lieu de croire qu'une vérité importante ou une découverte utile se soit perdue.

Amrou établit l'administration de l'Egypte (125) d'après les règles de l'équité & celles de la politique; il s'occupa en même temps de l'intérêt des Musulmans & de l'intérêt des Chrétiens, dont il venoit de faire ses alliés. Au milieu des désordres qu'entraîna la conquête, la Langue des Cophtes & le glaive des Arabes s'opposèrent principalement à Administration de l'Egypte.

(124) Je citerai seulement Galien, Pline & Aristote. Wotton (Reflexions on ancient and Modern Learning, p. 85 — 95) oppose sur cette matière des raisons très-solides aux assertions piquantes & imaginaires de William Temple. Les Grecs avoient un si grand mépris pour la science des Barbares, qu'ils durent placer dans la Bibliothèque d'Alexandrie très-peu de livres Indiens ou Ethiopiens, & il n'est pas prouvé que cette exclusion ait été une perte pour la Philosophie.

(125) M. Ockley ni les Compilateurs de l'Histoire universelle moderne, qui sont si contens de leur travail, n'ont pas découvert ces détails curieux & authentiques rapportés par Murtadi (p. 284 — 289).

la tranquillité de la province. Amrou déclara aux Cophtes qu'il puniroit doublement la faction & la perfidie ; que si on lui portoit des accusations mal fondées, il châtieroit les délateurs & les regarderoit comme ses ennemis personnels, & qu'il protégeroit ou récompenseroit les Citoyens innocens qu'on auroit voulu perdre ou supplanter. Il rappela aux Arabes tous les motifs de Religion & d'honneur qui devoient les engager à soutenir la dignité de leur caractère ; à se rendre agréables à Dieu & au Calife par leur simplicité & leur modération ; à épargner & défendre un Peuple qui se confioit à leurs paroles, & à demeurer satisfaits du prix éclatant que la Loi accordoit à leur victoire. Sur l'article des finances, il désapprouva la capitation qui lui parut un impôt très-simple, mais très-oppressif, & il préféra avec raison d'autres tributs calculés d'après les produits nets de l'Agriculture & du Commerce. Le tiers de l'impôt fut destiné à l'entretien des digues

& des canaux, si essentiels à la prospérité publique. Sous son administration, la fertilité de l'Egypte suppléa aux disettes de l'Arabie, & une suite de chameaux qui portoient du blé & d'autres provisions, couvroit presque sans intervalle la route de Memphis à Médine (126). Le génie d'Amrou renouvela bientôt la communication avec la mer, qui avoit été entreprise ou exécutée par les Pharaons, les Ptolémées ou les Césars, & du Nil à la mer Rouge, où commence un canal d'au moins quatre-vingt milles de longueur. Le projet de cette navigation intérieure, qui auroit réuni la Méditerranée & l'Océan de l'Inde, fut bientôt abandonné comme inutile & dangereux; le siége du Gouvernement passa de Médine à Damas, & on craignit que les flottes grecques ne pénétrassent jusqu'aux saintes cités de l'Arabie (127).

(126) Eutychius, Annal. t. 2, p. 320; Elmacin, Hist. Saracen. p. 35.

(127) Ce qui a rapport à ces canaux est bien obscur.

Richesse & population.

Omar ne connoissoit que par la renommée & les Légendes du Koran l'Egypte qu'on venoit de lui soumettre; il voulut que son Lieutenant lui fît la description du royaume de Pharaon & des Amalécites; & la réponse d'Amrou, ornée de vives couleurs, ne manque pas d'exactitude (128). » Calife, lui dit-il, » l'Egypte est un composé de terre noire » & de plantes vertes, qui se trouve

C'est au Lecteur à arrêter son opinion d'après la lecture de D'Anville (Mém. sur l'Egypte, p. 108—110—124 — 132), & d'une savante thèse soutenue & imprimée à Strasbourg en 1770 (*Jungendorum marium fluviorumque molimina*, p. 39 — 47 — 68 — 72). Les Turcs eux-mêmes, si paresseux sur ces objets, ont agité l'ancien plan de joindre les deux mers (Mémoires du Baron de Tott, t. 4).

(128) Pierre Vatier publia en *1666*, à Paris, un petit volume des *Merveilles* de l'Egypte, composé au treizième siècle par Murtadi, habitant du Caire, & traduit d'après un manuscrit arabe qui appartenoit au Cardinal Mazarin. Ce que dit l'Auteur des Antiquités de l'Egypte est absurde & extravagant; mais ses détails sur la conquête & la géographie de sa patrie, méritent la confiance & l'estime (Voyez la Correspondance d'Amrou & d'Omar, p. 279 — 289).

» entre une montagne pulvérisée & du
» sable rouge. Un Cavalier part de Syene,
» arrive dans un mois au bord de la
» mer. Dans la vallée coule une rivière
» sur laquelle le Très-Haut repose le soir
» & le matin, & qui s'élève & s'abaisse
» avec les révolutions du soleil & de la
» lune. Lorsque la bonté annuelle de la
» Providence ouvre les sources & les
» fontaines qui alimentent le sol, les
» eaux du Nil débordent avec fracas dans
» toute la contrée; cette inondation
» salutaire fait disparoître les champs,
» & les villages communiquent entre eux
» à l'aide d'une multitude de barques
» peintes. Quand les eaux se retirent,
» elles déposent une vase fertile, & on ne
» tarde pas à ensemencer. Les nuées de
» Cultivateurs qui noircissent la terre,
» peuvent se comparer à une fourmil-
» lière industrieuse; le fouet du maître
» & l'espoir d'obtenir des fleurs & des
» fruits, aiguillonnent leur indolence na-
» turelle. Cet espoir est rarement trompé;

» mais la richesse que procurent le fro-
» ment, l'orge, le riz, les légumes, les
» arbres fruitiers & les troupeaux, se
» partage d'une manière inégale entre
» ceux qui travaillent & les proprié-
» taires du terrein. Selon la vicissitude
» des saisons, des vagues d'*argent*, des
» *émeraudes* & des moissons dorées or-
» nent la surface du pays (129) «. Au reste, cet ordre avantageux est quelquefois interrompu; & le retard de l'inondation & le débordement subit du fleuve, la première année de la conquête, ont pu donner lieu à la fable qu'on a débitée sur ce point. On dit que la pitié d'Omar avoit défendu le sacrifice d'une vierge qu'on immoloit au Nil chaque

(129) Maillet, qui a été vingt ans Consul au Caire, avoit eu toutes sortes d'occasions d'examiner ce grand tableau. Il parle du Nil (Lettre 2, & en particulier p. 70 — 75), de la fertilité du sol (Lettre 9). Gray, qui vivoit dans un collége de Cambridge, a jeté sur cette contrée un coup-d'œil plus vif. Voyez ses vers, p. 199, 200 des *Works and Memoires* of Gray, édition de Mason).

année (130), & que le fleuve courroucé ne voulut point s'étendre hors de ſon lit, mais que lorſqu'on eut jeté l'ordre du Calife au milieu des ondes, il s'éleva dans une nuit à la hauteur de ſeize coudées. Les Arabes étoient émerveillés du pays qu'ils venoient de conquérir, & leur eſprit romaneſque ne connut plus de bornes. De graves Auteurs aſſurent qu'on trouvoit alors en Egypte vingt mille villes, bourgs ou villages (131); que ſans parler des Grecs & des Arabes, le réſultat d'un dénombrement fut qu'il y avoit ſix millions de Cophtes tributaires (132), & vingt millions de Cophtes de

(130) Murtadi, p. 164 — 167. Le Lecteur ne croira pas aiſément à des ſacrifices humains, ſous des Empereurs qui profeſſoient le Chriſtianiſme, ou à un miracle opéré par des ſucceſſeurs de Mahomet.

(131) Maillet, Deſcription de l'Egypte, p. 22. Il indique ce nombre comme l'opinion *commune*; & il ajoute qu'en général ces villages renferment deux ou trois mille perſonnes, & qu'il en eſt beaucoup où il y a plus de monde que dans nos grandes villes.

(132) Eutych. Annal. t. 2, p. 308 — 311. Les vingt millions ont été calculés d'après les données ſuivantes;

tout âge & de tout sexe ; que le trésor du Calife recevoit annuellement de ce pays trois cents millions d'or ou d'argent (133). On est révolté de tant d'exagérations. Elles deviendront plus sensibles si on se donne la peine de prendre le compas & de mesurer l'étendue des terres labourables : une vallée qui se prolonge

---

les personnes au dessus de soixante ans forment le douzième de la population; celles qui sont au dessous de seize en forment le tiers, & la proportion des hommes aux femmes est de dix-sept à seize (Recherches sur la Population de la France, p. 71, 72). M. Goguet (Origine des Arts, &c. t. 3, p. 26, &c. suppose que l'ancienne Egypte contenoit vingt-sept millions d'habitans, parce que les dix-sept cents compagnons de Sésostris étoient nés le même jour.

(133) Elmacin, Hist. Saracen. p. 218, & d'Herbelot adoptent sans scrupule ce calcul énorme (Bibliot. Orient. p. 1031); Arbuthnot (Tables of ancient coins, p. 262), & de Guignes (Hist. des Huns, t. 3, p. 135); ils auroient pu adopter la générosité non moins extravagante d'Appien, qui donne aux Ptolémées (in Præfat.) un revenu annuel de soixante-quatorze myriades, 740000 talens, c'est-à-dire de cent quatre-vingt cinq ou d'environ trois cents millions sterling, si l'on compte d'après la valeur du talent d'Egypte, ou d'après la valeur de celui d'Alexandrie (Bernard, de Ponderibus Antiquis, p. 186).

depuis le tropique jusqu'à Memphis, & qui a rarement plus de douze milles de largeur, & le triangle du Delta, plaine de deux mille cent lieues quarrées, n'offrent que la douzième partie de l'étendue de la France (134). Des recherches plus exactes donneront une évaluation plus raisonnable. Les trois cents millions créés par une erreur de Copiste, sont réduits à la somme, d'ailleurs assez considérable, de quatre millions trois cent mille pièces d'or, dont la paye des Soldats absorboit neuf cent mille (135). Deux états au-

---

(134) Voyez les calculs de D'Anville (Mém. sur l'Egypte, p. 23, &c.). M. de Paw, après quelques chicanes d'un homme de mauvaise humeur, ne peut porter son évaluation qu'à deux mille deux cent cinquante lieues quarrées (Recherches sur les Egyptiens, t. 1, p. 118 — 121).

(135) Renaudot, Hist. Patriarch. Alexand. p. 334; qui traite la leçon commune ou la version d'Elmacin de *error librarii*. Les 4,300,000 pièces qu'il substitue pour le neuvième siècle, offrent un terme moyen assez vraisemblable outre les 3,000,000 que les Arabes acquirent par la conquête de l'Egypte (idem p. 168) & les 2,400,000 que le Sultan de Constantinople leva dans

thentiques, l'un du douzième siècle & l'autre du siècle présent, ne présentent que deux mille sept cents villages ou villes (136). Un Consul François, après un long séjour au Caire, a évalué la population actuelle de l'Egypte à environ quatre millions de Musulmans, de Chrétiens & de Juifs (137).

---

le dernier siècle (Pietro della Valle, t. 1, p. 352; Thevenot, part. 1, p. 824); Paw (Recherches, t. 2, p. 365 — 373), élèvent peu à peu le revenu des Pharaons, des Ptolémées & des Césars, de six à quinze millions d'écus d'Allemagne.

(136) La liste de Schultens (Index Geograph. ad calcem Vit. Saladin, p. 5) contient deux mille trois cent quatre-vingt-seize lieues; celle de D'Anville (Mém. sur l'Egypte, p. 29) d'après des détails fournis par le Divan du Caire, en compte deux mille six cent quatre-vingt-seize.

(137) Voyez Maillet (Description de l'Egypte, p. 28), dont les raisonnemens sont judicieux & paroissent venir d'un homme de bonne foi. Je suis beaucoup plus content des observations qu'a faites cet Auteur, que de son érudition. Il ne connoissoit ni la Littérature grecque, ni la Littérature latine, & il est trop charmé des fictions des Arabes. Abulfeda (Descript. Ægypt. Arab. & Latin. Joh. David Michaelis, Gottingue, in-4°. 1776) a recueilli ce qu'ils ont dit de plus raisonnable. Quant aux deux Voya-

IV. Une armée du Calife Othman entreprit la conquête de la partie de l'Afrique qui se prolonge du Nil à l'Océan atlantique (138). Les compagnons de Mahomet & les Chefs des Tribus approuvèrent ce dessein ; & vingt mille Arabes partirent de Médine, chargés des présens

AFRIQUE. Première invasion par Abdallah, A. D. 647.

geurs modernes, Savary & Volney ; le premier amuse, ainsi que je l'ai déjà observé ; mais le second est si instructif, que je voudrois qu'il pût parcourir tout le globe.

(138) J'ai fait le morceau qu'on va lire sur la conquête de l'Afrique, d'après deux François qui ont écrit sur la Littérature des Arabes. Cardonne (Hist. de l'Afrique & de l'Espagne, sous la domination des Arabes, t. 1, p. 8 — 55) & Otter (Hist. de l'Acad. des Inscriptions, t. 21, p. 111 — 125 — 136) ; ils ont tiré les faits en grande partie de Novairi, qui composa, A. D. 1331, une Encyclopédie en plus de vingt volumes. Cette Encyclopédie a cinq parties générales. Elle traite, 1°. des livres de médecine ; 2°. de l'homme ; 3°. des animaux ; 4°. des plantes ; & 5°. de l'Histoire. Les affaires de l'Afrique sont discutées dans le sixième chapitre de la cinquième section de cette dernière partie (Reiske, Prodidagmata ad Hagji Chalifæ Tabulas, p. 232 — 234). Parmi les Historiens anciens que cite Novairi, il faut distinguer la narration originale d'un Soldat qui menoit l'avant-garde des Moslems.

ils campèrent devant les murs de Tripoli (140), ville maritime où les habitans de la province s'étoient retirés peu à peu avec leurs richesses, & qui est aujourd'hui la capitale de la troisième des Puissances Barbaresques. Un renfort de Grecs fut surpris & taillé en pièces sur la côte de la mer; les fortifications de Tripoli résistèrent aux premiers assauts, & lorsque les Sarasins apprirent que le Préfet Grégoire (141) s'avançoit, ils furent tentés

Le Préfet Grégoire & sa fille.

(140) Léon l'Africain (in Navigatione & Viaggi di Ramusio, t. 1, Venise 1550, fol. 76, verso), & Marmol (Description de l'Afrique, t. 2, p. 562) ont décrit la province & la ville de Tripoli. Le premier étoit un Maure qui avoit du savoir & qui avoit voyagé; il composa ou traduisit la Géographie de l'Afrique à Rome, où il se trouvoit captif, & où il venoit de prendre le nom & la Religion du Pape Léon X. L'Espagnol Marmol, soldat de Charles-Quint, étoit captif chez les Maures lorsqu'il compila sa description de l Afrique, que d'Ablancourt a traduit en françois (Paris 1667, 3 vol. in-4°.) Marmol avoit lu & observé; mais il n'a pas cet esprit curieux & étendu qu'on observe dans l'écrit de Léon l'Africain.

(141) Voyez Théophanes, qui fait mention de la défaite plutôt que de la mort de Grégoire. Il donne au

d'abandonner les travaux du siége, pour livrer une bataille décisive. Si Grégoire avoit une armée de cent vingt mille hommes, comme on le dit, les troupes régulières de l'Empire devoient former un bien petit nombre en comparaison de la multitude nue & désordonnée d'Africains & de Maures q y voyoit. Il parut indigné lorsqu'on lui proposa d'adopter la Religion du Koran ou de payer un tribut; & durant plusieurs jours les deux armées combattirent avec acharnement, depuis la pointe du jour jusqu'à midi, époque où la fatigue & l'excès de la chaleur les forçoient à chercher du repos dans leurs camps respectifs. On dit que la fille de Grégoire, jeune personne d'une extrême beauté & d'un grand courage, combattit aux côtés de son père : elle montoit à cheval, elle lançoit des traits & manioit le cimeterre dès sa première

---

Préfet le nom flétrissant de Τυραννος; il est vraisemblable que Grégoire avoit pris la pourpre (Chronograp. p. 285).

jeunesse ; la richesse de ses armes & de ses vêtemens se montroit avec éclat aux yeux de l'ennemi. On offrit sa main & cent mille pièces d'or à celui qui apporteroit la tête du Général Arabe, & une si belle récompense excita les jeunes Guerriers de l'Afrique. Abdallah, vivement sollicité par ses frères, s'éloigna du combat, mais sa retraite & la répétition de toutes ces attaques, dont le succès demeuroit indécis ou leur devenoit contraire, découragèrent les Sarasins.

Victoire des Arabes.

Un Arabe nommé Zobeir (142), d'une famille noble, qui devint par la suite l'adversaire d'Ali & le père du Calife, avoit signalé sa valeur en Egypte, & ce fut le premier qui appliqua une échelle aux murs de Babylone. On l'avoit aigri au commencement de la guerre d'Afrique,

(142) Voyez dans Ockley (Hist. of the Saracens, vol. 2, p. 45) la mort de Zobeir qui fut honoré des larmes d'Ali, contre lequel il s'étoit révolté. Eutychius (Annal t. 2, p. 308) parle de sa valeur au siége de Babylone, si toutefois il s'agit de la même personne.

& il ne ſuivoit plus le drapeau d'Abdallah. Dès qu'il fut inſtruit que ſes frères livroient une bataille, on le vit à la tête de douze Guerriers, s'ouvrir un chemin au milieu du camp des Grecs, & ſans prendre de repos & de nourriture, accourir pour partager les périls des Muſulmans. Il jeta les yeux ſur le champ de bataille: » Où eſt notre Général «, dit-il? — » Dans ſa tente «. — » Le Général des Moſlems doit-il être dans ſa » tente au moment du combat «? reprit Zobeir. Abdallah, qu'il alla trouver, lui dit avec modeſtie que la vie d'un Général étoit précieuſe, & que le Préfet Romain offroit un grand prix au Soldat qui lui apporteroit la tête du Chef des Muſulmans. » Employez contre les Infidèles ce moyen peu généreux, lui » répondit Zobeir, déclarez à vos trou- » pes que quiconque apportera la tête » de Grégoire, obtiendra la fille de ce » Préfet & cent mille pièces d'or «. Le Lieutenant du Calife laiſſa à Zobeir le

ſoin de cet expédient qui fixa la victoire du côté des Saraſins. Les Muſulmans ſuppleèrent par l'activité & l'artifice au défaut de leur nombre; une partie de l'armée ſe tint cachée dans les tentes, tandis que l'autre prolongea une eſcarmouche irrégulière contre l'ennemi, juſqu'au moment où le ſoleil arriva au point le plus élevé du ciel. Les Moſlems & les Soldats de l'Empereur ſe retirèrent accablés de fatigue; ils ôtèrent la bride de leurs chevaux, ils ſe dépouillèrent de leurs armures, & les deux partis ſembloient ne ſonger qu'à jouir de la fraîcheur de la ſoirée, & attendre le lendemain pour recommencer le combat. Tout à coup Zobeir fait ſonner la charge; le camp des Arabes verſe un torrent d'intrépides Guerriers, & la longue ligne des Grecs & des Africains eſt ſurpriſe, attaquée & renverſée par de nouveaux eſcadrons de Fidèles, que le fanatiſme prit ſans doute pour une armée d'Anges deſcendus des cieux. Le Préfet expira

ſous les coups de Zobeir; ſa fille, qui cherchoit la vengeance & la mort, tomba au pouvoir de l'ennemi; ceux des Grecs qui échappèrent au fer des Arabes, enveloppèrent dans leur déſaſtre la ville de Sufetula, où ils ſe réfugièrent. Sufetula ſe trouve à cent cinquante milles au ſud de Carthage; un coteau d'une pênte douce eſt arroſé par un ruiſſeau, & revêtu de genevriers; & les ruines d'un arc de triomphe, d'un portique & de trois temples d'ordre corinthien, offrent encore aux Voyageurs les reſtes de la magnificence des Romains (143). Lorſque cette opulente ville fut entre les mains des Muſulmans, les habitans de la province & les Barbares implorèrent de tous côtés la clémence du Vainqueur : ils proposèrent de payer un tribut ou d'embraſſer l'Iſlamiſme, & ſa vanité & ſon fanatiſme durent être ſatisfaits; mais ſes pertes, ſes fatigues & le progrès d'une maladie

(143) Shaw's Travels, p. 118, 119.

épidémique qui se déclara parmi ses troupes, empêchèrent les Sujets du Calife de former dans ce pays un établissement stable; & après une campagne de quinze mois, ils se retirèrent vers les confins de l'Egypte avec les captifs & le butin dont ils s'étoient emparés. Le Calife accorda son cinquième à un de ses Favoris qui disoit avoir avancé cinq cent milles pièces d'or (144); on s'attendoit à voir paroître le Guerrier qui réclameroit la belle personne promise au meurtrier de Grégoire: aucun ne se présentant, on crut qu'il avoit été tué dans le combat; mais les cris & les larmes de la fille du Préfet, au moment où elle apperçut Zobeir, révélèrent le courage & la modestie de ce brave Soldat. On lui offrit la malheureuse

(144) *Mimica emptio*, dit Abulfeda, *erat hæc, & mira donatio; quandoquidem Othman, ejus nomine nummos ex ærario prius ablatos ærario præstabat* (Annal. Moslem. p. 78). Elmacin (dans son obscure Version, p. 39) semble rapporter le même fait. Lorsque les Arabes assiégèrent le Palais d'Othman, ce fut un des principaux griefs qu'ils alléguoient.

captive; il voulut à peine la recevoir au nombre de ses esclaves: il observa d'un air tranquille qu'il avoit consacré son glaive au service de la Religion, & qu'il travailloit pour obtenir un prix bien supérieur aux charmes d'une mortelle, & à la richesse d'une vie passagère. On lui accorda d'ailleurs une récompense analogue à son caractère; on le chargea de porter au Calife Othman la nouvelle du succès des Moslems. Les Conseillers, les Chefs & le Peuple s'assemblèrent dans la mosquée de Médine, pour entendre le récit de Zobeir, & l'Orateur n'ayant rien oublié, si ce n'est le mérite de ses avis & celui de ses actions, les Arabes joignirent le nom d'Abdallah aux noms héroïques de Caled & d'Amrou (145).

L'invasion commencée par les Sarasins Progrès des Sarasins en Afrique, A. D. 6[illegible]-689.

(145) Επεστρατευσαν Σαρακηνοι την Αφρικην, ϰ̀ συμβαλοντες τω τυραννω Γρηγοριω τουτον τρεπουσι ϰ̀ τους συν αυτω κτεινουσι ϰ̀ στοιχησαντες φορους μετα των Αφρων υπεστρεψαν. Théophanes, Chronograph. p. 285, édition de Paris. Sa Chronologie est incertaine & inexacte.

vers l'Occident, fut suspendue l'espace d'environ vingt années, jusqu'à l'époque où l'établissement de la Maison d'Ommiyah termina leurs discordes civiles ; alors les troupes du Calife Moawiyah furent invitées par les cris des Africains eux-mêmes à repasser en Afrique. Les successeurs d'Héraclius furent instruits du tribut que la force venoit d'imposer aux Sujets de la province romaine en Afrique ; mais au lieu de prendre pitié de ce Peuple & d'aller au secours de sa misère, ils le chargèrent, à titre de compensation & d'amende, d'un second tribut de la même somme. Les Africains alléguèrent vainement leur pauvreté & leur ruine totale ; le Ministère de Constantinople fut inexorable ; dans leur désespoir ils préférèrent la domination d'un seul Maître, & les extorsions du Patriarche de Carthage, qui étoit revêtu du pouvoir civil & du pouvoir militaire, déterminèrent les Sectaires & même les Catholiques à abjurer la Religion & l'au-

torité de leurs Tyrans. Le premier Lieutenant de Moawiyah se couvrit de gloire; il subjugua une ville importante; il battit une armée de trente mille Grecs; il fit quatre-vingt mille captifs, & enrichit de leurs dépouilles les aventuriers de la Syrie & de l'Egypte qu'il commandoit (146). Mais le surnom de Vainqueur de l'Afrique appartient plus justement à Akbah son successeur. Celui-ci partit de Damas à la tête de dix mille des plus braves d'entre les Arabes, & la conversion de plusieurs milliers de Barbares augmenta la force des Moslems. Il seroit difficile d'indiquer les progrès d'Akbah d'une manière précise, & ces détails ne sont pas nécessaires. Les Orientaux avoient rempli l'intérieur de l'Afrique d'armées & de

(146) Théophanes (in Chronograp. p. 293) rapporte les bruits vagues qui arrivoient à Constantinople sur les conquêtes des Arabes à l'Occident; & Paul Warnefrid, Diacre d'Aquileia (de Gestis Langobard. l. 5, c. 13) nous apprend qu'à cette époque ils envoyèrent une flotte d'Alexandrie dans les mers de la Sicile & de l'Afrique.

citadelles imaginaires. La province guerrière de Zab ou de Numidie pouvoit armer quarante mille hommes; mais on y a supposé trois cent soixante villes; ce nombre est incompatible avec l'état d'ignorance ou de misère où se trouvoit l'agriculture (147); & les ruines d'Erbe ou de Lambesa, ancienne métropole de l'intérieur de ce pays, ne justifient pas les trois lieues de circonférence qu'on lui a données. En se rapprochant de la côte de la mer, on trouve les villes très-connues de Bugia (148) & de Tangier (149), & il paroît qu'elles furent la borne des victoires des Sarasins. Le havre commode de Bugia, place qui dans des temps plus heureux renfermoit vingt mille maisons, à ce qu'on dit, a gardé un reste

(147) Voyez Novairi (apud Otter, p. 118. Léon l'Africain (fol. 81, *verso*), qui ne compte que *cinque citta ed infinit casale*, Marmol (Description de l'Afrique, t. 3, p. 33), & Shaw (Voyages, p. 57 — 65 — 68).

(148) Léon l'Africain, fol. 58, verso 59, recto, Marmol, t. 2, p. 415, Shaw, p. 45.

(149) Léon l'Africain, fol. 52, Marmol, t. 2, p. 228.

de commerce ; & le fer qu'on tire en grande quantité des montagnes voisines, pourroit fournir des instrumens de défense à un Peuple plus valeureux que les Maures actuels. Les Grecs & les Arabes ont orné de leurs fables la position lointaine & l'antiquité de Tingi ou de Tanger ; mais lorsque les derniers disent que ses murs étoient d'airain, & que l'or & l'argent couvroient les faîtes de ses édifices, il ne faut voir dans ce langage figuré que des emblêmes de la force & de la richesse. Les Romains avoient reconnu d'une manière imparfaite la province de la Mauritanie Tingitane (150),

---

(150) *Regio ignobilis, & vix quicquam illustre sortita, parvis oppidis habitatur ; parva flumina emittit ; solo quam viris melior & segnitie gentis obscura.* Pomponius Mela, i. 5 ; iii. 10. Mela inspire d'autant plus de confiance, que les Phéniciens ses ancêtres abandonnèrent la Tingitane pour s'établir en Espagne (Voyez, in ii. 6, un passage de ce Géographe, que Saumaise, Isaac Vossius, & Jacques Gronovius, le plus virulent des Critiques, ont mis à la torture d'une manière si cruelle). Il vivoit à l'époque où ce pays fut entièrement subjugué par l'Empereur Claude ; cependant 30 années après, Pline (Hist. Nat. v. 1) se

qui tiroit son nom de la capitale ; ils y établirent cinq colonies ; mais ces colonies se trouvoient resserrées dans une étroite enceinte ; & excepté les agens du luxe qui parcouroient les forêts pour y chercher du bois d'ivoire & de citronnier (151), & les côtes de l'Océan, pour y trouver le coquillage qui donne la

plaint de ses Auteurs trop paresseux pour faire des recherches sur cette province sauvage & éloignée, & trop orgueilleux pour avouer leur ignorance.

(151) Le goût sot & extravagant pour le bois de citronnier dominoit à Rome parmi les hommes, ainsi que le goût pour les perles dominoit parmi les femmes. Une table ronde de quatre ou cinq pieds de diamètre se vendoit le prix d'un riche domaine (Latefundii taxatione), 8, 10, ou 12 mille livres sterling (Pline, Hist. Nat. XIII. 29). Je sais qu'on ne doit pas confondre le *citrus* avec l'arbre qui donne le fruit que les anciens appeloient le *citrum* : mais je ne suis pas assez versé dans la Botanique pour décrire le pommier, qui ressemble au cyprès des bois par son nom vulgaire, ou par celui que lui donne Linnée. (*M. Valmont de Bomare dit que le bois de citronnier des Anciens est le bois de rose de la Guyane*; addition du Traducteur) ; & il faut voir dans les Naturalistes si le *citrum* est l'orange ou le limon. Saumaise semble épuiser cette matière (Plinian. Exercitat. c. 22, p. 666, &c.).

pourpre,

pourpre, on alloit peu dans les parties les plus méridionales. L'intrépide Akbah pénétra dans l'intérieur des terres ; il traversa le désert où ses successeurs ont élevé les capitales de Fez & de Maroc (152) ; & il arriva enfin au rivage de l'Atlantide & à la frontière du grand désert. Le Sus descend de la partie occidentale du mont Atlas ; ainsi que le Nil il fertilise le sol des environs, & se perd dans la mer, à peu de distance des isles Canaries ou des isles Fortunées. Ses bords étoient habités par les plus grossiers d'entre les Maures, espèce de Sauvages qui n'avoient ni loix, ni discipline, ni Religion ; ils furent épouvan-

(152) Léon l'Africain, fol. 16, verso. Marmol, t. 2, p. 28. Il est souvent question de cette province, le premier théâtre des exploits & de la grandeur des *Chérifes* dans l'Histoire curieuse de cette Dynastie, qui se trouve à la fin du troisième volume de la Description de l'Afrique par Marmol. Le troisième volume des Recherches Historiques sur les Maures, qu'on a publiées dernièrement à Paris, jettent du jour sur l'Histoire & la Géographie du royaume de Fez & de Maroc.

tés de l'invincible force des Arabes; & comme ils ne possédoient aucun des métaux précieux, les Moslems ne tirèrent de ce canton que de belles captives, dont quelques-unes se vendirent ensuite mille pièces d'or. Les rivages de l'Océan arrêtèrent la marche d'Akbah, sans arrêter son zèle. Il poussa son cheval au milieu des flots de la mer, & levant ses yeux vers le Ciel, il s'écria d'un ton fanatique : » Grand Dieu ! si » je n'étois point arrêté par cette mer, » j'irois jusqu'aux royaumes inconnus de » l'Occident; je prêcherois sur ma route » l'unité de ton saint nom, & je passerois » au fil de l'épée les Nations rebelles » qui adorent un autre Dieu que toi « (153). Au reste, ce nouvel Alexandre, qui souhaitoit de nouveaux Mondes pour en

(153) Otter (p. 119) a donné toute l'énergie du fanatisme à cette exclamation, que Cardonne (p. 37) a adoucie, & qui, sous sa plume, n'offre que le pieux dessein de *prêcher* le Koran. Cependant ils avoient l'un & l'autre le texte de Novairi sous les yeux.

faire la conquête, ne put garder les régions qu'il venoit d'envahir. La défection générale des Grecs & des Africains le rappela des ravages de l'Atlantique; & environné de tous côtés par une multitude furieuse, il n'eut d'autre ressource que celle de mourir glorieusement. La dernière scène de sa vie offrit un bel exemple de la générosité si commune parmi les Arabes. Un Chef ambitieux qui lui avoit disputé le commandement, & qui avoit échoué dans son entreprise, fut amené prisonnier dans le camp d'Akbah; les Insurgens comptant sur sa haine, croyoient qu'il poignarderoit le Général: ce Chef avoit paru se prêter volontiers au complot; mais il dédaigna les grandes espérances qu'on lui donnoit, & révéla la conspiration. Lorsqu'Akbah se vit environné de toutes parts, il brisa les fers du Captif, & lui conseilla de se retirer: le Chef déclara qu'il aimoit mieux mourir sous le drapeau de son rival. Alors ce généreux Arabe & Akbah s'embrassant

à titre d'amis & de martyrs, ils ſaiſirent leurs cimeterres, en briſèrent les fourreaux, ſe battirent avec acharnement, & tombèrent enfin l'un à côté de l'autre, après avoir vu maſſacrer juſqu'au dernier de leurs camarades. Zuheir, qui fut le troiſième Général ou le troiſième Gouverneur de l'Afrique, vengea la mort de ſon prédéceſſeur, & eut la même deſtinée. Il remporta pluſieurs victoires ſur les naturels du pays, mais il fut accablé par une grande armée que Conſtantinople envoya au ſecours de Carthage.

Fondation de Caiłoan, A. D. 670 – 675.

Les Tribus des Maures s'étoient réunies ſouvent aux étrangers qui venoient envahir leur pays; elles prenoient part au butin, elles profeſſoient l'Iſlamiſme; mais dès que les Moſlems ſe retiroient ou eſſuyoient un échec, elles retournoient à leur état d'indépendance & à leur idolâtrie. Le ſage Akbah voulut établir une colonie d'Arabes au centre de l'Afrique; il penſa qu'une ville fortifiée contiendroit la légéreté des Barbares,

& que pendant la guerre les familles des Sarasins y retireroient leurs richesses. La cinquantième année de l'Hégire, il y établit en effet une colonie sous le titre modeste de Station d'une caravane. Cairoan (154) est encore la seconde des villes du royaume de Tunis ; elle est éloignée de la capitale d'environ cinquante milles vers le sud (155) ; comme elle est à douze milles de la côte de la mer vers l'Ouest, les flottes grecques & les flottes de Sicile n'ont pu l'insulter. Lorsqu'on eut débarrassé le terrein des bêtes sauvages & des serpens, lorsqu'on eut net-

(154) Ockley (Hist. of the Saracens, vol. 2, p. 129, 130) parle de la fondation de Cairoan ; & Léon l'Africain (fol. 75), Marmol (t. 2, p. 532) & Shaw (p. 115) parlent de la situation de la mosquée.

(155) Les Auteurs ont fait souvent une méprise énorme ; d'après une ressemblance de nom bien légère, ils ont confondu la *Cyrène* des Grecs & le *Cairoan* des Arabes, deux villes éloignées l'une & l'autre de mille milles. Le grand de Thou n'a pas évité cette faute, d'autant moins excusable, qu'elle se trouve dans une description en forme & bien travaillée de l'Afrique (Historiar. l. 7, c. 2, in t. 1, p. 240, Edit. de Buckley).

toyé la forêt ou plutôt le désert, on apperçut au milieu d'une plaine de sable, les vestiges d'une ville romaine. La terre végétale de Cairoan y a été portée d'assez loin, & comme les environs manquent de sources, les habitans sont réduits à recueillir de l'eau de pluie dans des citernes & des réservoirs. L'industrie d'Akbah triompha de ces obstacles; il marqua une enceinte de trois mille six cents pas de tour qu'il environna d'un mur de brique : en moins de cinq ans on vit s'élever autour du palais du Gouverneur un nombre suffisant d'habitations particulières : on bâtit une mosquée spacieuse qui avoit cinq cents colonnes de granit, de porphyre & de marbre de Numidie, & Cairoan, où résidoit le Gouverneur, se distingua même par ses lumières. Mais cette ville n'acquit de la gloire que dans des temps postérieurs. Les défaites d'Akbah & celle de Zuheir ébranlèrent la nouvelle colonie, & les dissentions civiles de la monarchie des Arabes inter-

rompirent encore les expéditions du côté de l'Occident. Le fils du brave Zuheir soutint une guerre de douze ans & un siége de sept mois contre la Maison des Ommiyah. On dit qu'Abdallah réunissoit la férocité du lion & l'astuce du renard; mais s'il hérita du courage de son père, il n'en avoit pas la générosité (156).

Le retour de la paix dans l'intérieur de l'Empire permit au Calife Abdalmalek d'achever la conquête de l'Afrique; Hassan, Gouverneur de l'Egypte, fut chargé du commandement des troupes: on destina à cette expédition le revenu de l'Egypte & quarante mille hommes. Au milieu des vicissitudes de la guerre, les Sarasins avoient subjugué & perdu tour à

Conquête de Carthage, A. D. 692 — 698.

(156) Outre les Chroniques Arabes d'Abulfeda, d'Elmacin & d'Abulpharage sur la soixante-treizième année de l'Hégire, on peut consulter d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 7), & Ockley (Hist. of the Saracens, vol. 2, p. 339 — 349). Ockley rapporte d'une manière pathétique le dernier entretien d'Abdallah & de sa mère; mais il a oublié un effet physique de la douleur qu'elle éprouva à la mort de son fils; le retour & les funestes suites de ses *menses* à l'âge de 90 ans.

tour les provinces intérieures. Mais la côte de la mer étoit toujours au pouvoir des Grecs : les prédécesseurs de Hassan avoient respecté le nom & les fortifications de Carthage ; & ceux des habitans de Cabés & de Tripoli qui se réfugièrent dans cette place, augmentèrent le nombre de ses défenseurs. Hassan montra plus de hardiesse, & fut plus heureux ; il réduisit & il pilla la métropole de l'Afrique ; les Historiens disent qu'il appliqua des échelles, mais on peut croire qu'au lieu de se livrer aux ennuyeuses opérations d'un siége régulier, il l'emporta d'assaut. Un renfort de Chrétiens qui ne tarda pas à paroître, troubla la joie du Vainqueur. Le Préfet Jean, Général qui avoit de l'expérience & de la réputation, embarqua à Constantinople les forces de l'Empire d'Orient (157) ; les navires & les

(157) Λεοντιος.... απαντα τα Ρομαικα εξωπλισε πλοιμα ; στρατηγον τε επ' αυτοις Ιωαννην τον Πατρικιον εμπειρον των πολεμιων προχειρισαμενος προς Καρχηδονα κατα των Σαρακηνων εξεπεμψεν. (Niceph. Constantinopolitani Breviar. p.

Soldats de la Sicile le joignirent bientôt, & il obtint de la frayeur & de la religion du Monarque Espagnol une nombreuse troupe de Goths (158). Ses navires brisèrent la chaîne qui gardoit l'entrée du havre ; les Arabes se retirèrent à Cairoan ou à Tripoli ; les Chrétiens firent leur débarquement ; les Citoyens saluèrent la bannière de la croix, & des chimères de victoires & de délivrance occupèrent durant l'hiver les loisirs des Grecs & des habitans. Mais l'Afrique

---

28.) Le Patriarche de Constantinople & Théophanes (Chronograph. p. 309) ont rappelé en peu de mots cette dernière tentative pour secourir l'Afrique. Pagi (Critica, t. 3, p. 129 — 141) a fini la Chronologie avec beaucoup de sagacité, en comparant les Historiens Arabes & ceux de Byzance qui se contredisent souvent sur les époques & sur les faits. Voyez aussi une Note d'Otter (p. 121).

(158) *Dove s'erano ridotti i nobili Romani e i GOTTI* ; & ensuite, *i Romani fuggirono e i Gotti*, *lasciarono Carthagine* (Léon l'Africain, fol. 72, recto. J'ignore de quel Ecrivain Arabe il a tiré ce fait relatif aux Goths ; mais ce détail nouveau est si intéressant & si vraisemblable, que je l'adopterois d'après la plus mince autorité.

étoit perdue pour jamais. Le Commandant des Fidèles, dominé par le fanatisme & la colère (259), prépara pour la campagne suivante une armée de terre & de mer plus considérable, & Jean se vit contraint d'évacuer Carthage. Il y eut une seconde bataille aux environs d'Utique; les Grecs & les Goths furent encore battus, & pour échapper au glaive de Hassan, qui avoit investi la foible palissade de leur camp, ils s'embarquèrent avec précipitation. Ce qui restoit de Carthage fut livré aux flammes, & la colonie de Didon (160)

(159) Ce Commandant est appelé par Nicéphore Βασιλευς Σαρακηνων, définition un peu vague, mais assez exacte. Théophanes emploie l'étrange dénomination de Πρωτοσυμβολος, que Goar son Interprète applique au *Vizir Azem*. C'est peut-être avec vérité qu'ils attribuoient le rôle actif au Ministre, plutôt qu'au Prince; mais ils ont oublié que les Califes Ommiades n'avoient qu'un Kateb ou Secrétaire, & que la dignité du Visir ne fut rétablie ou instituée que la cent trente-deuxième année de l'Hégire (d'Herbelot, p. 912).

(160) Solin (l. 27, p. 36, édit. Saumaise) dit que la Carthage de Didon a subsisté 677 ou 737 ans. Ces deux Versions viennent de la différence des ma-

& de César fut abandonnée durant plus de deux siècles, jusqu'à l'époque où le premier des Califes Fatimites repeupla un de ses quartiers, qui n'étoit peut-être pas la vingtième partie de l'espace qu'elle avoit occupé autrefois. Au commencement du seizième siècle, la seconde capitale de l'Occident offroit une mosquée, un collége où il n'y avoit point d'Etudians, vingt-cinq ou trente boutiques, & les cabanes de cinq cents Paysans, qui, malgré leur abjecte pauvreté, conservoient toute l'arrogance des Sénateurs Carthaginois. Les Espagnols que Charles-Quint avoit placés dans la forteresse de la Goulette, détruisirent cette bourgade. Les ruines de Carthage ont disparu, & on ne sauroit pas où elles étoient situées,

---

nuscrits & des éditions (Salmas. Plinian. Exercit. t. 1, p. 228). Le premier de ces calculs, qui remonte à 823 ans avant Jésus-Christ, est plus d'accord avec le témoignage bien réfléchi de Velleius Paterculus; mais nos Chronologistes (Marsham, Canon. Chron. p. 398) préfèrent le dernier, qui leur paroît plus conforme aux Annales des Hébreux & à celles des Tyriens.

si les restes d'un aqueduc ne guidoient les pas d'un Voyageur qui cherche l'emplacement de la ville de Didon (161).

Les Musulmans achèvent la conquête de l'Afrique, A. D. 698 — 709.

Les Grecs avoient été chassés, mais les Arabes n'étoient pas encore maîtres du pays. Les Maures ou les *Barbares* (162),

---

(161) Léon l'Africain, fol. 71, verso; 72, recto. Marmol, t. 2. p. 445 — 447. Shaw, p. 80.

(162) On peut distinguer quatre époques dans l'Histoire du nom de *Barbare*; 1°. au temps d'Homère, où les Grecs & les habitans de la côte d'Asie se servoient peut-être d'un idiome commun, le son imitatif de Barbare devint un nom qu'on donna à celles d'entre les Tribus qui étoient les plus grossières, & qui avoient la prononciation la plus désagréable & la Grammaire la plus défectueuse. Καρες βαρβαροφωνοι (Iliad ii. 867, avec le Scholiaste d'Oxford, les notes de Clarke, & le Trésor Grec de Henry Etienne, t. 1, p. 720). 2°. Dès le temps d'Hérodote au moins, on l'applique à toutes les Nations qui étoient étrangères à la Langue & au nom des Grecs. 3°. Au siècle de Plaute, les Romains se soumirent à l'insulte (Pompeius Festus, l. 2, p. 48, édit. de Dacier), & ils se donnoient eux-mêmes le nom de Barbares. Ils soutinrent peu à peu que cette dénomination ne convenoit pas à l'Italie & aux personnes sujettes; & enfin ils le donnèrent uniquement aux Peuples sauvages ou ennemis qui se trouvoient au delà de l'enceinte de l'Empire. 4°. Il convenoit aux Maures sous

si foibles sous les premiers Césars, & si redoutables aux Princes de Byzance, opposoient dans les provinces intérieures une résistance confuse à la Religion & au pouvoir des successeurs de Mahomet. Les Tribus indépendantes prirent sous le drapeau de leur Reine Cahina une sorte d'accord & de discipline, & les Maures croyant que leurs femmes avoient le don de prophétie, attaquèrent les usurpateurs de leur pays avec un fanatisme pareil à celui des Moslems. Les vieilles troupes de Hassan ne pouvoient suffire à la défense de l'Afrique; les conquêtes d'une génération se perdoient en un jour; le Général Arabe, entraîné par le torrent, se retira sur les frontières de l'Egypte, & il y attendit cinq années les secours que lui promettoit le Calife. Après la retraite

tous les rapports. Les Conquérans Arabes empruntèrent ce mot de la Langue des Romains établis dans les Provinces, & il est devenu une dénomination locale pour les Peuples établis le long de la côte septentrionale de l'Afrique, nommée *Barbarie*.

des Sarasins, Cahina assembla les Chefs des Maures, & leur recommanda un expédient qui annonce des mœurs sauvages, mais une grande énergie de caractère. » Nos villes, dit-elle, & l'or & » l'argent qu'elles contiennent attirent » sans cesse les Arabes; ces vils métaux » ne sont pas l'objet de notre ambition; » les productions de la terre nous suffi- » sent. Détruisons ces villes, ensevelis- » sons sous leurs ruines ces funestes » trésors, & lorsque nous n'offrirons plus » d'appas à la cupidité de nos ennemis, » peut-être qu'ils cesseront de troubler la » tranquillité d'un Peuple qui sait faire » la guerre «. Cette proposition reçut des applaudissemens unanimes. De Tangir à Tripoli, on démolit les édifices ou du moins les fortifications; on coupa les arbres fruitiers; on anéantit les cultures, des cantons fertiles & peuplés devinrent des déserts, & les Historiens des temps postérieurs remarquoient souvent les traces de la prospérité & de la dévastation

de leurs ancêtres. Voilà ce que disent les modernes Arabes. Mais je suis fortement disposé à croire que c'est par ignorance de l'antiquité, par amour du merveilleux, & par cette habitude devenue une espèce de mode d'exagérer la Philosophie des Barbares, qu'ils ont décrit comme un acte volontaire les calamités & les dévastations de trois siècles, à compter des premières fureurs des Donatistes & des Vandales. Dans le progrès de la révolte, il est vraisemblable que Cahina fit dévaster quelques cantons, & peut-être que la crainte de se voir ruinées épouvanta ou indisposa les villes qui s'étoient soumises malgré elles au joug d'une femme. Les Colons n'apperçurent pas peut-être qu'ils ne désiroient pas le retour du Souverain qui régnoit à Byzance; les avantages de l'ordre & de la justice n'adoucissoient pas leur servitude, & les plus zélés d'entre les Catholiques devoient préférer les vérités imparfaites du Koran à l'aveugle & grossière idolâtrie des Mau-

res. Le Général des Sarasins fut donc accueilli une seconde fois comme le Sauveur de la province : les amis de la société civile conspirant contre les Sauvages de cette partie du Monde, Cahina fut tuée dès la première bataille, & l'édifice mal affermi de sa superstition & de son Empire fut renversé. Il y eut une rebellion sous le successeur de Hassan ; elle fut étouffée par l'activité de Musa & celle de ses deux fils. Mais la captivité de trois cent mille rebelles peut faire juger de leur total; soixante mille de ces Captifs mis à part pour le cinquième du Calife, furent vendus au profit du trésor. Trente mille jeunes gens furent enrôlés dans les troupes; & les travaux de Musa, qui ne cessa de s'occuper du soin d'inculquer aux vaincus les lumières & la pratique du Koran, habituèrent les Africains à obéir à l'Apôtre de Dieu & au Commandant des Fidèles. Les Maures errans ressembloient aux Bedouins du désert par le climat & le Gouvernement, le régime &

la

la manière de vivre. Leur orgueil se plut à adopter la Langue, le nom & l'origine des Arabes, avec la Religion de Mahomet; le sang des étrangers & celui des naturels du pays, se mêlèrent peu à peu, & il sembla alors que la même Nation s'étoit répandue de l'Euphrate à l'Atlantique, sur les plaines sablonneuses de l'Asie & de l'Afrique. Au reste, je conviens que cinquante mille *tentes* de purs Arabes ont pu traverser le Nil & se disposer dans le désert de Lybie, & je sais que cinq Tribus Mauresques ont encore aujourd'hui leur idiome *Barbare* & qu'elles portent le nom & offrent le caractère d'Africains *blancs* (163).

Adoption des Maures.

(163) Le premier Livre de Léon l'Africain, & les Observations du Docteur Shaw (p. 220, 223, 227, 247, &c.) jetteront du jour sur les Tribus errantes de la Barbarie, qui descendent des Arabes ou des Maures. Mais Shaw n'avoit vu ces Sauvages que de loin; & il semble que Léon, captif à Rome, oublia en Italie ce qu'il savoit de la Littérature arabe; & qu'il n'acquit de lumières que sur celle des Grecs ou des Romains. Il a fait un assez grand nombre d'erreurs grossières sur la première partie de l'Histoire mahométane.

ESPAGNE. Premiers desseins des Arabes sur ce pays, A. D. 709.

V. Les Goths qui poussoient leurs conquêtes du Nord vers le Midi, & les Sarasins qui poussoient les leurs du Midi vers le Nord, se rencontrèrent sur les confins de l'Europe & de l'Afrique. Les derniers se croyoient autorisés à détester & attaquer un Peuple qui n'avoit pas leur Religion (164). Dans le règne d'Othman (165), leurs navires ravagèrent la côte d'Andalousie (166), & les Moslems se souve-

(164) Amrou dit à un Prince Grec, au milieu d'une conférence, que leur Religion n'étoit pas la même; & que cette raison autorise des querelles entre des frères. Ockley (History of the Saracens, vol. 1, p. 328).

(165) Abulfeda, Annal. Moslem. p. 78, vers. Reiske.

(166) Les Arabes donnent le nom d'Andalousie, non seulement à la Province qui porte aujourd'hui ce nom, mais à toute la péninsule d'Espagne (Géograph. Nub. p. 151; d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 114, 115). Il paroît que ce nom ne vient pas de *Vandalusia*, pays des Vandales, comme l'ont dit quelques Auteurs (D'Anville, Etats de l'Europe, p. 146, 147, &c.). La véritable étymologie semble être celle de Casiri, qui observe que *Handalusia* signifie en arabe la région du soir, de l'Occident, & qui équivaut ainsi à l'*Hesperia* des Grecs (Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 327, &c.).

noient toujours que les Goths avoient donné du secours à Carthage. Les Rois d'Espagne possédoient alors, ainsi qu'à présent, la forteresse de Ceuta, l'une des colonnes d'Hercule, qui n'est séparée que par un détroit de peu de largeur de l'autre colonne ou la pointe d'Europe. Les Musulmans avoient besoin du petit canton de la Mauritanie pour arrondir leurs conquêtes en Afrique. Musa, qu'enorgueillissoit la victoire, attaqua Ceuta; mais il fut repoussé par la vigilance & le courage du Comte Julien, Général des Goths. Il étoit honteux & embarrassé, lorsqu'un message du Chef Chrétien offrit aux successeurs de Mahomet sa personne, son épée & la place qu'il commandoit, & sollicita l'indigne gloire d'introduire les Arabes dans le centre de l'Espagne (167).

(167) Mariana décrit la chute & le rétablissement de la monarchie des Goths (t. 1, p. 238 — 260, l. 6, c. 19 — 26, l. 7, c. 1, 2). Le style de cet Historien (Historiæ de Rebus Hispaniæ, libri 30. Hagæ, Comitum 1733, 4 vol. in-folio, avec la continuation de

Si on demande aux Espagnols quel fut le motif de sa trahison, ils disent, d'après un conte populaire, que sa fille Cava (168) avoit été séduite ou violée par son Souverain, & que ce père sacrifia à la vengeance sa Religion & son pays. Les passions des Princes ont été souvent dissolues; mais on cite de mauvais garans de ce conte très-connu & romanes-

Mariana) a presque le mérite & l'énergie des Auteurs Romains devenus classiques; & depuis le douzième siècle, on peut compter sur ses lumières & son jugement. Mais ce Jésuite ne s'étoit pas affranchi des préjugés de son Ordre; ainsi que Buchanan son rival, il adopte & embellit les légendes nationales les plus absurdes. Il néglige trop la critique & la chronologie, & il supplée avec son imagination aux lacunes des monumens historiques. Ces lacunes sont considérables & très-multipliées; Roderic de Tolède, le premier des Historiens Espagnols, vivoit cinq siècles après la conquête des Arabes; & ce qu'on sait des temps antérieurs, se trouve compris dans quelques lignes très-sèches des Annales ou Chroniques d'Isidore de Badajoz (Pacensi) & d'Alphonse III, Roi de Léon, que j'ai trouvées dans les Annales de Pagi seulement.

(168) Le viol, dit Voltaire, est aussi difficile à faire qu'à prouver. Des Evêques se seroient-ils ligués pour une fille (Hist. Générale, c. 26)? A la rigueur, cette raison ne prouve rien.

que par lui-même ; & l'Histoire d'Espagne offre des motifs d'intérêts & de politique qui durent faire plus d'impression sur un Guerrier maître de son district (169). Après la mort ou la déposition de Witiza, ses deux fils furent écartés du trône par l'ambition de Roderic, Goth d'une noble famille, & dont le père, Duc ou Gouverneur d'une province, avoit été immolé sous la tyrannie du règne précédent. La monarchie étoit toujours élective ; mais les fils de Witiza, élevés sur les marches du trône, ne pouvoient supporter la condition privée à laquelle on venoit de les réduire. Leur ressentiment caché par la dissimulation des Cours, n'étoit que plus dangereux. Leurs partisans

Etat de la Monarchie des Goths.

(169) Il paroît que dans l'Histoire de Cava, Mariana (l. 6, c. 21, p. 241, 242) veut lutter contre le récit que fait Tite-Live de l'Histoire de Lucrèce. A l'exemple des Anciens, il cite rarement ses Auteurs ; & le témoignage le plus ancien, indiqué par Baronius (Annal. Eccles. A. D. 713, n°. 19), celui de Lucas Tudensis, Diacre Gallicien du treizième siècle, dit seulement, *Cava quam pro concubinâ utebatur.*

ſe trouvoient excités par le ſouvenir des faveurs qu'ils avoient reçues jadis, & par l'eſpoir que leur donnoit une révolution; & Oppas leur oncle, Archevêque de Tolède & de Séville, étoit la première perſonne de l'Egliſe & la ſeconde de l'Etat. Il eſt vraiſemblable que Julien fut enveloppé dans la ruine de cette faction malheureuſe; que le nouveau règne lui inſpiroit beaucoup de crainte, ſans lui laiſſer aucun eſpoir; & que l'imprudent Roderic ne pouvoit, ſur le trône, ni oublier ni pardonner les outrages qu'avoit reçus ſa famille. Le mérite & le crédit de Julien le rendoient utile, mais redoutable; il avoit de grands biens, des partiſans audacieux & en grand nombre; & malheureuſement il avoit trop fait voir que maître de l'Andalouſie & de la Mauritanie, il tenoit en ſes mains les clefs de la monarchie d'Eſpagne. Trop foible cependant pour déclarer la guerre à ſon Souverain, il chercha le ſecours d'une Puiſſance étrangère, & en appelant les

Maures & les Arabes, il produisit huit siècles de calamités; il leur apprit dans ses lettres ou dans une conférence, que son pays étoit riche & mal défendu; que le Prince peu chéri du Peuple avoit de la foiblesse, & que le Peuple étoit sans force, comme le sont toutes les Nations efféminées. Les Goths n'étoient plus ces Barbares victorieux qui avoient humilié l'orgueil de Rome, dépouillé la Reine du Monde, & qui s'étoient avancés triomphans du Danube à la mer Atlantique. Les successeurs d'Alaric, séparés du reste du globe par les Pyrénées, sommeilloient dans une longue paix. Les murs des villes tomboient en ruines; les jeunes Citoyens avoient abandonné l'exercice des armes, & toujours fiers de leur ancienne renommée, leur présomption devoit les perdre dès le premier combat. La faculté & l'importance de cette conquête échauffèrent l'ambitieux Sarasin; mais il ne voulut l'entreprendre qu'après avoir consulté le Calife; son Courrier rapporta une lettre

de Walid, qui permettoit de réunir les royaumes de l'Occident à la Religion & au trône des successeurs de Mahomet. Musâ, qui résidoit à Tangier, entretint sa correspondance avec Julien, & hâta ses préparatifs. Les Conjurés ne tardèrent pas à éprouver des remords; mais ils se laissèrent séduire par le Général Arabe, qui les assura qu'il se contenteroit de la gloire & du butin de l'expédition, & qu'il ne songeroit point à établir les Arabes au delà de la mer qui sépare l'Afrique de l'Europe (170).

(170) Les Orientaux, Elmacin, Abulpharage & Abulfeda passent sous silence la conquête de l'Espagne, ou ils n'en disent qu'un mot. Le texte de Novairi & des autres Ecrivains Arabes, se trouve dans l'Histoire de l'Afrique & de l'Espagne sous la domination des Arabes, Paris 1765, 3 vol. in-12. t. 1, p. 55 — 114), par M. de Cardonne; & plus concisément dans l'Histoire des Huns, t. 1, p. 347—350, par M. de Guignes. Le Bibliothécaire de l'Escurial n'a pas répondu à mes espérances; & cependant il paroît avoir fouillé avec soin les monumens qui se trouvent sous sa garde. Des fragmens précieux du véritable Razis (qui écrivit à Cordoue, A. H. 300), de Ben Hazil, &c. jettent du jour sur l'Histoire

Musa, avant de confier une armée de Moslems aux traîtres & aux Infidèles d'une terre étrangère, voulut faire sur leur force & leur véracité une épreuve qui pouvoit être dangereuse. Cent Arabes & quatre cents Africains passèrent de Tangier à Ceuta sur quatre navires ; le nom de Tarik leur Chef, annonce encore le lieu de leur débarquement, & la date de cet événement mémorable (171) est fixée

Première descente des Arabes en Espagne, A. D. 710. Juillet.

de la conquête d'Espagne. Voyez (Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 32 — 105, 106 — 182 — 252 — 319 — 332). Le savant Pagi a profité ici des lumières qu'avoit sur la Littérature des Arabes, son ami l'Abbé de Longuerue, & leurs travaux m'ont été fort utiles.

(171) Une méprise qu'a faite Roderic de Tolède, en comparant les années lunaires de l'Hégire avec les années juliennes de l'Ere de César, a déterminé Baronius, Mariana & la foule des Historiens Espagnols à placer la première invasion des Arabes en l'année 713, & la bataille de Xères au mois de Novembre 714. Cet anachronisme a été découvert par les Chronologistes modernes, & sur-tout par Pagi (Critica, t. 3, p. 169 — 171 — 174), qui ont indiqué la vraie date de la révolution. M. Cardonne, qui étoit versé dans la Littérature des Arabes, & qui cependant a adopté l'ancienne erreur, a montré sur ce point une ignorance ou une négligence inexcusables.

au mois de Ramadan de la 91me. année de l'Hégire, ou si l'on veut au mois de Juillet 748, si l'on calcule comme les Espagnols depuis l'Ere de César (172), ou enfin sept cent dix ans après la naissance de Jésus-Christ. En partant de ce premier port, ils firent dix-huit milles sur un terrein rempli de colines, avant d'arriver au château & à la ville de Julien (173); d'après l'aspect verdoyant de la pointe à cette place projetée dans la mer, sur la-

(172) La première année de l'Ere de César, que la Loi & le Peuple d'Espagne ont suivie jusqu'au quatorzième siècle, est antérieure de 38 années à la naissance de Jésus-Christ. La paix générale sur mer & sur terre, qui confirma le pouvoir & le *partage* des Triumvirs, me paroît y avoir donné lieu (Dion Cassius, l. 48, p. 547 — 553, Appien, de Bell. Civil. l. 5, p. 1034. Edit. in-folio). L'Espagne étoit une des provinces soumises à César Octavien; & Tarragone, qui éleva le premier temple en l'honneur d'Auguste (Tacite, Annal, 1, 78), put emprunter des Orientaux ce genre de flatterie.

(173) Le Père Labat (Voyages en Espagne & en Italie, t. 1, p. 207 — 217) parle avec son enjouement ordinaire de la route, du canton & du château du Comte Julien, ainsi que des trésors cachés, &c. auxquels croient les superstitieux Espagnols.

quelle on l'a établie, ils donnèrent le nom d'Ile verte ; elle eſt encore connue ſous celui d'Algezire. Ils y furent bien accueillis ; des Chrétiens ſe joignirent à eux ; ils firent des incurſions dans une province fertile & mal gardée ; ils revinrent ſains & ſaufs & chargés d'un riche butin ; & les Moſlems tirèrent de ces diverſes circonſtances les préſages les plus favorables. Dès les premiers jours du printemps, cinq mille Vétérans ou Volontaires s'embarquèrent ſous les ordres de Tarik, Soldat qui avoit de l'intrépidité & des lumières, qui ſurpaſſa les eſpérances de ſon Chef. Le trop fidèle Julien avoit fourni les navires de tranſport.

Les Saraſins débarquèrent (174) ſur la pointe d'Europe. Le nom de Gibraltar (Gebel & Tarik) indique encore la mon- Leur ſeconde deſcente. A. D. 711. Avril.

(174) Le Géographe de Nubie (p. 154) décrit les lieux qui furent le théâtre de la guerre ; mais on a peine à croire que le Lieutenant de Muſa ait adopté un expédient auſſi déſeſpéré & auſſi inutile que celui de brûler ſes vaiſſeaux.

tagne de Tarik ; & les tranchées de son camp ont été les premiers traits de ses fortifications, qui défendues par des Anglois, viennent de résister à l'art & à la puissance de la Maison de Bourbon. Les Gouverneurs des cantons voisins informèrent la Cour de Tolède de la descente & du progrès des Arabes, & la défaite d'Edeco, qui reçut ordre de saisir & d'enchaîner ces présomptueux étrangers, avertit Roderic de tout le danger qu'il couroit. D'après un ordre du Prince, les Ducs & les Comtes, les Evêques & les Nobles de la monarchie des Goths se mirent à la tête de leurs vassaux ; & l'affinité de langage, de Religion & de mœurs qu'avoient entre elles les Nations de l'Espagne, peut excuser un Historien Arabe qui donne à Roderic le titre de Roi des Romains. L'armée de ce Roi étoit composée de quatre-vingt-dix ou cent mille hommes ; & ses forces eussent été bien redoutables s'il avoit pu compter sur la fidélité & sur la discipline, ainsi

que ſur le nombre de ſes Soldats. Tarik ayant reçu de nouvelles troupes, réuniſſoit douze mille Saraſins ſous ſon drapeau; mais le crédit de Julien parvint à y enrôler des Chrétiens mécontens, & un grand nombre d'Africains voulurent goûter ces plaiſirs temporels qu'offroit le Koran. La bataille qui décida du ſort de ce royaume, ſe donna aux environs de Cadix, & elle a rendu célèbre la ville de Xères (175); la petite rivière de Guadalète, qui ſe perd dans la baie, ſéparoit les deux camps, & durant trois jours il y eut de ſanglantes eſcarmouches ſur ſes bords; mais le quatrième, les deux armées ſe livrèrent une grande bataille qui fut déciſive. Alaric auroit rougi de voir ſon indigne ſucceſſeur, ayant ſur ſa

(175) Xères (la colonie romaine d'Aſta Regia) n'eſt qu'à deux lieues de Cadix; elle fourniſſoit beaucoup de bled au ſeizième ſiècle, & le vin de Xères eſt aujourd'hui connu chez toutes les Nations de l'Europe (Lud. Nonii Hiſpania, c. 13, p. 54 — 56, Ouvrage très-exact & très-concis). D'Anville (Etats de l'Europe, &c. p. 154);

tête un diadême de perle, une longue robe brodée en or & en soie, & penché sur une litière ou sur un char d'ivoire traîné par deux mules blanches. Les Sarasins, malgré leur valeur, furent accablés sous le poids de la multitude, & seize mille d'entre eux jonchèrent la terre de leurs cadavres. » Mes frères, dit Tarik aux troupes qui lui restoient, » l'ennemi est devant vous, la mer est par » derrière. Où pourriez-vous vous retirer? » Suivez votre Général; j'ai résolu de » mourir ou de fouler aux pieds le Roi » des Romains «. L'intrépidité de son désespoir n'étoit pas sa seule ressource; il espéroit beaucoup de la correspondance secrète & des entrevues nocturnes du Comte Julien avec le fils & le frère de Witiza. Les deux Princes & l'Archevêche de Tolède se trouvoient au poste le plus important; leur défection, qui arriva bien à propos, brisa les rangs des Chrétiens; chaque Guerrier, entraîné par la frayeur & le soupçon, songea à sa sûreté

personnelle, & les restes de l'armée des Goths furent dispersés & détruits dans la fuite & la poursuite des trois jours suivans. Roderic s'élança de son char au milieu du désordre général; il monta le plus vif de ses coursiers; mais s'il échappa au genre de mort qui convient à un Soldat, ce fut pour se noyer dans les eaux du Bœtis ou du Guadalquivir. On trouva sur le rivage son diadême, sa robe & son coursier; les flots ayant englouti le corps du Prince, la tête que l'orgueilleux Calife fit exposer en triomphe devant le palais de Damas, n'étoit point la sienne. » Tel est souvent, dit un valeureux Historien des Arabes, » la » destinée des Rois qui s'éloignent du » champ de bataille (176) «.

---

(176) *Id sane infortunii Regibus pedem ex acie referentibus sæpe contingit.* Ben Hazil de Grenade, in Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 323. De crédules Espagnols pensent que Roderic se réfugia dans la cellule d'un Hermite; d'autres disent qu'on le jeta vif dans un tonneau plein de serpens, & qu'il s'écria d'une voix la-

Destruction de la Monarchie des Goths, A. D. 711.

Le Comte Julien, devenu si criminel & si infâme, n'avoit plus d'espoir que dans la ruine totale de son pays. Après la bataille de Xères, il conseilla au Général Sarasin les opérations qui devoient terminer la conquête de la manière la plus sûre. » Le Roi des Goths est tombé » sous votre glaive, lui dit-il, leurs » Princes ont pris la fuite, l'armée est » en déroute, la Nation est épouvantée. » Jetez dans les villes de la Bœtique » un nombre suffisant de troupes; mar- » chez en personne & sans délai à la » cité royale de Tolède; & ne laissez » pas aux Chrétiens troublés le loisir » ou le repos nécessaire à l'élection d'un » Monarque «. Tarik adopta cet avis. Un Calife Romain, qui avoit embrassé l'Islamisme, & que le Calife lui-même avoit affranchi, attaqua Cordoue avec sept cents Cavaliers; il passa le fleuve à

mentable : » Ils déchirent l'organe qui m'a fait faire » tant de gros péchés «. Don Quichotte, part 2, l. 3, c. 1).

la

la nage, & surprit la ville ; les Chrétiens retirés dans la grande église se défendirent plus de trois mois. Un autre détachement soumit la côte de la Bœtique, qui, à la dernière époque de la puissance des Maures, comprenoit sur un petit espace le royaume très-peuplé de Grenade. Tarik en se portant du Bœtis au Tage (177), traversa la Sierra Morena, qui sépare l'Andalousie & la Castille, & il parut bientôt sous les murs de Tolède (178). Les plus zélés d'entre les Catholiques avoient pris la fuite avec les reli-

(177 M. Swinburne a employé 72 heures & demie à se rendre de Cordoue à Tolède, par le chemin le plus court. La marche lente & détournée d'une armée doit prendre plus de temps. Les Arabes traversèrent la province de la Manche, dont la plume de Cervantes a fait une terre classique pour les Lecteurs de toutes les Nations.

(178) Nonius (Hispania, c. 59, p. 181—186) décrit en peu de mots les antiquités de Tolède qui étoit *Urbs parva* durant les guerres Puniques, & *Urbs regia* au sixième siècle. Il emprunte de Roderic le *fatale palatium* des portraits Maures. Mais il insinue modestement que ce n'étoit autre chose qu'un amphithéâtre romain.

ques de leurs Saints, & les portes ne furent fermées que jusqu'au moment où le Vainqueur eut signé la capitulation. Il laissa aux habitans la liberté de se retirer avec leurs effets; il accorda sept églises aux Chrétiens; il permit à l'Archevêque & à son Clergé d'exercer leurs fonctions, & aux Moines de suivre ou d'enfreindre leur règle; & dans toutes les affaires civiles & criminelles, les Goths & les Romains demeurèrent soumis à leurs Loix & à leurs Magistrats. Mais si la justice de Tarik protégea les Chrétiens, il récompensa les Juifs, qui, par leurs manéges publics & secrets, avoient déterminé ses succès les plus importans. Persécutée par les Rois & les Conciles d'Espagne, qui lui avoient souvent proposé l'alternative de l'exil ou du baptême, cette peuplade infortunée saisit cette occasion de vengeance : les Moslems pouvoient croire à sa fidélité, en comparant ce qu'elle avoit souffert & les avantages dont elle alloit jouir; & en effet l'alliance des disciples

de Moïse & de ceux de Mahomet s'est maintenue jusqu'à l'époque où l'Espagne les a chassés les uns & les autres. Tarik, en quittant Tolède, poussa ses conquêtes vers le Nord, & soumit les districts qui dans les temps modernes ont formé les royaumes de Castille & de Léon. Mais il seroit inutile de faire l'énumération des villes qui se rendirent à son approche, ou de décrire de nouveau cette table d'émeraude (179) apportée de l'Orient en Italie par les Romains, trouvée par les Goths au milieu des dépouilles de Rome,

(179) Roderic de Tolède (Historia Arabum, c. 9, p. 17. ad calcem Elmacin) décrit cette table d'émeraude. Il paroît connoître les Ecrivains Musulmans; mais je ne puis convenir avec M. de Guignes (Hist. des Huns, t. 1, p. 350), qu'il avoit lu & qu'il transcrit Novairi; car il mourut un siècle avant l'époque où Novairi a composé son Histoire. Cette méprise est fondée sur une erreur encore plus grossière. M. de Guignes confond l'Historien Roderic Ximènes, Archevêque de Tolède au treizième siècle, avec le Cardinal Ximènes, qui gouverna l'Espagne au commencement du seizième, & qui a exercé les pinceaux de l'Histoire, mais qui ne les a jamais maniés.

& envoyé par Tarik aux pieds du trône de Damas. La ville maritime de Gijon fut, au delà des montagnes des Asturies, le terme (180) des exploits du Lieutenant de Musa; il avoit fait avec la rapidité d'un Voyageur les sept cent milles qui se trouvent du rocher de Gibraltar à la baie de Biscaye. La barrière de l'Océan le força à revenir sur ses pas; & il fut bientôt rappelé à Tolède pour y justifier sa présomption qui avoit osé subjuguer un royaume en l'absence du Général. L'Espagne qui avoit résisté deux siècles aux armes des Romains, à une époque où elle étoit plus sauvage & plus divisée, fut vaincue en peu de mois par les Sarasins: & tel étoit l'empressement des Peuples à obtenir une capitulation, qu'on cite le Gouverneur de Cordoue comme le seul Chef tombé sans condition au pou-

(180) Tarik auroit pu graver sur le dernier rocher cette Inscription de Regnard & de ses Compagnons à l'extrémité de la Laponie: » *Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis* «.

voir de l'ennemi. La bataille de Xères avoit prononcé d'une manière irrévocable sur la destinée des Goths; l'épouvante s'empara de la Nation, & chaque partie de la monarchie évita une lutte qui avoit triomphé des forces réunies de toute la Nation (181). La peste qui succéda à la famine acheva l'épuisement de ces forces; & les Gouverneurs qui vouloient se rendre, purent mettre de l'exagération dans ce qu'ils dirent de la difficulté de rassembler les provisions nécessaires à un siége. Les terreurs de la superstition aidèrent aussi à désarmer les Chrétiens: l'adroit Arabe eut soin de répandre le bruit que causoient des songes, des présages, des prophéties, & les portraits des Héros qui devoient con-

(181) Tel fut l'argument du traître Oppas; & les Chefs auxquels il s'adressa, ne répondirent point avec le courage de Pélage: *Omnis Hispania dudum sub uno regimine Gothorum, omnis exercitus Hispaniæ in uno congregatus Ismaelitarum non valuit sustinere impetum.* Chron. Alphonsi Regis, apud Pagi, t. 3, p. 177.

quérir l'Espagne, & qu'on disoit avoir trouvés dans un des appartemens du palais. Toutefois il restoit encore une étincelle de courage; d'indomptables fugitifs se décidèrent à mener une vie pauvre & libre, dans les vallées de l'Asturie; ils repoussèrent les esclaves du Calife, & le glaive de Pélage est devenu le sceptre des Rois Catholiques (182).

Conquête de l'Espagne par Musa, A. D. 712, 713.

Musa, instruit de ces rapides succès, donna des éloges à Tarik, mais bientôt il en fut jaloux; il craignit que ce Guerrier ne lui enlevât toutes les occasions d'acquerir de la gloire en Europe. Il partit de la Mauritanie à la tête de dix mille Arabes & de huit mille Africains, & se rendit en Espagne : il avoit sous ses drapeaux les plus nobles d'entre les Koreishites. Il laissa à son fils aîné le commandement de l'Afrique, & emmena ses

(182) D'Anville (Etats de l'Europe, p. 159) parle en peu de mots, mais d'une manière très-distincte, de la renaissance du royaume des Goths dans les Asturies.

trois fils cadets, qui par leur âge & leur valeur se montroient disposés à seconder les entreprises les plus audacieuses de leur père. Il débarqua à Algezire, où il fut accueilli par le Comte Julien, qui étouffoit les cris de sa conscience, & montroit par ses paroles & par ses actions que la victoire des Arabes n'avoit point diminué son attachement pour eux. Musa pouvoit jouir de la satisfaction de terrasser quelques ennemis. Les Goths, qui se repentoient de leur lâcheté, comparoient leur nombre à celui des vainqueurs; les villes qu'avoit négligées Tarik se croyoient imprenables, & d'intrépides Patriotes défendoient les fortifications de Séville & de Mérida. Musa, qui transféra son camp du Bœtis à l'Anas, & du Guadalquivir au Guadiana, les assiégea & les soumit. Lorsqu'il vit les ouvrages de la magnificence romaine, le pont, les aqueducs, les arcs de triomphe & le théâtre de l'ancienne métropole de la Lusitanie, » on croiroit, dit-il à quatre Officiers de sa

suite », que la race humaine a réuni son » art & son pouvoir pour élever cette » ville : heureux celui qui s'en emparera « ! Il comptoit bien jouir de ce bonheur, mais les habitans de Mérida prouvèrent en cette occasion qu'ils descendoient des braves Légionaires d'Auguste (183). Ne voulant point s'emprisonner dans leurs murailles, ils attaquèrent les Arabes sur la plaine; mais un détachement ennemi placé en embuscade au fond d'une carrière ou parmi des ruines, les punit de leur indiscrétion, & trompa leur retraite. Musa fit alors conduire au pied des remparts les tours de bois qu'on employoit dans les siéges ; la défense de la

(183) Les Légionaires qui restoient de la guerre des Cantabres (Dion Cassius, l. 53 p. 720) furent placés dans cette métropole de la Lusitanie, & peut-être de l'Espagne (submittit cui tota suos Hispania fasces). Nonius (Hispania, c. 31, p. 106 — 110) fait l'énumération des anciens édifices, mais il la termine par ces mots ; *Urbs hæc olim nobilissima ad magnam incolarum infrequentiam delapsa est & præter prisca claritatis ruinas nihil ostendit.*

place fut opiniâtre & longue, & le *château des Martyrs* atteſtera aux générations futures la perte des Moſlems. La famine & le déſeſpoir triomphèrent à la fin de la conſtance des aſſiégés; & l'habile Vainqueur, qui brûloit d'entrer à Mérida, accorda une capitulation dont ſa clémence & ſon eſtime pour la garniſon furent le prétexte. Au reſte, l'alternative de l'exil ou du tribut en fut la baſe; les deux Religions ſe partagèrent les Egliſes, & on confiſqua au profit des Muſulmans la fortune de ceux qui périrent durant le ſiége, ou qui ſe retirèrent dans la Gallice. Tarik ſalua Muſa entre Mérida & Tolède, & le conduiſit au palais des Rois Goths. La première entrevue fut cérémonieuſe & réſervée : le Lieutenant du Calife exigea un compte rigoureux des tréſors de l'Eſpagne; Tarik fut expoſé au ſoupçon & à la calomnie; ce héros fut empriſonné, inſulté & fuſtigé par la main & par l'ordre de Muſa. Au reſte, les premiers Moſlems obſervoient une

discipline si sévère, ils avoient un zèle si pur & un courage si soumis, qu'après cet outrage public on ne craignit pas de charger Tarik de la réduction de la province de Tarragone. La libéralité des Koreishites éleva une mosquée à Sarragosse; r'ouvrit le port de Barcelone aux navires de la Syrie; & les Arabes suivirent au delà des Pyrénées les Goths dans la province de Septimanie (le Languedoc), que possédoient ceux-ci (184). *Musa* trouva à Carcassone sept statues équestres d'argent massif dans l'église de Sainte-Marie, & sans doute il eut soin de les enlever; arrivé à Narbonne, il retourna

(184) Les Interprètes de Novairi, de Guignes (Hist. des Huns, t. 1, p. 349), & Cardonne (Histoire de l'Afrique & de l'Espagne, t. 1, p. 93, 94, 104, 105) font entrer Musa dans la Gaule Narbonnoise. Mais je ne trouve pas que Roderic de Tolède ou les manuscrits de l'Escurial fassent mention de cette entreprise; & une Chronique françoise renvoie l'invasion des Sarasins à la neuvième année après la conquête de l'Espagne; A. D. 721 (Pagi Critica, t. 3, p. 177 — 195; Historiens de France, t. 3). Je doute beaucoup que Musa ait passé les Pyrénées.

ſur les côtes de la Gallice & de la Luſitanie. Durant ſon abſence, Abdelaziz, un de ſes fils, châtia les inſurgens de ſa ville; & depuis Malaga juſqu'à Valence il ſubjugua les rives de la Méditerranée. Le traité qu'il accorda au ſage & vaillant Théodemir (185), donnera une idée des mœurs & de la politique de ce temps.
» *Articles de paix convenus & jurés entre*
» *Abdelaziz, fils de Muſa, fils de Naſ-*
» *ſir, & Théodemir, Prince des Goths.* Au
» nom du Dieu miſéricordieux, Abdela-
» ziz fait la paix, à condition *que* on n'in-
» quiétera point Théodemir dans ſa prin-
» cipauté; qu'on n'attentera ni à ſa vie,

(185) Quatre ſiècles après Théodomir, ſes domaines de Murcie & de Carthagène conſervent le nom de Tadmir dans le Géographe de Nubie (Edriſi, p. 154 — 161); voyez auſſi D'Anville (Etats de l'Europe, p. 156, Pagi, t. 3, p. 174). Malgré l'état miſérable de l'agriculture actuelle de l'Eſpagne, M. Swinburne (Travels in Spain, p 119) a vu avec plaiſir la vallée délicieuſe qui ſe prolonge de Murcie à Orihuela, & qui, ſur un eſpace de quatre lieues & demie, offre une quantité conſidérable de bleds, de légumes, de luzernes, d'oranges, &c.

» ni à sa propriété, ni aux femmes, ni
» aux enfans, ni à la Religion, ni aux
» temples des Chrétiens; *que* Théode-
» mir livrera ses sept villes de Orihuela,
» Valentola, Alicante, Mola, Vacasora,
» Bigerra (aujourd'hui Bejar), Ora (ou
» Opta) & Lorca; qu'il ne secourera ni
» ne recevra point les ennemis du Calife,
» mais qu'il communiquera fidellement
» ce qu'il saura de leurs projets d'hosti-
» lités; *qu'il* payera annuellement, ainsi
» que chacun des Goths d'une famille
» noble, une piece d'or, quatre mesures
» de bled, quatre mesures d'orge, & une
» certaine quantité de miel, d'huile &
» de vinaigre; & que l'impôt de chacun
» de leurs vassaux sera de la moitié de
» cette contribution. Donné le 4 de Re-
» geb, l'an de l'Hégire 94, & signé de
» quatre témoins Musulmans (186) «.

(184) Voyez ce traité en arabe & en latin, dans la Bibliotheca Arabico-Hispana, t. 2, p. 105, 106. Il est daté du quatre du mois Regeb, A. H. 94, c'est-à-dire, du cinq Avril, A. D. 713; ce qui semble prolonger la résistance de Théodemir & le Gouvernement de Musa.

Théodemir & ses Sujets furent traités avec une douceur singulière. Mais il paroît que la quotité de l'impôt varia du dixième au cinquième, selon la soumission ou l'opiniâtreté des Chrétiens (187). Durant cette révolution, plusieurs calamités partielles furent la suite des passions charnelles & religieuses des Arabes : ils profanèrent quelques églises ; ils confondirent des reliques & des images avec des idoles. On passa les rebelles au fil de l'épée ; & une ville située entre Cordoue

(187) Fleury (Hist. Eccles. t. 9, p. 261) a donné, d'après l'Histoire de Sandoval, p. 87, la substance d'un autre traité signé, *A. Æ. c.* 782, *A. D.* 734, entre un Chef Arabe & les Goths & les Romains du territoire de Coïmbre en Portugal. La contribution des églises y est fixée à vingt-cinq livres d'or; celle des monastères à cinquante, celle des cathédrales à cent : on y déclare que les Chrétiens seront jugés par leur Comte, mais que dans les affaires capitales, ils seront obligés de consulter les Chrétiens; que les portes de l'église doivent être fermées, & que les Chrétiens doivent respecter le nom de Mahomet. Il faudroit voir sur l'original si, comme on l'a dit, on a fabriqué cette pièce pour assurer les immunités d'un couvent de l'Espagne.

& Séville, & qu'on connoît mal, fut rasée. Mais si on compare ces violences-ci à l'invasion de l'Espagne par les Goths, ou à ce qu'on vit lorsque les Rois de Castille & de l'Arragon la reprirent, on donnera des éloges à la modération & à la discipline des Arabes.

Disgrace de Musa, A. D. 714.

Muza étoit âgé : pour cacher sa vieillesse il mettoit un peu de rouge sur sa barbe blanche. Mais son cœur avoit toute l'effervescence de la jeunesse, & il aimoit l'action & la gloire. Ne voyant dans la conquête de l'Espagne qu'un moyen de vaincre toute l'Europe, il se préparoit à traverser de nouveau les Pyrénées à la tête d'un grand armement de mer & de terre; à éteindre dans la Gaule & l'Italie les royaumes des Francs & des Lombards, & à prêcher l'unité de Dieu au Vatican. Il comptoit s'occuper ensuite de la soumission des Barbares de la Germanie, suivre le Danube depuis sa source jusqu'au Pont-Euxin, renverser l'Empire de Constantinople, & re-

passant d'Europe en Asie, réunir les contrées qu'il auroit vaincues au Gouvernement d'Antioche & aux provinces de la Syrie (188). Mais les esprits vulgaires durent trouver extravagant ce vaste projet, qui peut-être n'étoit pas d'une exécution bien difficile; & pour guérir le Conquérant de ses illusions, on ne tarda pas à le faire souvenir de sa dépendance & de sa servitude. Les amis de Tarik avoient exposé avec succès ses services & le traitement qu'il avoit reçu: la Cour de Damas blâma la conduite de Muza; elle suspecta ses intentions, & pour le punir de la lenteur avec laquelle il obéissoit à la première lettre du Calife qui le mandoit auprès de lui, on lui envoya un ordre péremptoire.

(188) On peut comparer ce vaste projet qu'attestent plusieurs Ecrivains Arabes (Cardonne, t. 1, p. 95, 96) à celui de Mithridates, qui vouloit se rendre de la Crimée à Rome, ou à celui de César, qui vouloit conquérir l'Orient, & revenir en Italie par le Nord : mais l'expédition d'Annibal en Italie, qui a été bien *réelle*, est peut-être au dessus de ces trois grands desseins.

Un Meſſager du Calife arriva dans le camp de Muza, à Lugo en Gallice; & là, en préſence des Muſulmans & des Chrétiens, il ſaiſit la bride de ſon cheval. Telle étoit la loyauté de Muſa & celle de ſes troupes, que perſonne ne ſongea à la déſobéiſſance; mais ce qui adoucit ſa diſgrace, on lui permit de donner ſes deux Gouvernemens à Abdallah & Abdelaziz ſes fils, & il vit rappeler ſon rival. Le cortége qui le ſuivit de Ceuta à Damas, étaloit les dépouilles de l'Afrique & les tréſors de l'Eſpagne: on y diſtinguoit quatre cents Goths d'une noble famille, qui portoient de petites couronnes & des ceintures d'or. On évaluoit à dix-huit & même à trente mille le nombre des captifs mâles & femelles qu'on avoit choiſis, à raiſon de leur naiſſance & de leur beauté, pour orner ce triomphe. Dès qu'il fut à Tibérias de Paleſtine, un Courrier de Soliman, frère de Walid & héritier préſomptif de la couronne, lui apprit que le Calife étoit atteint d'une

maladie

maladie dangereuſe : Soliman déſiroit qu'on réſervât pour ſon règne le ſpectacle de l'entrée triomphale de Muſa. Si Walid eût guéri, le délai de Muſa auroit été criminel; celui-ci continua donc ſa marche, & il trouva un ennemi ſur le trône. Sa conduite fut examinée par un juge partial; ſon adverſaire étoit aimé du Peuple; on le déclara coupable de vanité & de mauvaiſe foi; & ce qui dut le ruiner ou atteſter ſes rapines, on le condamna à une amende de deux cent mille pièces d'or. Pour le punir de la manière indigne dont il avoit traité Tarik, on lui infligea le même châtiment : le vieux Général, après avoir été fuſtigé en public, fut un jour entier exposé au ſoleil devant la porte du palais, & finit par obtenir un honnête exil, ſous le nom de pélerinage à la Mecque. La perte de Muſa auroit dû ſatisfaire le reſſentiment du Calife; mais il craignoit une famille puiſſante & outragée; & dans ſa frayeur il réſolut de l'anéan-

tir. L'arrêt de mort fut envoyé secrétement & avec promptitude à de fidèles serviteurs du trône, qui étoient en Afrique & en Espagne; & si l'arrêt fut juste, il viola du moins les formes de l'équité. Abdalaziz fut égorgé dans la mosquée ou le palais de Cordoue; ses assassins lui reprochèrent d'avoir formé des prétentions aux honneurs de la royauté; & son mariage avec Egilona, veuve de Roderic, blessoit les préjugés des Chrétiens & des Moslems. Par un raffinement de cruauté, on présenta sa tête à son père, à qui on demanda s'il connoissoit les traits du rebelle? » Oui, s'écria-t-il avec indignation, » je connois ses traits; » je soutiens qu'il fut innocent, & j'appelle la justice du Ciel sur la tête de » ses meurtriers «. Le désespoir & la vieillesse de Musa le mirent bientôt hors de l'atteinte des Rois, & il mourut de douleur peu de temps après son arrivée à la Mecque. Tarik son rival eut aussi à se plaindre; on oublia ses services &

on lui permit de se mêler à la foule des esclaves (189). J'ignore si le Comte Julien fut puni comme il le méritoit; mais les témoignages les plus irrécusables démentent ce qu'on dit de l'ingratitude des Sarasins envers les fils de Witiza. Les deux Princes furent rétablis dans les domaines particuliers de leur père; mais à la mort de l'aîné, qui se nommoit Eba, sa fille fut dépouillée par son oncle Sigebut de ce qui lui revenoit de l'héritage. La jeune fille plaida sa cause devant le Calife Hasshem, & elle obtint la restitution de ce qui lui appartenoit : elle épousa ensuite un noble Arabe, & Isaac & Ibrahim ses deux fils furent reçus en Espagne avec

(189) Je regrette beaucoup que deux Ouvrages arabes du huitième siècle, une Vie de Musa & un Poëme sur les exploits de Tarik, ne soient pas arrivés jusqu'à moi, ou du moins que je n'en aye pas eu connoissance. Le premier fut composé par un des petit-fils de Musa, qui échappa au massacre de sa famille; & le second, par le Visir du premier Abdalrahman, Calife d'Espagne, qui avoit pu s'entretenir avec quelques-uns des Soldats de Tarik (Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 36 — 139).

les égards dus à leur naissance & à leur fortune.

Prospérité de l'Espagne sous les Arabes.

Lorsqu'un assez grand nombre de vainqueurs s'établissent dans une province conquise, les vaincus s'efforcent d'imiter leurs maîtres ; & l'Espagne, qui avoit vu tour à tour le sang des Carthaginois, des Romains & des Goths se mêler au sien, prit en peu de générations le nom & les mœurs des Arabes. Les premiers Généraux & les vingt Lieutenans du Calife qui se succédèrent dans ce pays, avoient une suite nombreuse d'Officiers civils & d'Officiers militaires, qui aimoient mieux jouir au loin d'une vie aisée, que se trouver à l'étroit dans leur patrie ; ces colonies de Musulmans étoient favorables à l'intérêt du public & à celui des particuliers, & les villes de l'Espagne rappeloient avec orgueil la Tribu ou le canton de l'Orient d'où elles tiroient leur origine. Les bandes de Tarik & de Musa se donnoient le nom d'*Espagnoles*, & elles établissoient ainsi leur droit sur

cette contrée ; elles permirent toutefois aux Moslems de l'Egypte de venir habiter la Murcie & Lisbonne. La légion royale de Damas s'établit à Cordoue ; celle d'Emèse à Séville ; celle de Kinnisrin ou de Chalcis, à Jaen ; celle de Palestine à Algezire & à Medina Sidonia. Des peuplades de l'Yémen & de la Perse se dispersèrent autour de Tolède & dans l'intérieur du pays, & les fertiles domaines de Grenade furent donnés à dix mille Cavaliers de la Syrie & de l'Irak, qui étoient du sang le plus pur & le plus noble de l'Arabie (190). Ces factions hé-

(190) Bibliot. Arab. Hispana, t. 2, p. 32 — 252. La première de ces citations est tirée d'une *Biographia Hispanica*, par un Arabe de Valence. (Voyez les longs Extraits de Casiri, t. 2, p. 30 — 121) ; & la dernière d'une Chronologie générale des Califes, & des Dynasties africaines & espagnoles, avec une Histoire particulière de Grenade, que Casiri a traduite presque en entier (Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 177 — 319). L'Auteur Ebn Khateb, originaire de Grenade, & contemporain de Novairi & d'Abulfeda (il naquit A. D. 1313, & il mourut A. D. 1374), étoit Historien, Géographe, Médecin, Poëte, &c. (t. 2, p. 71, 72).

réditaires entretenoient un esprit d'émulation quelquefois utile, plus souvent dangereux. Dix années après la conquête, on présenta au Calife une carte de l'Espagne; on y voyoit les mers, les rivières & les havres, les habitans & les villes, le climat, le sol & les productions minérales (191). Dans l'espace de deux siècles, l'agriculture (192), les manufactures & le commerce d'un Peuple industrieux ajoutèrent aux bienfaits de la nature; & l'imagination des Arabes a fait exagérer les effets de leurs soins. Le premier des Ommiades qui régna en Espagne sollicita l'appui des Chrétiens; & par son

(191) Cardonne, Histoire de l'Afrique & de l'Espagne, t. 1, p. 116, 117.

(192) Il y a dans la Bibliothèque de l'Escurial un long Traité d'Agriculture, composé au douzième siècle par un Arabe de Séville; & Casiri songeoit à le traduire. Il donne une liste des Auteurs Arabes, Grecs, Latins, &c. qui s'y trouvent cités; mais c'est déjà beaucoup si l'Ecrivain a connu les derniers par l'Ouvrage de Columelle son compatriote (Casiri, Bibliot. Arabico-Hispana, t. 1, p. 323 — 338).

édit de protection & de paix, il se borna à exiger la modique contribution de dix mille onces d'or, de vingt mille marcs d'argent, de dix mille chevaux, de dix mille mulets, de mille cuirasses, & d'un pareil nombre de casques & de lances (193). Les plus puissans de ses successeurs tirèrent du même royaume un revenu annuel de douze millions & quarante-cinq mille dinars ou pièces d'or, c'est-à-dire d'environ six millions sterling (194), somme qui au dixième siècle

(193) Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 104. Casiri traduit le témoignage original de l'Historien Rasis, tel qu'il se trouve dans la *Biographia Hispanica* arabe, part. 9; mais je suis extrêmement surpris de le voir adressé, *Principibus cæterisque Christianis Hispanis suis* CASTELLÆ. Le nom de Castellæ étoit inconnu au huitième siècle; ce royaume n'a commencé qu'en 1022, un siècle après le temps de Rasis (Bibliot. t. 2, p. 330); & ce nom désignoit toujours non pas une province tributaire, mais une suite de châteaux qui n'étoient pas soumis aux Maures (D'Anville, Etats de l'Europe, p. 166 — 170). Si Casiri avoit été un bon Critique, il auroit éclairci une difficulté à laquelle peut-être il a donné lieu.

(194) Cardonne, t. 1, p. 337, 338. Il évalue ce revenu

de politique arrêtèrent ces principes destructeurs; & après quelques actes d'un fanatisme intolérant, les Musulmans qui s'emparèrent de l'Inde, épargnèrent les Pagodes de ce pays si peuple & si dévot. Les disciples d'Abraham, de Moïse & de Jésus furent invités solemnellement à adopter la révélation plus *parfaite* de Mahomet; mais s'ils aimoient mieux payer un tribut modéré, on leur accordoit la liberté de conscience & la permission d'adorer Dieu à leur manière(197). Les prisonniers qu'on faisoit sur un champ de bataille, dévoués à la mort, rachetoient leur vie en professant l'*Islamisme*; les femmes devoient embrasser la Reli-

Propagation du Mahométisme.

amplectantur, nec requies iis concedenda est, nec pretium acceptandum pro obtinendâ conscientiæ libertate (Reland, Dissert. 10, de Jure Militari Mahommedan. t. 3, p. 14): Quelle théorie sévère!

(197) La conversation du Calife Al Mamun avec les Idolâtres ou les Sabéens de Charræ, expose d'une manière très-nette la distinction entre une Secte proscrite & une Secte tolérée, entre les *Harbii* & le Peuple du Livre, ou ceux qui croyoient à une révélation divine. Hottinger, Hist. Orient. p. 107, 108.

gion de leurs maîtres, & l'éducation des enfans des captifs augmentoit peu à peu le nombre des prosélytes de bonne foi. Mais les milliers de Néophites de l'Afrique & de l'Asie qui se déclarèrent en faveur de la Religion nouvelle, furent entraînés par la persuasion plutôt que par la force. Le sujet ou l'esclave, le captif ou le criminel qui disoit, » Je crois en » Dieu & en Mahomet son Prophète «, & qui se laissoit circoncire, devenoit en un moment l'égal des victorieux Moslems. Cette déclaration expioit tous les péchés, rompoit tous les engagemens : la Religion nouvelle annulloit tous les vœux de chasteté ; la trompette des Sarasins éveilla tous les esprits actifs qui dormoient dans le cloître, & au milieu de la convulsion générale, chaque membre de la nouvelle société se plaçoit au niveau de ses talens & de son courage. Le bonheur de l'autre vie annoncé par Mahomet ne faisoit pas moins d'impression sur la multitude, & il faut bien croire,

par charité, qu'un grand nombre de ses prosélytes croyoit de bonne foi à la vérité & à la sainteté de sa révélation : un Polythéiste qui savoit réfléchir, devoit la trouver digne de la nature divine & de la nature humaine. Plus pure que le systême de Zoroastre, plus généreuse que la Loi de Moïse, la Religion de Mahomet devoit paroître moins contraire à la raison, que cette foule de mystères & de superstitions qui, au septième siècle, déshonoroient la simplicité de l'Evangile.

Anéantissement des Mages de la Perse.

L'Islamisme avoit fait disparoître la Religion nationale dans les provinces étendues de la Perse & de l'Afrique. Les seules Sectes de l'Orient suivoient la Théologie équivoque des Mages; mais on pouvoit, sous le respectable nom d'Abraham, réunir les profanes écrits de Zoroastre (198) à la chaîne de la révélation divine.

(198) Le Zend ou Pazend, la Bible des Guèbres est mise par eux, ou du moins par les Musulmans, au nombre des dix livres qu'Abraham reçut du Ciel ; & leur Religion porte l'honorable nom de Religion d'Abraham

On pouvoit représenter son mauvais principe, le démon Ahriman, comme le rival ou comme la créature du Dieu du jour. Les temples de la Perse n'offroient aucune image, mais on pouvoit peindre comme une idolâtrie grossière & criminelle (199) le culte du Soleil & du Feu. La conduite de Mahomet (200) & la

---

(d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 701, Hyde, de Religione veterum Persarum, c. 13, p. 27, 28, &c.). Je crains beaucoup que nous n'ayons pas une description bien pure du système de Zoroastre. Le Docteur Prideaux (Connection, vol. 1, p. 300, in-8°.) adopte l'opinion qui suppose que Zoroastre fut esclave & disciple d'un Prophète Juif durant la captivité de Babylone. Les Perses, qui ont donné des Loix aux Juifs, revendiqueroient peut-être l'honneur, le misérable honneur d'avoir été aussi leurs maîtres en faits d'opinions religieuses.

(199) Les mille & une nuits, tableau fidèle & amusant des mœurs de l'Orient, peignent des couleurs les plus odieuses les Mages ou les Adorateurs du Feu, à qui elles reprochent de sacrifier un Musulman toutes les années. La Religion de Zoroastre n'a pas la moindre affinité avec celle des Hindoux; toutefois il n'est pas rare que les Musulmans les confondent, & cette méprise aiguisa le glaive de Timour (Histoire de Timour Bec, par Cherefeddin Ali Yezdi, l. 5).

(200) Vie de Mahomet, par Gagnier, t. 3, p. 114, 115.

prudence des Califes suivirent en ce point l'opinion la plus modérée, & les Mages ou les Guèbres furent mis avec les Juifs & les Chrétiens, parmi les Peuples qui avoient une Loi écrite (201); & jusqu'au troisième siècle de l'Hégire, la ville de Herat offre un contraste frappant de fanatisme privé & de tolérance publique (202). La Loi Musulmane assura la liberté civile & religieuse des Guèbres de Herat, à condition qu'ils payeroient un tribut; mais l'humble mosquée qu'élevèrent les Moslems fut éclipsée par

---

(201) *Hæ tres sectæ Judæi, Christiani, & qui inter Persas Magorum institutis addicti sunt, κατ' ἐξοχὴν, POPULI LIBERI dicuntur* (Reland, Dissert. t. 3, p. 15). Le Calife Al Mamun confirma cette honorable distinction en faveur des trois Sectes, d'avec la Religion vague & équivoque des Sabéens, à l'abri de laquelle on permettoit aux anciens Polythéistes de Charræ de se livrer à leur culte idolâtre (Hottinger, Hist. Orient. p. 167, 168).

(202) Cette Histoire singulière est racontée par d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 448, 449), d'après Khondemir & Mirchond lui-même (Hist. priorum Regum Persarum, &c. p. 9 — 18, not. p. 88, 89).

l'antique ſplendeur d'un temple du Feu qui ſe trouvoit aux environs. Un Iman fanatique déplora dans ſes ſermons ce ſcandaleux voiſinage, & accuſa les Fidèles de foibleſſe ou d'indifférence. Le Peuple, excité par ſa voix, ſe raſſembla d'une manière tumultueuſe; la moſquée & le temple furent livrés aux flammes; on commença tout de ſuite une nouvelle moſquée ſur leur emplacement. Les Mages outragés adreſsèrent leurs plaintes au Souverain du Choraſan; il avoit promis juſtice & ſatisfaction, quand quatre mille Citoyens de Herat, d'un caractère grave & d'un âge mûr, jurèrent d'une voix unanime que le temple du Feu n'avoit *jamais* exiſté; les Commiſſaires terminèrent alors leurs enquêtes, & la conſcience des Moſlems, dit l'Hiſtorien Mirchond (203), ne ſe re-

(203) Mirchond (Mohammed Emir Khoondah Shah), originaire de Herat, compoſa en Langue perſane une Hiſtoire générale de l'Orient, depuis la création juſquà l'année 875 de l'Hégire (A. D. 1471). L'an 904 (A. D. 1498), il obtint la garde de la Bibliothèque du Prince,

procha point ce parjure méritoire (204). Au reste, ce fut une désertion insensible mais générale, qui ruina le plus grand nombre des temples de la Perse. La désertion fut *insensible*, puisqu'on ne peut citer ni l'époque ni le lieu où elle arriva, & qu'on ne cite pas plus le temps de

---

& à l'aide de ce secours, il publia en sept ou douze parties un Ouvrage qui mérita des éloges, & qui fut réduit en trois volumes par son fils Khondemir, A. H. 927, A. D. 1520. Petis de la Croix (Hist. de Gengiscan, p. 537, 538 — 544, 545) a distingué soigneusement ces deux Ecrivains, que d'Herbelot a confondus (p. 358 — 410 — 994, 995). Les nombreux extraits que ce dernier a publiés sous le nom de Khondemir, appartiennent au père plutôt qu'au fils. L'Historien de Gengiscan renvoie à un manuscrit de Mirchond, qui lui avoit été donné par d'Herbelot son ami. On a publié dernièrement à Vienne, 1782, in-4°. cum notis Bernard de Jenisch, un fragment curieux (les Dynasties tahériennes & soffariennes); & l'Editeur nous fait espérer une continuation de Mirchond. Ce fragment publié est en persan & en latin.

(204) *Quo testimonio boni se quidpiam præstitisse opinabantur.* Au reste, Mirchond dut condamner leur zèle, puisqu'il approuvoit la tolérance légale des Mages, *cui* (le temple du Feu) *peracto singulis annis censû, uti sacra Mohammedis lege cautum, ab omnibus molestiis ac oneribus libero esse licuit.*

la persécution ou celui de la résistance. Elle fut *générale*, puisque le royaume entier de Shiraz à Samarcande adopta l'Islamisme, & que la Langue du pays qu'ont conservée les Musulmans de la Perse, atteste leur origine (205). Des Mécréans dispersés dans les montagnes & les déserts, défendirent avec opiniâtreté la superstition de leurs ancêtres; & il reste une foible tradition de la Théologie des Mages dans la province de Kirman, sur les bords de l'Indus, parmi les Persans qui sont à Surate, & dans la colonie que Shah Abbas établit dans le dernier siècle auprès d'Ispahan. Le Grand-Pontife s'est retiré au mont Elbourz, à

(205) Le dernier Mage qui ait eu un nom & quelque pouvoir, paroît être Mardavige le Dilemite, lequel, au dixième siècle, donnoit des Loix aux provinces septentrionales de la Perse qui se trouvent auprès de la mer Caspienne (d'Herbelot, Bibliot. Orient, p. 355). Mais les *Bowides*, ses Soldats & ses successeurs professoient l'Islamisme, ou du moins ils l'embrassèrent; & c'est sous leur Dynastie (A. D. 933 — 1020) que je placerois la chute de la Religion de Zoroastre.

dix-huit lieues de la ville de Yezd; le feu perpétuel, s'il continue de brûler, est inaccessible aux profanes, mais les Guèbres, dont les traits fortement prononcés & uniformes, attestent la pureté de leur sang, vont en pèlerinage au lieu qu'habite ce Pontife qui est leur école & leur oracle. Quatre-vingt mille familles y mènent une vie paisible & innocente sous la jurisdiction de leurs vieillards; des manufactures curieuses & des arts mécaniques fournissent à leur subsistance, & elles cultivent la terre avec d'autant plus de zèle, que ce travail leur paroît un devoir prescrit par la Religion. Leur ignorance arrêta le despotisme de Shah Abbas, qui demandoit les livres de Zoroastre, & qui, pour se faire obéir, les menaçoit de la torture; & c'est par esprit de modération ou par mépris que les Souverains actuels n'inquiètent pas ce reste de Mages (206).

---

(206) Ce que j'ai dit de l'état où se trouvent aujourd'hui les Guèbres dans la Perse, est tiré de Chardin,

La côte septentrionale de l'Afrique est le seul pays où la lumière de l'Evangile ait tout-à-fait disparu, après un établissement complet & de longue durée. Les ténèbres de l'ignorance éclipsèrent les arts qu'elle avoit tirés de Carthage & de Rome : on n'étudia plus la doctrine de Cyprien ou de Saint Augustin. La fureur des Donatistes, des Vandales & des Maures renversa cinq cents églises épiscopales. Le zèle & le nombre des Prêtres diminuèrent, & le Peuple qui n'avoit plus ni discipline, ni lumières, ni espérance, se courba sous le joug du Prophète Arabe. Un demi-siècle après l'expulsion des Grecs, un Lieutenant de l'Afrique informa le Calife que la conversion des Infidèles

Décadence & chute du Christianisme en Afrique.

A. D. 749.

---

qui, sans être le plus savant, est le plus judicieux de nos Voyageurs modernes, & celui qui a mis le plus de zèle dans ses recherches (Voyages en Perse, t. 2, p. 109 — 179 — 187, in-4°.). Pietro della Valle, Olearius, Thevenot, Tavernier, &c. que j'ai consultés vainement, n'avoient ni des yeux assez exercés, ni assez d'attention pour bien décrire ce Peuple intéressant.

venoit de faire cesser leur tribut (207); il cherchoit à déguiser sa fraude & sa rebellion, & le progrès rapide & étendu de l'Islamisme lui offroit un présent spécieux. Au milieu de la génération suivante, on vit une chose assez extraordinaire; cinq Evêques partirent d'Alexandrie, & se rendirent à Cairoan, où ils vouloient prêcher le Christianisme.

A. D. 837. Ils avoient été ordonnés par le Patriarche Jacobite, qui cherchoit à ranimer les cendres de la Foi chrétienne (208); mais l'intervention d'un Prélat étranger, qui n'étoit pas avoué des Latins, & qui étoit l'ennemi des Catholiques, suppose le dépérissement & la dissolution de l'hiérarchie d'Afrique. On n'étoit plus au temps où Saint Cyprien, à la tête

(207) La lettre de Abdoulrahman, Gouverneur ou Tyran de l'Afrique, au Calife Aboul Abbas, le premier des Abassides, est datée A. H. 132 (Cardonne, Hist. de l'Afrique & de l'Espagne, t. 1, p. 168).

(208) Bibliothèque Orientale, p. 66, Renaudot, Hist. Patriarch. Alexand. p. 287, 288.

d'un nombreux Synode, pouvoit lutter, sur le pied de l'égalité, contre l'ambition du Pontife du Rome. Au onzième siècle, le Prêtre infortuné qui siégeoit sur les ruines de Carthage, sollicita les aumônes et la protection du Vatican ; il dit avec douleur, que son corps, dépouillé de ses vêtemens, avoit été battu de verges par les Sarasins, & que ses quatre Suffragans lui disputoient son autorité. Nous avons deux Epîtres de Grégoire VII (209), où ce Pape essaye de consoler les Catholiques, & d'adoucir l'orgueil d'un Prince Maure. Il assure le Sultan qu'il adore le même Dieu que lui ; il ajoute qu'il espère le trouver un jour dans le sein d'Abraham. Mais sa remarque, qu'on ne pouvoit pas rencontrer trois Evêques pour sacrer A. D. 1053-1076.

(209) Voyez dans les Lettres des Papes Léon IX, Epist. 3, Greg. VII, l. 1, Epist. 22, 23, l. 3, Epist. 19, 20, 21 ; & les Critiques de Pagi (t. 4, A. D. 1053, n°. 14, A. D. 1073, n°. 13), qui rechercha le nom & la famille du Prince Maure, avec lequel le plus orgueilleux des Pontifes Romains avoit un commerce de lettres si poli.

un de leurs frères, annonçoit la prompte & inévitable ruine de l'Ordre épiscopal. Les Chrétiens de l'Afrique & de l'Espagne s'étoient soumis depuis long-temps à la circoncision; dès long-temps ils s'abstenoient de vin & de porc, & on leur donnoit le nom de *Mozarabes* (210) ou d'Arabes adoptifs, parce que leurs usages civils & religieux se rapprochoient de ceux des Musulmans (211).

Et de l'Espagne, A.D. 1149, &c.

(210) Mozarabes ou Mostarabes, *adscititii*, ainsi qu'on rend ce mot en latin (Pocock, Specimen Hist. Arabum, p. 39, 40; Bibliot. Arabico-Hispana, t. 2, p. 18). La Liturgie mozarabique que suivoit autrefois l'église de Tolède, a été attaquée par les Papes, & exposée aux épreuves incertaines du glaive & du feu (Marian. Hist. Hispan. t. 1, l. 9, c. 18, p. 378); elle est en Langue latine; mais au neuvième siècle on jugea nécessaire (A. Æ. c. 1687. A. D. 1039) de faire une Version arabe des Canons des Conciles d'Espagne (Bibliot. Arab. Hisp. t. 1, p. 547), pour les Evêques & le Clergé des contrées soumises aux Maures.

(211) Vers le milieu du dixième siècle, l'intrépide Envoyé de l'Empereur Othon I reprocha cette criminelle condescendance au Clergé de Cordoue (Vit. Johann. Gorz, in Sec. Benedict. V, n°. 115, apud Fleury, Hist. Eccles. t. 12, p. 91).

Vers le milieu du douzième siècle, le Christianisme & la succession des Pasteurs de cette communion, furent abolis sur la côte de Barbarie, & dans les royaumes de Cordoue & de Séville, de Valence & de Grenade (212). Le trône des Almohades ou des Unitaires reposoit sur le plus aveugle fanatisme, & les victoires récentes & le zèle intolérant des Princes de Sicile & de Castille, d'Aragon & de Portugal, excitèrent ou justifièrent peut-être la rigueur peu commune de leur administration. Des Missionnaires en- A. D. 1535

(212) Pagi, Critica, t. 4, A. D. 1149, n°. 8, 9. Il observe avec raison que lorsque Séville fut repris par Ferdinand de Castille, on n'y trouva des Chrétiens que parmi les captifs, & que la description des Eglises Mosarabiques de l'Afrique & de l'Espagne, par Jacques de Vitry, A. D. 1218 (Hist. Hierosol. c. 180, p. 1095, in Gest. Dei per Francos), a été tirée d'un livre plus ancien, & j'ajouterois qu'une date de l'Hégire 677 (A. D. 1278) doit s'appliquer à la copie & non pas à l'original d'un Traité de Jurisprudence qui expose les droits civils des Chrétiens de Cordoue (Bibliot. Arab. Hisp. t. 1, p. 471), & que les Juifs étoient les seuls diffidens que Abul Waled, Roi de Grenade (A. D. 1313), pût persécuter ou tolérer (t. 2, p. 288).

voyés par le Pape, ranimèrent de temps en temps la Foi des Mozarabes ; & lorsque Charles-Quint débarqua sur les côtes, quelques familles de Chrétiens levèrent la tête à Tunis & à Alger. Mais cette nouvelle semence de l'Evangile s'anéantit bientôt, & depuis Tripoli jusqu'à l'Océan Atlantique, on oublia tout-à-fait la Langue & la Religion de Rome (213).

Le Christianisme toléré par les Musulmans.

Onze siècles se sont écoulés depuis le règne de Mahomet, & les Juifs & les Chrétiens de l'Empire Turc jouissent de la liberté de conscience que leur accordèrent les Califes Arabes. Aux premiers temps de la conquête, les Califes suspectèrent la loyauté des Catholiques, que leur nom de Melchites faisoit accuser d'un attachement secret à l'Empereur Grec, tandis que les Nestoriens & les

(213) Renaudot, Hist. Patriarch. Alex. p. 288. Si Léon l'Africain, captif à Rome, avoit pu découvrir en Afrique le moindre reste de Christianisme, il n'auroit pas manqué de le dire pour faire sa cour au Pape.

Jacobites, ses ennemis invétérés, montroient un attachement sincère pour les Musulmans (214). Mais le temps & la soumission dissipèrent cette jalousie; les Catholiques & les Mahométans se partagèrent les églises de l'Egypte (215), & toutes les Sectes de l'Orient furent tolérées. Le Magistrat civil protégeoit la dignité, les immunités & la jurisdiction domestiques des Patriarches, des Evêques & du Clergé: les individus arrivoient, par leur savoir, aux emplois de Secré-

(214) *Absit* (disoient les Catholiques au Visir de Bagdad) *ut pari loco habeas Nestorianos, quorum præter Arabas nullus alius Rex est, & Græcos quorum Reges amovendo Arabibus bello non desistunt*, &c. Voyez dans les Recueils d'Asseman (Bibliot. Orient. t. 4, p. 94 — 101) l'état des Nestoriens sous les Califes. La Dissertation préliminaire du second volume d'Asseman expose d'une manière plus concise celui des Jacobites.

(215) Eutych. Annal. t. 2, p. 384 — 387, 388; Renaudot, Hist. Patriarch. Alex. p. 205, 206 — 257 — 332. Le premier de ces Patriarches Grecs professant quelques points de l'hérésie des Monothélites, pouvoit être moins fidèle aux Empereurs, & moins contraire aux Arabes.

taires & de Médecins; la commission de percevoir les impôts les enrichissoit, & selon leur mérite ils obtenoient quelquefois le commandement des villes & des provinces. Un Calife de la Maison d'Abbas déclara que les Chrétiens étoient ceux qui méritoient le plus de confiance pour l'administration de la Perse. » Les Moslems, dit-il, abuseront de leur » fortune actuelle; les Mages regrettent » leur grandeur passée, & les Juifs sou- » pirent après leur délivrance qu'ils croient » prochaine (216) «. Mais les esclaves du despotisme sont exposés aux vicissitudes de la faveur & de la disgrace. Les églises de l'Orient ont été opprimées dans tous les siècles par la cupidité ou le fanatisme de leur maître; & les gênes imposées par l'usage ou par la Loi, doivent révolter l'orgueil & le zèle des Chrétiens. Envi-

Leurs maux.

(216) Motadhed, qui régna depuis A. D. 892 jusqu'à l'année 902. Les Mages conservoient encore leur nom & leur rang parmi les Religions de l'Empire (Assemanni, Bibliot. Orient. t. 4, p. 97).

tion deux ſiècles après Mahomet, on les obligea de porter un turban & une ceinture d'une couleur moins honorable : on leur interdit l'uſage des chevaux ou des mules, & on les condamna à monter des ânes dans l'attitude des femmes. On borna l'étendue de leurs édifices publics & privés ; dans les rues ou dans les bains, ils doivent céder la place ou faire la révérance au dernier homme du Peuple, & on rejette leur témoignage, s'il peut être préjudiciable à un vrai Fidèle. On leur a défendu la pompe des proceſſions, le ſon des cloches & la pſalmodie ; leurs ſermons & leurs entretiens doivent reſpecter la foi nationale, & le ſacrilége qui veut entrer dans une moſquée ou ſéduire un Muſulman, eſt infailliblement puni (217). Au reſte, excepté les temps de

(217) Reland expoſe les gênes que la Loi & la Juriſprudence des Muſulmans a miſes ſur les Chrétiens (Differt. t. 3, p. 16—20). Eutychius (Annal. t. 2, p. 448), & d'Herbelot (Biblioth. Orient. p. 640) indiquent les tyranniques ordonnances du Calife Motawakkel, A. D.

trouble & d'injustice, on n'a jamais forcé les Chrétiens à renoncer à l'Evangile ou à embrasser le Koran ; mais on infligea la peine de mort aux Apostats qui ont professé & abandonné la Loi de Mahomet : c'est en déclarant publiquement leur apostasie, & en se permettant des invectives forcenées contre la personne & la Religion du Prophète, que les Martyrs de Cordoue provoquèrent l'arrêt du Cadi (218).

L'Empire des Califes, A. D. 718.

Vers la fin du premier siècle de l'Hé-

847 — 861), qui sont encore en vigueur. Le Grec Théophanes raconte & vraisemblablement exagère une persécution du Calife Omar II (Chron. p. 334).

(218) Saint Euloge, qui lui-même fut immolé à son tour, rappelle & justifie les Martyrs de Cordoue (A. D. 850, &c.). Un Synode assemblé par le Calife, censura leur témérité d'une manière équivoque. Fleury, qui montre ici sa modération ordinaire, ne peut accorder la conduite des Evêques avec la discipline de l'antiquité ; » *Toutefois l'autorité de l'Eglise*, &c. « Fleury, Hist. Ecclef. t. 10, p. 415 — 522, & sur-tout p. 451 — 508, 509). Les actes authentiques de ce Synode jettent une lumière vive & passagère sur l'état de l'Eglise d'Espagne au neuvième siècle.

gire, les Califes étoient les Monarques les plus puiſſans & les plus abſolus de la terre. Dans le droit & dans le fait, leur prérogative n'étoit limitée ni par le pouvoir des Nobles, ni par la liberté des communes, ni par les priviléges de l'égliſe, ni par la juriſdiction du Sénat, ni enfin par le ſouvenir d'une Conſtitution libre. L'autorité des compagnons de Mahomet diſparut avec eux, & les Chefs ou les Emirs des Tribus arabes renonçoient, en quittant le déſert, à leur eſprit d'égalité & d'indépendance. Les ſucceſſeurs du Prophète réunirent le caractère royal & le caractère ſacerdotal; & ſi le Koran étoit la règle de leurs actions, ils ſe trouvoient les Juges & les Interprètes de ce Livre divin. Ils régnoient par droit de conquête ſur les Nations de l'Orient, qui ne connoiſſent pas même le nom de la liberté, qui avoient l'habitude d'applaudir à des actes de violence & de ſévérité dont ils étoient la victime. Sous le dernier des Ommiades, l'Empire

des Arabes se prolongeoit de l'Orient à l'Occident, l'espace de deux cents journées, depuis les confins de la Tartarie & de l'Inde, jusqu'aux rivages de la mer Atlantique; & si nous retranchons *la manche de cette robe*, pour me servir de l'expression de leurs Ecrivains, c'est-à-dire la longue mais étroite province de l'Afrique, une caravane devoit employer quatre ou cinq mois à traverser les parties de cet Empire qui étoient contiguës, c'est-à-dire depuis Fargana jusqu'à Aden, & depuis Tarse jusqu'à Surate (219). On y auroit cherché vainement cette union indissoluble & cette prompte obéissance, qu'offroit l'Empire d'Auguste & des Antonins; mais la Religion musulmane

(219) Voyez l'article Eslamiah (comme nous disons Chrétienté) de la Bibliothèque Orientale (p. 325). Cette carte des pays soumis à la Religion musulmane, doit s'appliquer à l'année de l'Hégire 385 (A. D. 995): elle est de Ebn Alwardi. Les pertes que le Mahométisme a faites en Espagne, depuis cette époque, ont été contrebalancées par les conquêtes dans l'Inde, la Tartarie & la Turquie d'Europe.

donnoit à de si vastes contrées une ressemblance générale de mœurs & d'opinions. A Samarcande & à Séville on étudioit avec le même zèle la Langue & les Loix du Koran ; les Maures & les Indiens qui alloient en pélerinage à la Mecque, s'embrassoient à titre de compatriotes & de frères, & l'idiome des Arabes étoit l'idiome populaire de toutes les provinces situées à l'Occident du Tigre (220).

---

(220) L'arabe du Koran s'enseigne comme une Langue morte dans le collége de la Mecque. Le Voyageur Danois compare cet ancien idiome au latin ; la Langue vulgaire de Hejaz & de l'Yémen à l'italien, & les dialectes arabes de la Syrie, de l'Egypte & de l'Afrique, &c. au provençal, à l'espagnol & au portugais (Niebuhr, Description de l'Arabie, p. 74, &c.).



CHAPITRE LII.

Les deux siéges de Constantinople par les Arabes. Leur invasion de la France, & leur défaite par Charles Martel. Guerre civile des Ommiades & des Abassides. Littérature des Arabes. Luxe des Califes. Entreprises navales sur l'isle de Crète, sur la Sicile & sur Rome. Décadence & division de l'Empire des Califes. Défaites & victoires des Empereurs Grecs.

Bornes des conquêtes des Arabes.

LORSQUE les Arabes sortirent de leur désert pour la première fois, ils durent s'étonner de l'aisance & de la rapidité de leurs succès. Mais lorsque dans leur carrière triomphante ils arrivèrent aux bords de l'Indus & au sommet des Pyrénées; lorsqu'après une foule d'épreuves, ils eurent reconnu toute la force de leurs cimeterres & toute l'énergie de leur Foi, ils

ils durent s'étonner auſſi en voyant qu'au-
cune Nation ne leur réſiſtoit, & que
l'Empire des Califes ne ſembloit pas de-
voir rencontrer de barrières. D'un autre
côté, il faut excuſer la confiance des
fanatiques & des Soldats, car l'Hiſtorien
qui veut ſuivre aujourd'hui les triomphes
des Saraſins, a beſoin d'un aſſez grand
travail pour expliquer comment la Re-
ligion & les Peuples de l'Europe, l'Eſ-
pagne exceptée, ont pu échapper à un
danger ſi éminent. Les déſerts des Scy-
thes & des Sarmates étoient gardés par
leur étendue, par leur pauvreté & le
courage des Paſteurs du Nord; la Chine
étoit très-éloignée & inacceſſible; mais
les Muſulmans aſſervirent la plus grande
partie de la Zone tempérée; les Grecs ſe
trouvèrent épuiſés par les calamités de
la guerre, & la perte de leurs plus belles
provinces, & la chute précipitée de la
monarchie des Goths ont fait trembler
les Barbares de l'Europe. Je vais dévo-
lopper les cauſes qui préſervèrent la Bre-

tagne & la Gaule du joug civil & religieux du Koran, qui protégèrent la majesté de Rome, & différèrent la servitude de Constantinople, qui donnèrent de la vigueur à la défense des Chrétiens, & jetèrent parmi les Mahométans des semences de division & de foiblesse.

Premier siége de Constantinople par les Arabes, A. D. 866 — 675.

Quarante-six années après l'évasion de Mahomet, ses disciples parurent en armes sous les murs de Constantinople (1); ils étoient animés par le mot véritable ou supposé du Prophète, que la première armée qui assiégeroit la ville des Césars, obtiendroit le pardon de ses péchés : les Arabes voyoient d'ailleurs que les Vain-

(1) Théophanes place les *sept* années du siége de Constantinople à l'année 673 de l'Ere chrétienne, au premier Septembre 665 de l'Ere d'Alexandrie; & la paix des Sarasins *quatre* années après; & c'est une contradiction manifeste que Petau, Goar & Pagi (Critica, t. 4, p. 63, 64) se sont efforcés de faire disparoître. Parmi les Arabes, Elmacin place le siége de Constantinople à l'an 52 de l'Hégire (A. D. 672, Janvier 8), & Abulfeda, qui a fait les calculs les plus exacts, dont le témoignage est le plus digne de foi, à l'année 48 (A. D. 668, le 20 Février).

queurs de la nouvelle Rome partageroient en quelque sorte la gloire de cette longue suite de triomphes des premiers Romains ; & enfin Byzance enrichie par le commerce & le séjour des Empereurs, offroit une grande portion de la richesse du Monde. Le Calife Moawiyah, après avoir étouffé ses rivaux & affermi son trône, voulut expier, par le succès & la gloire de cette sainte expédition, le sang des Citoyens qu'il avoit versé (2). Ses préparatifs sur mer & sur terre égalèrent l'importance de l'objet ; ayant confié son drapeau à Sophian qui étoit vieux, afin d'encourager les troupes, il envoya à l'armée Yezid son fils, l'héritier présomptif de sa couronne. Il restoit peu

(2) Voyez sur le premier siége de Constantinople, Nicéphore (Breviar. p. 21, 22); Théophanes (Chronograph. p. 294); Cedrenus (Compend. p. 437); Zonaras (Hist. t. 2, l. 14, p. 89), & Elmacin (Hist. Saracen. p. 56, 57); Abulfeda (Annal. Moslem. p. 107, 108, vers. Reiske); d'Herbelot (Bibliot. Orient. *Constantinah*); Ockley (Hist. of The Saracens, vol. 2, p. 127, 128).

d'espoir aux Grecs, & leurs ennemis n'avoient rien à craindre du courage & de la vigilance de l'Empereur, qui déshonoroit le nom de Constantin, & n'imitoit que les années de mollesse d'Héraclius son grand-père. Les forces navales des Sarasins traversèrent sans délai, ou sans rencontrer de résistance, le canal de l'Hellespont, qu'aujourd'hui même les Turcs regardent comme le boulevart naturel de la capitale (3). La flotte arabe jeta l'ancre, & les troupes débarquèrent près du palais de Hebdomon, à sept milles de la place. Durant plusieurs jours elles livrèrent, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, des assauts qui se

(3) On trouvera l'état & la défense des Dardanelles, dans les Mémoires du Baron de Tott (t. 3, p. 39—97), qui a été chargé par la Porte de les fortifier contre les Russes. J'aurois attendu des détails plus exacts d'un Acteur principal; mais il paroît écrire pour l'amusement plutôt que pour l'instruction de ses Lecteurs. Peut-être qu'à l'approche des Arabes, le Ministre de Constantin s'occupa, comme celui de Mustapha, à trouver deux serins qui chantassent précisément la même note.

prolongeoient de la porte dorée au promontoir oriental ; & le poids & l'effort des colonnes placées ſur les derrières, précipitoient en avant les Guerriers de la première ligne. Mais les aſſiégés avoient mal jugé de la force & des reſſources de Conſtantinople. Une garniſon nombreuſe & diſciplinée y défendoit des murs ſolides & d'une grande hauteur. Le danger de la Religion & de l'Empire ranima la valeur des Romains : les habitans des provinces déjà ſoumiſes au Calife, qui s'y étoient réfugiés, renouvelèrent avec plus de ſuccès les moyens de défenſe employés à Damas & à Alexandrie, & les Saraſins furent épouvantés de l'effet extraordinaire & prodigieux du feu Grégeois. Cette opiniâtre réſiſtance les détermina à des entrepriſes plus aiſées ; ils pillèrent les côtes d'Europe & d'Aſie qui bordent la Propontide ; & après avoir tenu la mer depuis le mois d'Avril juſqu'à celui de Septembre, ils ſe retirèrent à quatre-vingt milles de la capitale, dans l'iſle de Cyzi-

que, où ils avoient établi leurs magasins. Leur persévérance fut si patiente, ou leurs opérations furent si foibles, que les six campagnes suivantes on les vit former le même plan d'attaque & la même retraite; & les naufrages & les maladies, le glaive & le feu de l'ennemi les contraignirent enfin à abandonner leur inutile projet. Ils purent regretter la perte ou célébrer le martyre de trente mille Moslems qui perdirent la vie au siége de Constantinople; & les pompeuses funérailles d'Abu Ayub ou Job excitèrent la curiosité des Chrétiens eux-mêmes. Cet Arabe, presque le dernier des compagnons de Mahomet, étoit au nombre des *ansars* ou auxiliaires de Médine, qui accueillirent le Prophète lors de son évasion de la Mecque. Dans sa jeunesse il s'étoit trouvé à la bataille de Beder & d'Ohud; parvenu à la maturité de l'âge, il avoit été l'ami & le camarade d'Ali, & il venoit d'épuiser le reste de ses forces loin de sa Patrie, dans une guerre

contre les ennemis du Koran. Sa mémoire fut toujours respectée; mais on négligea, on ignora même le lieu de sa sépulture durant près de huit siècles, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. Une de ces visions si communes dans toutes les Religions du Monde, apprit aux Musulmans qu'Ayub étoit enterré au pieds des murs & au fond du havre; on y éleva une mosquée, qu'on a choisie avec raison pour le lieu de l'inauguration simple & martiale des Sultans Turcs (4).

Paix & tribut, A. D. 677.

L'issue du siége rétablit dans l'Orient & l'Occident, la gloire des armes romaines, & obscurcit pour un moment celle des Sarasins. L'Envoyé de l'Empereur à Damas fut bien reçu dans un Conseil

(4) Démétrius Cantemir, Histoire de l'Empire Ottoman, p. 105, 106. Ricaut, Etat de l'Empire Ottoman, p. 10, 11; Voyag. de Thevenot, part. 1, p. 189. Les Chrêtiens qui supposent que les Musulmans confondent pour l'ordinaire le Martyr Abu Ayub & le Patriarche Job, laissent voir leur ignorance plutôt que celle des Turcs.

général des Emirs ou des Koreishites ; les deux Empires signèrent une paix ou une trève de trente ans, & le Calife dégrada sa majesté, en promettant un tribut annuel de cinquante chevaux de bonne race, de cinquante esclaves & de trois mille pièces d'or (5). Ce Calife étoit avancé en âge ; il vouloit jouir de ses domaines, & termina sa carrière dans la tranquillité & le repos : tandis que son nom faisoit trembler les Maures & les Indiens, son palais & la ville de Damas étoient insultés par les Mardaïtes ou Maronites du mont Liban ; qui a été la meilleure barrière de l'Empire jusqu'à l'époque où la politique soupçonneuse des Grecs les désarma & les relégua dans une autre contrée (6). Après la révolte de l'Arabie

(5) Théophanes, malgré sa qualité de Grec, est digne de confiance sur ces tributs (Chronograph. p. 295, 296 — 300, 301) que l'Histoire arabe d'Abulpharage (Dynast. p. 128, vers. de Pocock) confirme avec quelques variantes.

(6) La critique de Théophanes est juste & exprimée avec énergie, *την Ρωμαικην δυναστειαν ακρωτηριασας.... παν-*

& de la Perse, la Maison d'Ommiyah (7) ne possédoit plus que les royaumes de la Syrie & de l'Egypte : son embarras & sa frayeur la déterminèrent à de nouvelles preuves de condescendance envers les Chrétiens, & elle consentit à leur donner un esclave, un cheval & mille pièces d'or chacun des trois cent soixante cinq jours de l'année solaire ; mais dès qu'Abdalmalek eut recouvré par ses armes & par ses négociations, les parties de l'Empire des Califes qui avoient été détachées, il ne voulut plus souffrir une marque de servitude qui blessoit sa cons-

δεινὰ κακα πεπονθεν η Ρομανια ὑπο των Αραβων μεχρι τυ νυν (Chronograph. p. 302, 303). On peut recueillir la suite de ces événemens dans les Annales de Théophanes & dans l'Abrégé du Patriarche Nicéphore, p. 22 — 24.

(7) Ces révolutions sont exposées d'un style clair & naturel dans le second volume de l'Histoire des Sarasins, par Ockley (p. 233 — 370). Outre les Auteurs imprimés, il a tiré des matériaux des manuscrits arabes d'Oxford, qu'il auroit fouillés avec encore plus de soin, si, au lieu de la prison de cette ville, il eût été enfermé dans la Bibliothèque Bodléienne. Je ne cesserai de dire que cet Auteur ne méritoit pas sa destinée, & qu'elle fut indigne de son pays.

cience non moins que ſa fierté : il ceſſa de payer le tribut; & les Grecs affoiblis par la tyrannie extravagante de Juſtinien II, par la rebellion du Peuple & les révolutions fréquentes qui arrivèrent parmi ſes adverſaires & ſes ſucceſſeurs, ne purent le demander les armes à la main. Juſqu'au règne d'Abdalmalek, les Saraſins ſe contentèrent de jouir des tréſors de la Perſe & de ceux de Rome, ſous l'empreinte de Coſroës ou de l'Empereur de Conſtantinople ; ce Califе fit fabriquer des monnoies d'or & d'argent, & ces monnoies qu'on appeloit dinars, annonçoient ſur leur inſcription l'unité du Dieu de Mahomet (8). Sous le règne

(8) Elmacin, qui indique la fabrication des monnoies arabes, A. H. *76*, A. D. *695*, cinq ou ſix ans plus tard que les Hiſtoriens Grecs, a comparé le poids de la dinar d'or la plus forte ou la plus commune, à la dragme ou dirhem d'Egypte (p. 77), qui équivaut à environ deux *pennies* (48 grains) de notre poids de Troye (Hooper's Inquiry into Ancient Meaſures, p. 24 — 36) ou à environ huit ſchelings de la monnoie d'Angleterre. On peut conclure d'Elmacin & des Médecins Arabes, qu'il

du Calife Waled, on cessa d'employer la Langue & les caractères grecs dans les comptes du revenu public (9). Si ce changement a produit l'invention ou établi l'usage des chiffres qu'on appelle communément Arabes ou Indiens, un réglement de bureau imaginé par les Moslèms a donné lieu aux découvertes les plus importantes de l'Arithmétique, de l'Algèbre & des Sciences Mathématiques (10).

---

y avoit des dinars qui valoient jusqu'à deux dirhems, & d'autres qui ne valoient qu'un demi-dirhem. La pièce d'argent étoit le dirhem en poids & en valeur ; mais une pièce très-belle malgré son ancienneté, fabriquée à Waset, A. H. 88, & conservée dans la Bibliothèque Bodleienne, est de quatre grains au dessous de l'étalon du Caire (Voyez l'Histoire Universelle Moderne, t. 1, p. 548 de la traduction françoise).

(9) *Και εκωλυσε γραφεσθαι ἑλληνιστι τους δημοσιους των λογοθεσιων κωδικας, αλλ᾽ Αραβιοις αυτα παρασημαινεσθαι χωριη των ψηφων, επειδη αδυνατον τη εκεινον γλωσση μοναδα, η δυαδα, η τριαδα η οκτω ημισυ η τρια γραφεσθαι.* Théophanes, Chronograph. p. 314. Ce défaut, s'il existoit réellement, dut exciter les Arabes à inventer ou emprunter un autre moyen.

(10) Selon un nouveau systême probable que soutient

Second siége de Constantinople, A. D. 716—718.

Tandis que le Calife Walid sommeilloit sur le trône de Damas, au moment où ses Lieutenans achevoient la conquête de la Transoxiane & de l'Espagne, une troisième armée de Sarasins inondoit les provinces de l'Asie Mineure, & s'approchoit de Byzance. Mais l'ignominie de lever une seconde fois le siége de cette place, étoit réservée à son frère Soliman, qui parut avoir un esprit plus actif & plus martial. Au milieu des révolutions de l'Empire Grec, après la punition du Tyran Justinien, & la vengeance qu'on exerça contre ses meurtriers, un humble Secrétaire, Anastase ou Artemius, fut élevé à la pourpre par le hasard ou par son mérite. Son Ambassadeur, qui revenoit de Damas, lui dit que les Sarasins

---

Villoison (Anecdota Græca, t. 2, p. 152 — 157), nos chiffres n'ont été inventés ni par les Indiens ni par les Arabes. Les Calculateurs Grecs & Latins les employoient long-temps avant le siècle de Boece. Lorsque les lumières disparurent en Occident, les Arabes qui traduisoient les manuscrits originaux les adoptèrent, & les Latins en reprirent l'usage vers le onzième siècle.

préparoient sur mer & sur terre un armement bien supérieur à tous ceux qu'ils avoient faits, & tel que son siècle auroit peine à le croire. Les précautions d'Anastase ne furent indignes ni de son rang ni du danger qui le menaçoit. Il fit sortir de la ville toutes les personnes qui n'auroient pas des vivres pour un siége de trois années; il remplit les magasins & les arsenaux; il fit réparer & fortifier les murs; & on plaça sur les remparts ou sur des brigantins, dont on augmenta le nombre à la hâte, les machines qui lançoient les pierres, des dards ou du feu. Il est en même temps plus sûr & plus honorable de prévenir que de repousser une attaque; & les Grecs conçurent un projet au dessus de leur courage, celui de brûler les munitions navales de l'ennemi, les bois de cyprès qu'on avoit tirés du Liban & amenés sur les côtes de Phénicie pour le service de l'escadre égyptienne. La lâcheté ou la perfidie des troupes, qu'on appeloit, d'après une nouvelle

dénomination, les Soldats de *Theme Obsequian* (11), firent échouer cette généreuse entreprise. Elles assassinèrent leur Chef ; elles abandonnèrent leur drapeau dans l'isle de Rhodes ; elles se dispersèrent sur le Continent voisin, & revêtirent de la pourpre un homme qui n'avoit d'autre qualité que celle de petit Officier des Finances. Il s'appeloit Théodose, & son nom pouvoit être agréable au Sénat & au Peuple ; mais après un règne de quelques mois, il alla s'ensevelir dans un cloître, & remit à la main plus vigoureuse de Léon l'Isaurien la défense de la capitale & de l'Empire. Le plus redoutable des Sarasins, Moslemah, frère du Calife, approchoit à la tête de

(11) Selon la division des *Themes* ou provinces que décrit Constantin Porphyrogenète (de Thematibus, l. 1, p. 9, 10) ; l'*Obsequium*, dénomination latine de l'armée ou du palais, étoit le quatrième dans l'ordre public. Nicée en étoit la métropole, & sa jurisdiction s'étendoit de l'Hellespont sur les parties adjacentes de la Bythinie & de la Phrygie (Voyez les cartes qu'a placées de Lille à la tête de l'Imperium Orientale de Banduri).

cent ving mille Arabes & Persans, dont le plus grand nombre étoit monté; & les siéges de Tyana, Amorium & Pergame, places qu'ils emportèrent, furent assez longs pour exercer leur savoir & enfler leurs espérances. C'est au passage très-connu d'Abyde, sur l'Hellespont, que les Musulmans débarquèrent en Europe pour la première fois. De là tournant les villes de la Thrace situées sur la Propontide, Moslemah investit Constantinople du côté de la terre : il environna son camp d'un fossé & d'un rempart; il établit ses machines de siége, & annonça par ses paroles & ses actions qu'il attendroit le retour des semailles & de la récolte, si l'obstination des assiégés se montroit égale à la sienne. Les Grecs de la capitale offrirent de racheter leur Religion & leur Empire, en payant une amende ou une contribution d'une pièce d'or par tête d'habitans. Mais cette offre fut rejetée avec dédain, & l'arrivée des navires de l'Egypte & de la Syrie aug-

menta la présomption de Moslemah. On dit que ces navires étoient au nombre de dix-huit cents ; d'où l'on peut conclure qu'ils avoient peu d'étendue : les Historiens indiquent vingt vaisseaux & plus forts & plus grands, qui marchoient moins bien, lesquels toutefois ne contenoient que cent Soldats pesamment armés. Cette nombreuse escadre s'avançoit vers le Bosphore sur une mer tranquille & avec un bon vent ; & pour me servir ici des expressions des Grecs, une forêt mouvante ombrageoit la surface du détroit ; le Commandant Sarasin n'attendoit que la nuit pour livrer un assaut général par mer & par terre. Afin de tromper l'ennemi, l'Empereur avoit fait abattre la chaîne qui gardoit l'entrée du port ; mais tandis que les Musulmans examinoient s'ils profiteroient de l'occasion, ou s'ils n'avoient pas à craindre quelque piége, la mort les enveloppa. Les Grecs lancèrent leurs brûlots ; les Arabes & leurs navires devinrent la proie des flammes ; ceux des

vaisseaux qui voulurent prendre la fuite, se brisèrent les uns contre les autres, ou furent engloutis par les vagues, & on ne trouve dans les Historiens aucun vestige de cette escadre qui menaçoit d'anéantir l'Empire. Les Moslems firent une perte encore plus irréparable; le Calife Soliman mourut d'une indigestion (12) dans son camp près de Kinnisrin ou de Chalcis en Syrie, lorsqu'il se préparoit à marcher à Constantinople avec le reste des forces de l'Orient. Un parent & un ami de Moslemah remplaça Soliman, & les inutiles & funestes vertus d'un bigot déshonorèrent le trône d'un Prince rempli d'activité & de talens. Tandis qu'Omar le nouveau Calife se montroit l'es-

(12) Le Calife avoit mangé deux paniers d'œufs & de figues, & il avoit terminé son repas par une quantité considérable de moelle & de sucre. Dans un de ses pélerinages à la Mecque, Soliman mangea en une seule fois dix sept grenades, un chevreau, six volailles & un grand nombre de raisins de Tayef. Si le menu du dîner du Souverain de l'Asie est exact, il faut admirer son appétit plutôt que son luxe (Abulfeda, Annal. Moslem. p. 126).

çlave des ſcrupules de ſon aveugle conſcience, ce fut par ſa négligence plutôt que par ſa réſolution qu'on continua le ſiége pendant l'hiver (13). Cet hiver fut extraordinairement rigoureux. Une neige profonde couvrit la terre durant plus de cent jours, & les naturels des climats brûlans de l'Egypte & de l'Arabie étoient preſque ſans vie au milieu de leur camp, que la gelée pénétroit de toutes parts. Ils ſe ranimèrent au retour du printemps; on avoit fait pour eux un ſecond effort, & ils reçurent deux flottes nombreuſes chargées de bled, d'armes & de Soldats; la

(13) Voyez l'article d'Omar Ben Abdelaziz, dans la Bibliothèque Orientale (p. 689, 690); *præferens*, dit Elmacin (p. 91), *religionem ſuam rebus ſuis mundanis*. Il déſiroit ſi fort de ſe rendre auprès de la Divinité, qu'on l'entendit un jour aſſurer qu'il ne ſe donneroit pas la peine de frotter d'huile ſon oreille pour guérir de ſa dernière maladie. Il n'avoit qu'une chemiſe, & à une époque où le luxe s'étoit introduit parmi les Arabes, il ne dépenſoit pas plus de deux dragmes par année (Abulpharage, p. 131); *haud diu gaviſus eo principe fuit orbis, Moſlemus* (Abulfeda, p. 127).

première de quatre cents transſports & galères, venoit d'Alexandrie, & la ſeconde, de trois cent ſoixante navires, venoit des ports de l'Afrique. Mais les Grecs firent encore uſage de ce feu terrible dont ils avoient le ſecret; & ſi la deſtruction fut moins complette, c'eſt parce que les Moſlems avoient appris à ſe tenir à une certaine diſtance, ou par la trahiſon des Egyptiens qui ſervoient ſur la flotte, leſquels paſsèrent avec leurs vaiſſeaux du côté de l'Empereur des Chrétiens. Le commerce & la navigation de la capitale ſe rétablirent, & les pêcheries fournirent aux beſoins & même au luxe des habitans. Mais la famine & les maladies déſolèrent bientôt les troupes de Moſlèmah, & les maladies firent d'autant plus de ravages, que les malheureux Soldats étoient obligés de prendre les nourritures les plus mal-propres, ou celles qui révoltent le plus la nature. L'eſprit de conquête & même de fanatiſme avoit diſparu : les Saraſins ne pouvoient plus

ſortir de leurs lignes, ſeuls ou en petits détachemens, ſans s'expoſer à l'impitoyable fureur des Payſans de la Thrace. Les dons & les promeſſes de Léon lui procurèrent une armée de Bulgares qui arriva des bords du Danube ; ces Sauvages auxiliaires maſſacrèrent vingt-deux mille Aſiatiques, & ainſi expièrent en quelque ſorte les maux qu'ils avoient faits à l'Empire. On répandit avec adreſſe le bruit que les Francs, peuplades inconnues du Monde latin, armoient ſur mer & ſur terre en faveur des Chrétiens ; & ce formidable ſecours, qui rempliſſoit de joie les aſſiégés, épouvantoit les aſſiégans. Enfin, après un ſiége de treize mois (14), Moſlemah, qui n'avoit plus d'eſpoir, reçut la permiſſion de ſe retirer. La ca-

Les Saraſins abandonnent le ſiége de Conſtantinople.

(14) Nicéphore & Théophanes conviennent que le ſiége de Conſtantinople fut levé le 15 Août (A. D. 718). Mais le premier, qui eſt le témoin le plus digne de foi, aſſurant qu'il dura treize mois, le ſecond doit s'être trompé en aſſurant qu'il commença l'année précédente à pareil jour. Je ne vois pas que Pagi ait remarqué cette contradiction.

valerie arabe traversa l'Hellespont & les provinces de l'Asie sans délai ou sans obstacle; mais une armée de Musulmans avoit été taillée en pièces dans la Bythinie; mais les orages & le feu Grégeois endommagèrent si fort le reste de la flotte, que cinq galères seulement arrivèrent à Alexandrie, pour y faire le récit des désastres sans nombre qu'elles avoient essuyés (15).

Si Constantinople se tira des deux siéges qu'entreprirent les Arabes, on peut l'attribuer sur-tout à l'effet prodigieux & à l'épouvante que causoit le *feu Grégeois* (16), découvert depuis peu. Callini- Découverte & usage du feu Grégeois.

(15) J'ai suivi sur le second siége de Constantinople, Nicéphore (Brev. p. 33 — 36); Théophanes (Chronograph. p. 324 — 334); Cedrenus (Compend. p. 449 — 452); Zonaras (t. 2, p. 98 — 102); Elmacin (Hist. Saracen. p. 88); Abulfeda (Annal. Moslem. p. 126), & Abulpharage (Dynast. p. 130), celui des Auteurs Arabes qui satisfait davantage le Lecteur.

(16) Charles Dufrene du Cange, guide sûr & infatigable pour le moyen âge & l'Histoire de Byzance, a traité du feu Grégeois en plusieurs endroits de ses écrits; & après lui on doit espérer de glaner peu de faits.

cus, originaire d'Héliopolis en Syrie, lequel abandonna le service du Calife pour passer du côté de l'Empereur, donna l'important secret de faire & de diriger cette composition terrible (17). Le talent d'un Chimiste & d'un Ingénieur équivaloit à des escadres & à des armées; & cette découverte ou cette amélioration dans l'art de la guerre arriva heureusement à l'époque où les Romains dégénérés ne pouvoient lutter contre le fanatisme guerrier & la jeunesse vigoureuse des Sarasins. L'Historien qui voudra analyser ce moyen extraordinaire de destruction, doit se défier de son ignorance & de celle des Auteurs Grecs, si portés au

Voyez en particulier Glossar. Med. & Infim. Græcitat. p. 1275, sub voce πυρ θαλασσιον υγρον. Glossar. Med. & Infim. Latinat *ignis græcus*; Observations sur Villehardouin, p. 305, 307; Observations sur Joinville, p. 71, 72.

(17) Théophanes l'appelle αρχιτεκτων, p. 295, Cedrenus (p. 437) fait venir cet Artiste d'Héliopolis (des ruines d'Héliopolis) en Egypte; & la Chimie étoit en effet une science très-cultivée chez les Egyptiens.

merveilleux, si négligens, & en cette occasion si jaloux de garder la découverte pour eux seuls. D'après les mots obscurs & peut-être trompeurs qu'ils laissent échapper, on est tenté de croire que le naphte (18) ou le bitume liquide, huile légère, tenace & inflammable (19), qui

(18) C'est sur une foible autorité, mais d'après une vraisemblance très-forte, qu'on suppose que le naphte, l'*oleum incendiarium* de l'Histoire de Jérusalem (Gest. Dei per Francos, p. 1167), la fontaine orientale de Jacques de Vitry (l. 3, c. 84) entroit dans la composition du feu Grégeois. Cinnamus (l. 6, p. 165) appelle le feu Grégeois πυρ Μηδικον; & l'on sait qu'il y a une grande quantité de naphte entre le Tigre & la mer Caspienne. Pline (Hist. Nat. II. 109) dit que le naphte servit à la vengeance de Médée, & dans l'une ou l'autre étymologie, Ελαιον Μηδειας ou Μηδειας (Procope, de Bell. Gothic. l. 4, c. 11) peut signifier ce bitume liquide.

(19) Voyez sur les différentes espèces d'huiles & de bitumes, les Essais chimiques (vol. 5, Essai 1) du Docteur Watson (aujourd'hui Evêque de Landoff). Ce Livre chimique est le plus propre de tous ceux que je connois, à répandre le goût & les lumières de la Chimie. Les idées moins parfaites des Anciens se trouvent dans Strabon (Géograph. l. 16, p. 1078), & Pline (Hist. Nat. II. 108, 109); *huic* (NAPHTÆ) *magna cognatio est ignium, transiliuntque protinus in eam undecunque visam*. Otter

vient de la terre, & qui prend feu dès qu'elle touche l'atmosphère, étoit le principal ingrédient du feu Grégeois. Le naphte se mêloit, j'ignore de quelle manière & à quelle proportion, avec le soufre & avec la poix qu'on tire des sapins (20). De cette mixtion qui produisoit une fumée épaisse & une explosion bruyante, sortoit une flamme ardente & durable qui non seulement s'élevoit sur une ligne perpendiculaire, mais qui brûloit avec la même force de côté & par en bas; au lieu de l'éteindre, l'eau la

---

(t. 1, p. 153 — 158) est celui de nos Voyageurs qui me satisfait davantage sur ce point.

(20) Anne Comnène a levé la toile en partie. Απο της πευκης, ϗ αλλων τινων τοιουτων δενδρων αειθαλων συναγεται δακρυον ακαυστον. Τουτο μετα θειου τριβομενον εμβαλλεται εις αυλισκους καλαμων ϗ εμφυσαται παρα του παιζοντος λαβρῳ ϗ συνεχει πνευματι (Alexiad. l. XIII, p. 383). Elle fait mention de la propriété qu'avoit le feu Grégeois de brûler κατα το πρανες ϗ εφ' εκατερα. Léon, au dix-neuvième chapitre de sa Tactique (Opera Meursii, t. 6, p. 843. Edit. de Lami, Florence 1745), parle de la nouvelle invention de πυρ μετα βροντης ϗ καπνου. Ce sont là, comme on voit, des témoignages des Princes de l'Empire Grec.

nourrissoit & lui donnoit de l'activité ; le sable, l'urine & le vi aigre étoient les seuls moyens de calmer la fureur de cet agent redoutable, que les Grecs nommoient avec raison le feu *liquide* ou le feu *maritime*. On l'employoit contre l'ennemi avec le même succès sur mer & sur terre, dans les batailles ou dans les siéges. On le versoit du haut des remparts, à l'aide d'une grande chaudière ; quelquefois on le jetoit avec une espèce de mortier, des boulets de pierre & de fer qui en étoient imprégnés, ou on lançoit des traits & des javelines couverts de lin & d'étoupes chargés aussi d'huile inflammable ; d'autres fois on le déposoit dans des boulets qui faisoient de plus grands ravages ; plus communément on le jetoit avec de longs tubes de cuivre placés sur l'avant d'une galère ; on donnoit à ces tubes la forme de divers monstres sauvages qui sembloient vomir des torrens de feu liquide. Le feu Grégeois passoit à Constantinople pour le

Palladium de l'Etat, & on en cachoit soigneusement la composition. Lorsque l'Empereur prêtoit ses galères & son artillerie à ses alliés, on n'avoit garde de leur apprendre le secret du feu Grégeois, & l'ignorance & la surprise des ennemis augmentoient & prolongeoient leur frayeur. L'un des Empereurs (21) indique dans son Traité sur l'administration de l'Empire, les réponses & les excuses avec lesquelles on peut éluder la curiosité indiscrette & les sollicitations importunes des Barbares. Il recommande de dire qu'un Ange a révélé le mystère du feu Grégeois au premier & au plus grand des Constantins, en lui ordonnant d'une manière expresse de ne jamais communiquer aux Nations étrangères ce don du Ciel & cette grace particulière accordés aux Romains; que le Prince & les Sujets doivent garder sur ce point un silence re-

(21) Constantin. Porphyrogenit. de Administratione Imperii, c. XIII, p. 64, 65.

ligieux ; que s'ils y manquent ils se rendront coupables de trahison & de sacrilége ; que le Dieu des Chrétiens exerceroit une vengeance surnaturelle contre cette impiété. Les Romains de l'Orient gardèrent leur secret durant quatre siècles, & à la fin du troisième, les Persans, qui connoissoient toutes les mers & tous les arts, se virent foudroyés par le feu Grégeois, sans pouvoir deviner sa composition. A la fin les Musulmans le découvrirent ou vinrent à bout de le savoir ; & dans les guerres de la Syrie & de l'Egypte, les Chrétiens eurent à souffrir d'un moyen qu'ils avoient inventé contre les Moslems. Un Chevalier qui méprisoit les glaives & les lances des Sarasins, raconte de bonne foi ses frayeurs & celles de ses compagnons, lorsqu'il vit & lorsqu'il entendit la funeste machine qui vomissoit des torrens de feu Grégeois. Il arrivoit fendant les airs, dit Joinville (22),

(22) Histoire de Saint Louis, p. 39, Paris 1688, p. 44 ; Paris, de l'Imprimerie Royale, 1761. Les observa-

sous la forme d'un dragon ailé qui avoit une longue queue & qui étoit de la grosseur d'un tonneau ; il étoit bruyant comme la foudre, il avoit la vîtesse de l'éclair, & sa funeste lumière dissipoit les ténèbres de la nuit. L'usage du feu Grégeois a continué jusque vers le milieu du quatorzième siècle (23), jusqu'à

---

tions de Ducange rendent précieuse la première de ces éditions ; & la pureté du texte de Joinville donne du prix à la seconde. Cet Auteur est le seul qui nous apprenne que les Grecs, à l'aide d'une machine qui agissoit comme la fronde, lançoient le feu Grégeois à la suite d'un dard ou d'une javeline.

(23) La vanité ou le désir d'ébranler les réputations bien affermies a engagé quelques modernes à placer avant le quatorzième siècle la découverte de la poudre à canon (Voyez Sir William Temple, Dutens, &c.), & celle du feu Grégeois avant le septième siècle (Voyez le Saluste du Président des Brosses, t. 2, p. 381); mais les témoignages qu'ils citent avant l'époque où l'on place ces découvertes, ont rarement de la clarté, & ne satisfont point du tout; & on peut soupçonner de fraude & de crédulité les Ecrivains postérieurs. Les Anciens employoient dans leurs siéges des combustibles qui offroient de l'huile & du soufre; & le feu Grégeois a, par sa nature & ses effets, quelques affinités avec la poudre à canon. Au reste, le témoignage le plus difficile à éluder

l'époque où des combinaiſons chimiques ſur le nitre, le ſoufre ou le charbon, ou bien le haſard, ont produit, par la découverte de la poudre à canon, une nouvelle révolution dans l'art de la guerre & les annales du Monde (24).

Invaſion de la France par les Arabes, A. D. 721, &c.

Conſtantinople & le feu Grégeois empêchèrent les Arabes de pénétrer en Europe du côté de l'Orient; mais à l'Occident & du côté des Pyrénes, les Vainqueurs de l'Eſpagne menaçoient d'une invaſion les provinces de la Gaule (25).

ſur l'antiquité de la première déconverte, eſt un paſſage de Procope (de Bell. Goth. l. 4, c. XI); & ſur celle de la ſeconde, quelques faits de l'Hiſtoire d'Eſpagne au temps des Arabes (A. D. 1249 — 1312 — 1332, Biblior. Arab. Hiſpan. t. 2, p. 6, 7 & 8).

(24) Le Moine Bacon, cet homme extraordinaire, révèle deux des ſubſtances qui entrent dans la poudre à canon, le ſalpêtre & le ſoufre, & il cache le troiſième ſous une phraſe d'un jargon myſtérieux; il ſembloit craindre les ſuites de ſa découverte (Biographia Britannica, vol. 1, p. 430, quatrième édition), & le quatrième tome de la Traduction de l'Hiſtoire d'Angleterre de Henri.

(25) Voyez ſur l'invaſion de la France & la défaite des Arabes par Charles Martel, l'Hiſtoria Arabum (c. 11, 12, 13, 14 de Roderic Ximenes, Archevêque de Tolède, qui avoit ſous les yeux la Chronique chrétienne

La décadence de la Monarchie françoise attiroit ces Guerriers toujours avides de conquêtes : les descendans de Clovis n'avoient plus ni sa valeur, ni la fermeté de son caractère ; & c'est d'après leurs malheurs ou d'après leur nullité qu'on a donné le nom de *Fainéans* aux derniers Rois de la race mérovingienne (26). Ils régnoient sans pouvoir & mouroient sans

d'Isidore Pacensis, & l'Histoire des Mahométans par Novairi. Les Moslems gardent le silence ou s'expriment en peu de mots sur leurs pertes ; mais M. Cardonne (t. 1, p. 129, 130, 131) a fait un récit pur & simple de ce qu'il a pu recueillir dans les Ouvrages de Ibn Halikan, de Hidjaci, & d'un Auteur anonyme. Les Textes des Chroniques de France & des Vies des Saints se trouvent dans le Recueil de Bouquet (t. 3) & dans les Annales de Pagi (t. 3), qui a rétabli la Chronologie sur laquelle les Annales de Baronius se trompent de six ans. Il y a plus de sagacité & d'esprit que de véritable érudition dans les articles *Abderame* & *Munuza* du Dictionnaire de Bayle.

(26) Eginhart, de Vitâ Caroli Magni, c. 2, p. 13—18, Edit. de Schmink, Utrecht 1711. Des Critiques modernes accusent le Ministre de Charlemagne d'avoir exagéré la foiblesse des Mérovingiens ; mais ses traits généraux sont exacts, & le Lecteur François répétera à jamais les beaux vers du Lutrin de Boileau.

gloire. Un palais de campagne qu'on voyoit aux environs de Compiegne (27), étoit leur résidence ou leur prison ; toutes les années, aux mois de Mars & de Mai, un chariot attelé de six bœufs les menoit à l'assemblée des Françs, où ils donnoient audience aux Ambassadeurs étrangers, & où ils ratifioient les actes des Maires du palais. Cet Officier domestique étoit le Ministre de la Nation & le Maître du Prince : un emploi public étoit devenu le patrimoine d'une seule famille. Un Gouvernement moitié sauvage & moitié corrompu se trouvoit presque dissous, & les Ducs qui payoient un tribut, les Comtes qui gouvernoient les provinces, & les Seigneurs des fiefs méprisoient

(27) *Mamacca* sur l'Oise, entre Compiegne & Noyon, qu'Eginhart appelle *perparvi reditûs villam* (V. les Notes de la carte de l'ancienne France dans Bouquet. *Compendium* ou Compiegne étoit un Palais plus majestueux (Adrien Valois, Notitia Galliarum, p. 152); & l'Abbé Galliani, ce Philosophe jovial, a pu dire avec vérité (Dialogues sur le commerce des bleds) que c'étoit la résidence des Rois très-Chrétiens & très-chevelus.

la foiblesse du Monarque, & cherchoient, à l'exemple du Maire du palais, à satisfaire leur ambition aux dépens du Souverain. Parmi les Chefs indépendans, Eudes, Duc d'Aquitaine, qui, dans les provinces méridionales de la Gaule, usurpoit l'autorité & même le titre de Roi, fut un des plus hardis & des plus heureux. Les Goths, les Gascons & les Françs se rassemblèrent sous le drapeau de ce Héros Chrétien; il repoussa la première invasion des Sarasins; & Zama, Lieutenant du Calife, perdit la vie & son armée sous les murs de Toulouse. L'ambition de ses successeurs fut aiguillonnée par l'esprit de vengeance; ils passèrent de nouveau les Pyrénées, & entrèrent dans la Gaule avec de grandes forces & la résolution de conquérir ce pays. Ils choisirent une seconde fois cette position avantageuse de Narbonne (28), qui

(28) Avant même l'établissement de cette colonie, A. U. C. 630 (Velleius Patercul. I. 15), au temps de

détermina

détermina les Romains à y établir leur première colonie; ils réclamèrent la province de Septimanie ou du Languedoc, à titre de dépendance de la monarchie d'Espagne; le Souverain de Damas & de Samarcande fut le maître des vignobles de la Gascogne & des environs de Bordeaux, & le Midi de la France, depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à celle du Rhône, adopta les mœurs & la Religion de l'Arabie.

Mais Abdalrahman ou Abderame, que le Calife Hashem avoit rendu aux vœux des Soldats & du Peuple d'Espagne, n'étoit pas satisfait. Le vieux Général, qui ne doutoit de rien, condamna au joug du Prophète les autres provinces de la France ou de l'Europe, &, ne croyant pas que la nature ou les hommes pussent lui résister, se disposa à exécuter cet arrêt

Expédition & victoires d'Abderame, A. D. 731.

* Polybe (Hist. l. 3, p. 265, Edit de Gronov. Narbonne étoit une ville celtique du premier rang, & une des places les plus septentrionales du Monde alors connu (D'Anville, Notice de l'ancienne Gaule, p. 473).

à l'aide d'une armée formidable. Il eut d'abord soin d'étouffer un rebelle domestique appelé Munuza, qui étoit le maître des passages les plus importans des Pyrénées ; ce Chef Maure avoit accepté l'alliance du Duc d'Aquitaine ; & Eudes, conduit par des motifs d'intérêt particulier ou par des vues d'intérêt public, maria sa fille, jeune personne d'une grande beauté, à l'incrédule Africain. Abderame s'empara des forteresses de la Cerdagne ; le rebelle fut égorgé dans les montagnes, & sa veuve envoyée à Damas pour satisfaire les désirs, ou ce qui est plus vraisemblable, pour satisfaire la vanité du Calife. Abderame passa le Rhône sans perdre de temps, & assiégea Arles. Une armée de Chrétiens voulut secourir cette ville : on voyoit encore au treizième siècle les tombeaux de leurs Chefs, & le rapide fleuve entraîna dans la Méditerranée des milliers de morts. Abderame n'eut pas moins de succès du côté de l'Océan. Il traversa sans opposition la Ga-

ronne & la Dordogne, qui réuniſſent leurs flots dans le golfe de Bordeaux; mais il trouva au delà de ces rivières le camp de l'intrépide Eudes qui avoit formé une ſeconde armée, & qui eſſuya une ſeconde défaite ſi fatale aux Chrétiens, que, de leur aveu, Dieu ſeul put compter le nombre des morts. Après cette victoire, l'armée des Saraſins inonda les provinces de l'Aquitaine, dont les noms gaulois ſe trouvent déguiſés plutôt qu'effacés par les dénominations actuelles de Périgord, Saintonge & Poitou; Abderame arbora ſon drapeau ſur les murs, ou du moins devant les portes de Tours & de Sens, & ſes détachemens parcoururent le royaume de Bourgogne, juſqu'aux villes très-connues de Lyon & Beſançon. La tradition a conſervé longtemps le ſouvenir de ces ravages, car Abderame n'épargnoit ni le pays ni les habitans; & l'invaſion de la France par les Maures & les Muſulmans, a donné lieu à ces fables, dont les Romans de chevalerie

ont dénaturé les faits d'une manière si bisarre, & que l'Arioste a ornées de couleurs si brillantes & si agréables. La civilisation étoit alors peu avancée; les Arts avoient fait peu de progrès, & les villes qu'abandonnoient les naturels, offroient aux Sarasins une proie de peu de valeur; ils trouvèrent les plus riches dépouilles dans les églises & les monastères qu'ils livrèrent aux flammes après les avoir pillés; & St. Hilaire de Poitiers & St. Martin de Tours, qui passoient pour avoir le don des miracles, oublièrent de défendre leurs tombeaux (29). Les Sarasins s'étoient avancés en triomphe l'espace de plus de trois cents lieues, depuis le rocher de Gibraltar jusqu'aux bords de la Loire; & en faisant trois cents lieues de plus,

(29) Roderic Ximenes accuse les Sarasins d'avoir *attenté* au sanctuaire de Saint Martin de Tours. *Turonis civitatem, ecclesiam & palatia vastatione & incendio simili diruit & consumpsit*. La continuation de Fredegaire ne leur reproche que l'intention; *ad domum beatissimi Martini evertendam destinant*; *at Carolus*, &c. L'Annaliste François étoit plus jaloux de l'honneur du Saint.

ils seroient arrivés aux confins de la Pologne & aux montagnes de l'Ecosse : le passage du Rhin est aussi facile que celui du Nil & de l'Euphrate, & d'un autre côté la flotte arabe auroit pu pénétrer dans la Tamise sans livrer un combat navale. Les écoles d'Oxford expliqueroient aujourd'hui le Koran, & du haut de ses chaires on démontreroit à un Peuple circoncis la sainteté & la vérité de la révélation de Mahomet (30).

Le génie d'un seul homme sauva la Chrétienté. Charles, fils illégitime de Pepin le Bref, se contentoit du titre de Maire ou de Duc des Francs ; mais il méritoit de devenir la tige d'une race de Défaite des Sarasins par Charles Martel, A. D. 732.

---

(30) Au reste, je doute que la mosquée d'Oxford eût produit un Ouvrage de controverse aussi élégant & aussi ingénieux que les Sermons prêchés dernièrement à la lecture de M. Brampton, par M. White, Professeur d'arabe. Ses observations sur le caractère & la Religion de Mahomet sont adaptées avec art au sujet qu'il traite, & en général fondées sur la vérité & la raison. Il joue le rôle d'un Avocat plein d'esprit & d'éloquence ; & il a quelquefois le mérite d'un Historien & d'un Philosophe.

Rois. Il gouverna vingt-quatre ans le royaume; son administration rétablit & soutint la dignité du trône, & les rebelles de la Germanie & de la Gaule furent écrasés successivement par l'activité d'un Guerrier qui, dans la même campagne, arboroit ses drapeaux sur l'Elbe, le Rhône & les côtes de l'Océan. Le danger de son pays échauffa son courage, & son rival, le Duc d'Aquitaine, fut réduit à paroître au nombre des fugitifs & des supplians. » Hélas, s'écrioient » les Françs, quel malheur! quelle in» dignité! Il y a long-temps qu'on parle » de la conquête des Arabes; nous crai» gnions leur attaque du côté de l'Orient; » ils ont conquis l'Espagne, & c'est par » l'Occident qu'ils envahissent notre pays. » Au reste, ils nous sont inférieurs en » nombre, & leurs armes ne valent pas » les nôtres, puisqu'ils n'ont pas de bou» cliers «. — » Si vous suivez mon con» seil, leur répondit l'habile Maire du palais, » vous n'interromprez point leur

» marche, & vous ne précipiterez pas
» votre attaque : c'eſt un torrent qu'il
» eſt dangereux d'arrêter dans ſa courſe ;
» la ſoif des richeſſes & le ſentiment de
» leur gloire redoublent leur valeur, &
» la valeur eſt au deſſus des armes & du
» nombre. Attendez que chargés de bu-
» tin ils ſoient embarraſſés dans leurs
» mouvemens. Ces richeſſes diviſeront
» leurs conſeils, & aſſureront votre vic-
» toire «. Cette politique ſubtile eſt
peut-être de l'invention des Ecrivains
Arabes, & la ſituation de Charles indique
un motif plus ſimple de temporiſer, le
ſecret déſir d'humilier l'orgueil & de ra-
vager les provinces du rebelle Duc d'A-
quitaine. Il eſt encore plus vraiſemblable
que les délais de Charles furent contre
ſon gré, & qu'il ne put s'y ſouſtraire.
La première & la ſeconde race ne con-
nurent point les armées permanentes à
l'époque dont nous parlons ; les Saraſins
étoient alors les maîtres de plus de la
moitié du royaume ; ſelon leur poſition

respective, les Francs de la Neustrie & ceux de l'Austrasie furent trop effrayés ou trop insoucians sur le danger qui les menaçoit; & les Gepides & les Germains, disposés à donner du secours, avoient beaucoup de chemin à faire pour se rendre au camp des Chrétiens. Dès que Charles Martel eut rassemblé ses forces, il chercha l'ennemi & le trouva au milieu de la France entre Tours & Poitiers. Une chaîne de collines couvrit sa marche, qui fut bien calculée; & il paroît qu'Abderame fut surpris de le voir. Les Nations de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe se livrèrent avec la même ardeur à une bataille qui devoit changer la face du Monde. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches, & les Cavaliers & les Archers de l'Orient eurent l'avantage; mais dans la bataille rangée qui eut lieu le septième, les Orientaux furent accablés par la force & la stature des Germains, qui, avec des cœurs intrépides

& des mains de *fer* (31), soutinrent la liberté civile & religieuse de leur postérité. Le surnom de Martel ou de *Marteau* qu'on donna à Charles, rappelle les irrésistibles coups qu'il portoit : le ressentiment & l'émulation animèrent la valeur d'Eudes, & leurs compagnons d'armes sont les véritables Pairs & les vrais Paladins de la Chevalerie françoise. On combattit jusqu'au dernier rayon du jour; Abderame fut tué, & les Sarasins se retirèrent dans leur camp. Au milieu du désordre & du désespoir de la nuit, les diverses Tribus de l'Yemen & de Damas, de l'Afrique & de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres ; les restes de l'armée se dissipèrent tout à coup, & chaque Emir ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. Au lever de l'aurore, le

(31) *Gens Austriæ membrorum pre-eminentiâ valida, & gens Germana corde & corpore præstantissima, quasi in ictû oculi manû ferreâ & pectore arduo Arabes extinxerunt* (Roderic Toletan, c. 14).

camp des Sarasins paroissoit tranquille, mais les Chrétiens avoient peur d'y trouver une ambuscade : sur le rapport des espions, ils allèrent fouiller les tentes ; excepté des reliques fameuses, on rendit aux légitimes propriétaires une très-petite portion du butin. Le Monde catholique fut bientôt instruit de cette grande nouvelle, & les Moines d'Italie assurèrent & crurent que le marteau de Charles avoit écrasé trois cent cinquante ou trois cent soixante-quinze milles Musulmans (32), & que les Chrétiens n'avoient pas perdu plus de quinze cents hommes à la bataille de Tours. Mais ces incroyables calculs sont assez réfutés par la circonf-

(32) Ce sont les calculs de Paul Warnefrid, Diacre d'Aquilée (de Gestis Langobard, l. 6, p. 921, Edit. de Grot.), & d'Anastase, Bibliothécaire de l'Eglise romaine (in Vit. Gregorii II); ce dernier parle de trois éponges miraculeuses, lesquelles rendirent invulnérables les Soldats François qui se les étoient partagées. On diroit qu'Eudes, dans ses Lettres au Pape, usurpa l'honneur de la victoire ; les Annalistes François l'injurient sur ce point, & l'accusent aussi faussement d'avoir appelé les Sarasins.

pection du Général François, qui craignoit les piéges & les hasards d'une poursuite, & qui remit dans leurs forêts ses alliés de la Germanie. L'inaction d'un vainqueur annonce qu'il a perdu de ses forces, & ce n'est pas au moment du combat, c'est au moment de la fuite des vaincus que la mort a fait le plus de ravages. Au reste, la victoire des Françs fut complette & décisive; Eudes reprit l'Aquitaine; les Arabes ne songèrent plus à la conquête des Gaules, & Charles Martel & ses braves descendans les repoussèrent bientôt au delà des Pyrénées (33). On est surpris que le Clergé, qui doit à Charles Martel son existence, n'ait pas canonisé ou du moins n'ait pas comblé d'éloges le sauveur de la Chrétienté. Mais au milieu

Ils se retirent devant les François.

(33) Pepin, fils de Charles Martel, reprit Narbonne & le reste de la Septimanie, A. D. 755 (Pagi, Critica, t. 3, p. 300). Trente-sept ans après, les Arabes firent une incursion dans cette partie de la France, & ils employèrent les captifs à la construction de la mosquée de Cordoue (de Guignes, Hist. des Huns, t. 1, p. 354).

de la détresse publique, le Maire du palais s'étoit vu contraint d'employer au service de l'Etat & au payement des Soldats, les richesses ou du moins les revenus des Evêques & des Abbés. On oublia son mérite pour ne se souvenir que de son sacrilége; & un Concile de France osa déclarer, dans une Epître à un Prince Carlovingien, que Charles Martel étoit en Enfer; qu'à l'ouverture de son tombeau une odeur de feu & la vue d'un horrible dragon effrayèrent les spectateurs, & qu'un saint personnage du temps avoit eu le plaisir de voir l'ame & le corps de ce sacrilége brûlans dans les abymes éternelles (34).

Elévation des Abassides, A. D. 746 — 750.

La perte d'une armée & d'une province en Occident fit moins d'impression à la

(34) Cette Lettre pastorale, adressée à Louis le Germanique, & vraisemblablement composée par l'adroit Hincmar, est datée de l'an 858, & signée par les Evêques des provinces de Rheims & de Rouen (Baronius, Annal. Eccles. A. D. 741; Fleury, Hist. Eccles. t. 10, p. 514 — 516). Au reste, Baronius lui-même & les Critiques François rejettent avec mépris cette fable inventée par des Evêques.

Cour de Damas, que l'élévation & le progrès d'un Compétiteur domestique. Excepté chez les Syriens, la Maison d'Ommiyah n'avoit jamais été l'objet de la faveur publique. On l'avoit vue sous Mahomet persévérer dans l'idolâtrie & la rebellion; elle avoit adopté l'Islamisme malgré elle; son élévation avoit été irrégulière & factieuse, & le sang le plus sacré & le plus noble de l'Arabie avoit cimenté son trône. Le pieux Omar, le meilleur des Princes de cette race, n'avoit pas paru satisfait de son titre à la couronne; leurs vertus personnelles ne suffisoient pas pour les justifier d'avoir violé l'ordre de succession, & les yeux & le cœur des Fidèles se tournoient vers la ligne de Hashem & les parens de l'Apôtre de Dieu. Parmi ces descendans du Prophète, les Fatimites étoient inconsidérés ou pusillanimes, mais les Abbassides nourrissoient avec courage & avec discrétion les espérances de leur fortune. Du fond de la Syrie, où ils menoient une vie obscure, ils firent partir en secret

des Agens & des Missionnaires, qui prêchèrent dans les provinces d'Orient leur droit héréditaire & irrévocable; & Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abdallah, fils d'Abbas, oncle du Prophète, donna audience aux Députés du Korasan, & reçut d'eux un présent de quarante mille pièces d'or. Après la mort de Mohammed, une nombreuse troupe de Fidèles, qui n'attendoient qu'un Chef & un signal de révolte, prêta serment de fidélité à son fils Ibrahim; le Gouverneur du Korasan continua à déplorer l'inutilité de ses soins & le funeste sommeil des Califes de Damas, jusqu'à l'époque où il fut chassé avec tous ses adhérens de la ville & du palais de Meru, par Abu Moslem. Ce faiseur de Rois, l'Auteur, ainsi qu'il est nommé, de la dénomination des Abbassides, éprouva à la fin pour ses services la reconnoissance ordinaire des Cours (35). Une naissance

(35) Les chevaux & les selles qui avoient porté ses femmes, furent tués ou brûlés, de peur qu'un homme ne les montât par la suite. Douze cents mulets ou chameaux étoient employés au service de sa cuisine; les Historiens

ignoble, peut-être étrangère, ne put arrêter l'ambition d'Abu Moslem. Jaloux de ses femmes, prodigue de ses richesses, de son sang & de celui des autres, il se vantoit avec plaisir, & peut-être avec vérité, d'avoir donné la mort à six cent mille ennemis; & telle étoit l'intrépide gravité de son caractère & de sa physionomie, qu'excepté un jour de bataille on ne le vit jamais sourire. Les différens partis imaginèrent des moyens de se reconnoître; la couleur *verte* fut réservée aux Fatimites; les Ommiades prirent la couleur *blanche*, & les Abbassides adoptèrent le *noir*. Les turbans & les habits étoient de cette triste couleur : on voyoit deux étendards noirs de neuf coudées de hauteur à l'avant-garde d'Abu Moslem; on les appeloit la *nuit* & *l'ombre*, & ces noms allégoriques désignoient d'une manière obscure l'indissoluble union &

disent qu'on y consommoit chaque jour trois mille pains, cent moutons, sans parler des bœufs, de la volaille, &c. (Abulpharage, Hist. Dynast. p. 140).

la succession perpétuelle de la ligne de Hashem. La faction des Blancs & des Noirs bouleversa l'Orient de l'Inde à l'Euphrate ; les Abbassides étoient le plus souvent victorieux, mais les malheurs personnels de leur Chef diminuèrent l'éclat de ces succès. Enfin la Cour de Damas s'éveilla ; elle résolut d'empêcher le pélerinage de la Mecque, qu'Ibrahim avoit entrepris avec un brillant cortége. Un détachement de cavalerie intercepta sa marche, se saisit de sa personne, & le malheureux Ibrahim expira dans un cachot de Haran, sans avoir goûté les plaisirs de cette royauté qu'on lui avoit tant promise. Saffah & Almansor, ses deux frères cadets, échappèrent au Tyran ; ils se tinrent cachés à Cufa jusqu'à l'époque où le zèle du Peuple & l'arrivée de quelques troupes de l'Orient, qui leur étoient favorables, leur permirent de se montrer en public. Saffah, revêtu des ornemens du Calife, & suivi d'une pompe religieuse & militaire, se rendit à la mosquée

quée un Vendredi. Il monta en chaire, fit la prière & un sermon, en qualité de successeur légitime de Mahomet; & après son départ, ses alliés reçurent le serment du Peuple, qui depuis long-temps le désiroit pour son maître. Mais c'étoit sur les bords du Zab, & non dans la mosquée de Cufa, que cette grande querelle devoit se terminer. La faction des Blancs paroissoit avoir tous les avantages, l'autorité d'un Gouvernement bien affermi, une armée de cent vingt mille Soldats, & des troupes ennemies six fois moins nombreuses, & la présence & le mérite du Calife Merwan, le quatorzième & le dernier de la Maison d'Ommiyah. Avant de monter sur le trône, il avoit mérité par ses campagnes en Georgie, l'honorable surnom *de l'âne de la Mésopotamie* (36), & on auroit pu le

(36) *Al Hemar*. Il avoit été Gouverneur de la Mésopotamie; & un proverbe arabe donne des éloges au courage de ces ames guerrières qui ne prennent jamais la fuite devant l'ennemi. Le surnom de Merwan peut justi-

compter parmi les plus grands Princes, dit Abulfeda, ſi les Décrets éternels n'avoient pas fixé cette époque pour la ruine de ſa famille; Décret, ajoute-t-il, contre lequel toute la force & toute la ſageſſe des hommes lutteroient en vain. On comprit mal ou l'on viola les ordres de Merwan; le retour de ſon cheval, que des beſoins l'avoient obligé de quitter pour un moment, fit croire qu'il étoit mort; & Abdallah, oncle de ſon Compétiteur, ſut employer habilement le fanatiſme des eſcadrons Noirs. Le Calife ſe ſauva à Moſul, après une défaite dont il ne put ſe relever; mais voyant le drapeau des Abbaſſides flotter ſur le rempart, il repaſſa tout à coup le Tigre; il jeta un regard de douleur ſur ſon palais de Haran; il traverſa l'Euphrate, abandonna

---

fier la comparaiſon d'Homère (Iliade, A. 557, &c.), & le ſurnom & la citation d'Homère doivent impoſer ſilence aux Modernes, qui regardent l'âne comme un emblême de ſtupidité & de baſſeſſe (D'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 558).

les fortifications de Damas, & sans s'arrêter dans la Palestine, prit son dernier camp à Busir, sur les rivages du Nil (37). Il fuyoit avec d'autant plus de rapidité, que l'infatigable Abdallah le suivoit de près, & augmentoit de jour en jour sa force & sa réputation. Les restes de la faction des Blancs furent vaincus sur les

(37) Quatre villes de l'Egypte portent le nom de Busir ou Busiris, si célèbre dans les fables grecques. La première, où Merwan fut tué, se trouve à l'Occident du Nil, dans la province de Fium ou d'Arsinoë; la seconde, dans le Delta & le Nôme Sebennitique; la troisième est près des Pyramides; & la quatrième, qui fut détruite par Dioclétien (Voyez ci-dessus, chapitre 13), est dans la Thébaïde. Voici une Note du savant & orthodoxe Michaelis: *Videntur in pluribus Ægypti superioris urbibus Busiri Coptoque arma sumpsisse Christiani, libertatemque de religione sentiendi defendisse, sed succubuisse quo in bello Coptus & Busiris diruta, & circa Esnam magna strages edita. Bellum narrant, sed causam belli ignorant scriptores Byzantini, alioqui Coptum & Busirim non rebellasse dicturi, sed causam Christianorum suscepturi* (Not. 211, p. 100). Voyez sur la Géographie des quatre Busiris, Abulfeda (Descript. Ægypt. p. 9, vers. Michaelis, Gottingue 1776, in-4°.), Michaelis (Not. 122—127, p. 58—63), & D'Anville (Mémoire sur l'Egypte, p. 85—147—205).

plaines de l'Egypte, & Merwan reçut peut-être avec plaisir le coup de lance qui termina sa vie & ses inquiétudes. Le Vainqueur, après une inquisition qui dut révolter tout le monde, extirpa les branches les plus éloignées de la Maison rivale. On dispersa leurs ossemens; on chargea leur mémoire d'imprécations; & la postérité des Tyrans de Hossein paya bien cher le meurtre de cet Arabe. Quatre-vingts personnes de la famille des Ommiades, qui comptoient sur la parole ou la clémence de leurs ennemis, se rendirent à un festin solemnel qui se préparoit à Damas : des assassins les égorgèrent indistinctement en dépit des loix de l'hospitalité : on dressa la table sur leurs corps, & les soupirs qu'elles exhaloient en mourant, ne firent qu'aumenter la bonne humeur des convives. L'issue de la guerre civile établit solidement la dynastie des Abbassides; mais les divers partis des Musulmans avoient fait de si grandes pertes,

Chute des Ommiades, A. D. 750. Février 10.

que les Chrétiens seuls durent triompher de la révolution (38).

Si cette révolution n'eût pas porté atteinte à la force & à l'unité de l'Empire des Sarasins, une génération auroit suffi pour remplacer tous les Musulmans qu'avoit moissonnés la guerre civile. Dans la proscription des Ommiades, Abdalrahman, jeune Arabe du sang royal, échappa seul à la fureur de ses ennemis : on le poursuivit des rives de l'Euphrate aux vallées du mont Atlas. Son arrivée aux environs de l'Espagne ranima le zèle de la faction des Blancs. Jusqu'ici les Persans s'étoient mêlés seuls de la cause des Abbassides : l'Occident n'avoit point eu de part à la

Révolte de l'Espagne, A. D. 755.

(38) Voyez Abulfeda (Annal. Moslem. p. 136 — 145); Eutychius (Annal. t. 2, p. 392, vers. Pocock); Elmacin (Hist. Saracen. p. 109 — 121); Abulpharage (Hist. Dynast. p. 134 — 140); Roderic de Tolède (Hist. Arabum, c. 18, p. 33); Théophanes (Chronograph. p. 356, 357), qui parle des Abbassides sous les noms de Χωρασάνιται & de Μαυροφοροι), & la Bibliothèque d'Herbelot, Articles *Ommiades*, *Abbassides*, *Marwan*, *Ibrahim*, *Saffah*, *Abou Moslem*.

guerre civile, & les Serviteurs de la famille détrônée y possédoient encore leurs terres & les emplois du Gouvernement. Excités par la reconnoissance, l'indignation & la crainte, ils engagèrent le petit-fils du Calife Hashem à monter sur le trône de ses ancêtres; & il faut avouer que dans la situation désespérée où il se trouvoit, il étoit à peu près indifférent de se décider pour les dernières résolutions de la témérité, ou pour celles de la sagesse. Le Peuple le reçut avec des acclamations lorsqu'il débarqua sur la côte d'Andalousie; & après une lutte qui eut des succès, Abdalrahman établit le trône de Cordoue, & fut la tige des Ommiades d'Espagne, lesquels régnèrent plus de deux siècles & demi des bords de l'Atlantique aux montagnes des Pyrénées (39). Il tua dans un combat un Lieutenant des Abbassides,

(39) Consultez sur la révolution d'Espagne, Roderic de Tolède (c. 18, p. 34, &c.), la Bibliotheca Arabico-Hispana (t. 2, p. 30—198), & Cardonne (Hist. de l'Afrique & de l'Espagne, t. 1, p. 180—197—205—272—323, &c.).

qui étoit venu attaquer ses domaines avec une escadre & une armée. Un audacieux Emissaire alla suspendre devant le palais de la Mecque la tête d'Ala, conservée dans du sel & du camphre; & le Calife Almansor se réjouit d'être séparé d'un si formidable adversaire par les mers & une si vaste étendue de pays. Abdalrahman & Almansor se disposoient à recommencer les hostilités; peut-être même se déclarèrent-ils la guerre; mais ce projet & cette déclaration d'hostilités n'eurent aucun effet : l'Espagne, au lieu d'ouvrir une porte à la conquête de l'Europe, fut détaché du tronc de la monarchie; & engagée dans une guerre continuelle avec l'Orient; elle fut disposée à maintenir la paix & des liaisons d'amitié avec les Princes Chrétiens de Constantinople & de France. Les descendans vrais ou faux d'Ali, les Edrissites de Mauritanie, & les Fatimites de l'Egypte & de l'Afrique, qui avoient plus de puissance, suivirent l'exemple des Ommiades. Au dixième

Triple division du Califat.

siècle, trois Califes ou Commandans des Fidèles qui régnoient à Bagdad, à Cairoan & à Cordoue, se disputoient le trône de Mahomet; ils s'excommunioient les uns les autres, & n'étoient d'accord que sur ce principe capable de produire tant de divisions, qu'un Sectaire est plus odieux & plus coupable qu'un Infidèle (40).

Magnificence des Califes, A. D. 750 — 960.

La Mecque étoit le patrimoine de la ligne de Hashem; mais les Abbassides ne songèrent jamais à habiter la ville du Prophète. Ils prirent en aversion Damas, qui avoit été la résidence des Ommiades, & où l'on avoit égorgé un si grand nombre de Citoyens; & Almansor, frère & successeur de Saffah, jeta les fondemens

(40) Je ne réfuterai pas les erreurs bisarres & les chimères de Sir William Temple (ses Œuvres, vol. 3, p. 371 — 374, Edition in-8°.), & de Voltaire (Hist. Générale, c. 28, t. 2, p. 124, 125, Edit. de Lausanne), sur la division de l'Empire des Sarasins. Les erreurs de Voltaire viennent d'un défaut de lumières & de réflexions; mais Sir William fut trompé par un imposteur Espagnol qui a fabriqué une Histoire apocryphe de la conquête de l'Espagne par les Arabes.

de Bagdad (41), où les Califes ses successeurs établirent leur trône durant cinq siècles (42). On plaça la nouvelle capitale sur la rive orientale du Tigre, environ quinze milles au dessus des ruines de Modain; on l'environna d'un double mur de forme circulaire; & tel fut le rapide progrès de cette cité, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville de province, que huit cent mille hommes & soixante mille femmes de Bagdad & des villages voisins

(41) Le Géographe D'Anville (l'Euphrate & le Tigre, p. 121 — 123) & d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 167, 168) suffisent pour faire connoître Bagdad. Nos Voyageurs Pietro della Valle (t. 1, p. 688 — 698), Tavernier (t. 1, p. 230 — 238), Thevenot (part. 2, p. 209 — 212), Otter (t. 1, p. 162 — 168), & Niebuhr (Voyage en Arabie, t. 2, p. 239 — 271) n'en ont vu que les ruines; & à ma connoissance le Géographe de Nubie (p. 204) & le Juif Benjamin Tudele (Itinerarium, p. 112 — 123, à Const. l'Empereur, apud Elzevir, 1633) sont les seuls Ecrivains qui ayent vu Bagdad sous le règne des Abbassides.

(42) On posa les fondemens de Bagdad A. H. 145, A. D. 762. Mostasem, le dernier des Abbassides, tomba au pouvoir des Tartares, qui le mirent à mort A. H. 656, A. D. 1258, le 20 Février.

assistèrent aux funérailles d'un Saint chéri du Peuple. Dans cette *cité de paix* (43), au milieu des richesses de l'Orient, les Abbassides dédaignèrent bientôt la modération & la simplicité des premiers Califes, & voulurent égaler la magnificence des Rois de Perse. Almansor, après avoir fait tant de guerres & élevé un si grand nombre d'édifices, laissa à peu près trente millions sterling en or & en argent (44), & ses fils dissipèrent ce trésor en peu

(43) Medinat al Salem, Dar al Salam. *Urbs pacis*, ou Ειρηνοπολις (Irenopolis), selon la dénomination encore plus élégante que lui ont donnée les Ecrivains de Byzance. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie de Bagdad, mais ils conviennent que la première syllabe signifie un jardin en Langue persanne; le jardin de Dad, Hermite Chrétien, dont la cellule étoit la seule habitation qu'on trouvât à l'endroit où l'on bâtit la ville.

(44) *Reliquit in ærario sexcenties millies mille stateres, & quater & vicies millies mille aureos aureos.* Elmacin, Hist. Saracen. p. 126. J'ai évalué les pièces d'or à huit schelings, & j'ai supposé que la proportion de l'or à l'argent étoit de 12 à 1. Mais je ne garantis pas les quantités numériques d'Erpenius; les Latins ne sont guère au dessus des Sauvages dans les calculs d'arithmétique.

d'années. Mahadi, l'un d'entre eux, dépensa six millions de dinars d'or en un seul pélerinage à la Mecque : c'est peut-être par des motifs de charité & de dévotion qu'il établit des citernes & des caravenserais sur une route de sept cents milles ; mais cette troupe de chameaux chargés de neige qui marchoient à sa suite, ne pouvoit qu'étonner les Arabes & rafraîchir les liqueurs & les fruits qu'on servoit sur la table du Prince (45). Les Courtisans ne manquèrent pas de combler d'éloges la libéralité d'Almamon son petit-fils, qui distribua les quatre cinquièmes du revenu d'une province, deux millions quatre cent mille dinars d'or, avant de descendre de cheval. Aux noces du même Prince on répandit sur la têre de l'épousée mille perles de la plus sorte grandeur (46) ; & on fit une loterie où cha-

(45) D'Herbelot, p. 530, Abulfeda, p. 154, *nivem Meccam apportavit, rem ibi aut nunquam aut rarissime visam.*

(46) Abulfeda, p. 184—189, décrit la magnificence

que lot donnoit des terres & des maisons. Au déclin de l'Empire, l'éclat de la Cour s'accrut au lieu de diminuer; & un Ambassadeur Grec eut occasion d'admirer ou de regarder en pitié la pompe du foible Moctader. » Toute l'armée du Calife » étoit sous les armes, dit l'Historien » Abulfeda, la cavalerie & l'infanterie » formoient un corps de cent soixante » mille hommes; les Grands-Officiers, » ses esclaves favoris, vêtus de la manière » la plus brillante, ayant des baudriers » qui étinceloient d'or & de pierreries, » se trouvoient rangés autour de sa per- » sonne. On voyoit ensuite sept mille » Eunuques, parmi lesquels on en comp- » toit quatre mille Blancs, & sept cents

---

& la libéralité d'Almamon. Milton a fait allusion à cet usage de l'Orient :

Or where the gorgeous East, with richest hand
Showers on her kings Barbaric pearls and gold.

Je me suis servi de l'expression moderne de *loterie*, pour rendre les *Missilia* des Empereurs Romains, lesquels accordoient un prix ou uu lot à ceux qui les saisissoient lorsqu'on les jetoit au milieu de la foule.

» Portiers ou Gardes d'appartemens. Des » chaloupes & des gondoles, décorées de » la manière la plus riche, étaloient leurs » banderoles sur le Tigre. La somptuo- » sité régnoit par-tout dans l'intérieur du » palais; on y remarquoit trente-huit » mille pièces de tapisserie, parmi les- » quelles douze mille cinq cents étoient » de soie brodées en or; on y trouvoit » vingt-deux mille tapis de pied. Le » Calife entretenoit cent lions avec un » garde pour chacun d'eux (47). Entre » autres raffinemens d'un luxe merveil- » leux, il ne faut pas oublier un arbre » d'or & d'argent qui portoit dix-huit » branches, sur lesquelles, ainsi que sur » les rameaux, on appercevoit des » oiseaux de toute espèce : ces oiseaux » & les feuilles de l'arbre étoient des

(47) Lorsque Bell d'Antermony (Travels, vol. 1, p. 99) accompagna l'Ambassadeur Russe à l'Audience de l'infortuné Shah Hussein de Perse, on amena *deux* lions dans la salle d'assemblée, afin de montrer le pouvoir du Monarque sur les animaux les plus farouches.

» métaux les plus précieux. Cet arbre se
» balançoit comme les arbres de nos
» bois, & alors on entendoit le ramage
» des différens oiseaux. C'est au milieu
» de tout cet appareil que l'Ambassadeur
» Grec fut conduit par le Visir au pied du
» trône du Calife (48) «. Les Ommiades d'Espagne soutenoient avec la même pompe le titre de Commandant des Fidèles. Le troisième & le plus grand des Abdalrahmans éleva à trois milles de Cordoue, en l'honneur de sa Sultane favorite, la ville, le palais & les jardins de Zehra. Il y employa vingt-cinq années de travail & plus de neuf millions sterling; il fit venir de Constantinople les Sculpteurs & les Architectes les plus habiles de son siècle; douze cents colonnes de marbre d'Espagne & d'Afrique, de Grèce & d'I-

(48) Abulfeda, p. 237; d'Herbelot, p. 590. Cet Ambassadeur Grec arriva à Bagdad A. H. 305, A. D. 917. Dans le passage d'Abulfeda, je me suis servi avec quelques changemens de la Traduction angloise du savant & aimable M. Harris de Salisbury (Philological Enquiries, p. 363, 364), ou Hist. Littér. du moyen âge, traduite par Boulard, p. 142.

talie, soutenoient ou décoroient ces édifices. La salle d'audience étoit incrustée d'or & de perles; & des figures d'oiseaux & de quadrupèdres d'un prix infini environnoient un grand bassin qu'on voyoit au centre. Un pavillon élevé des jardins renfermoit un bassin ou une fontaine remplie du vif-argent le plus pur. Le sérail d'Abdalrahman contenoit six mille trois cents femmes, concubines & eunuques noirs; & lorsqu'il alloit à l'armée, douze mille gardes à cheval qui avoient des baudriers & des cimeterres garnis en or, entouroient sa personne (49).

Effets de cette magnificence sur le bonheur public & le bonheur des individus.

Dans une condition privée, la pauvreté & la subordination répriment sans cesse nos désirs; mais un Despote qui voit ses Sujets se prosterner devant ses paroles,

(49) Cardonne, Histoire de l'Afrique & de l'Espagne, t. I, p. 330 — 336. La description & les gravures de l'Alhambra qui se trouvent dans les Voyages de Swinburne (p. 171 — 188, en anglois), donnent une juste idée du goût & de l'Architecture des Arabes.

peut satisfaire toutes ses fantaisies ; car il dispose de la vie & du travail des millions d'hommes qui lui obéissent. Une position si heureuse nous éblouit ; & quels que soient les conseils de la froide raison, il en est peu parmi nous qui se refusassent opiniâtrément aux plaisirs & aux soins de la royauté. Il est donc utile d'indiquer sur cet objet l'opinion de ce même Abdalrahman, dont la magnificence a peut-être excité notre admiration & notre envie, & de citer un écrit de sa main qu'on trouva dans son cabinet après sa mort. » J'ai régné plus de cinquante ans,
» & le règne a été paisible ou victorieux ;
» j'étois chéri de mes Sujets, redouté de
» mes ennemis, & respecté de mes alliés.
» La richesse & les honneurs, la puis-
» sance & le plaisir accouroient à ma
» voix ; & il semble que rien n'a dû
» manquer à mon bonheur. Dans cette
» situation heureuse en apparence, j'ai
» compté avec soin les journées de véri-
» table bonheur qui ont été mon par-
» tage ;

» tage; ils se montent à *quatorze*... Mor» tel, qui que tu sois, ne compte pas sur » le bonheur de ce Monde (50) «. Le luxe des Califes, si inutile à leur bonheur privé, affoiblit la vigueur & termina les progrès de l'Empire des Arabes. Les premiers Califes ne s'étoient occupés que de conquêtes temporelles & spirituelles; & après avoir pourvu à leur dépense personnelle, qui se bornoit aux nécessités de la vie, ils employoient scrupuleusement tout leur revenu à ces grands desseins. La multitude des besoins & le

(50) Cardonne, t. 1, p. 329, 330. Les détracteurs de la vie humaine citèront d'un air triomphant cet aveu, les complaintes de Salomon sur les vanités de ce Monde (Voyez le Poëme verbeux mais éloquent de Prior), & les dix jours heureux de l'Empereur Seghed (Rambler, n°. 204, 205); ils forment des projets immodérés pour l'ordinaire; & il est rare que leurs jugemens ayent de l'impartialité. Si je puis parler de moi (le seul homme dont je puis parler avec certitude), mes journées de bonheur ont excédé de beaucoup; & elles excèdent encore le nombre que nous indique le Calife d'Espagne; & je ne craindrai pas d'ajouter que le plaisir que je trouve à la composition de cet Ouvrage, joue un grand rôle dans le calcul de mes journées heureuses.

défaut d'économie appauvrirent les Abbassides ; au lieu de se livrer aux objets de l'ambition humaine, le faste & le plaisir absorboient leur temps & les forces de leur esprit. Des femmes & des eunuques usurpoient les récompenses dues à la valeur, & le luxe du palais embarrassoit le camp royal. Les Sujets du Calife prenoient les mêmes mœurs. Le temps & la prospérité avoient calmé leur fanatisme ; ils cherchoient la fortune dans les travaux de l'industrie, la gloire dans la culture des lettres, & le bonheur dans la tranquillité de la vie domestique. La guerre n'étoit plus la passion des Sarasins ; & l'augmentation de la solde & des largesses souvent renouvelées, ne suffisoient plus pour séduire les descendans de ces braves Guerriers, qui arrivoient en foule sous le drapeau d'Aboubeker & d'Omar, sans autre espoir que celui d'obtenir un modique butin & de gagner le Paradis.

Introduction de la Littérature parmi les Arabes, A. D. 754, &c. 813, &c.

Sous le règne des Ommiades, les Moslems bornoient leurs études à l'inter-

prétation du Koran ainsi qu'à l'éloquence & à la poésie de leur Langue naturelle. Un Peuple toujours exposé aux dangers de la guerre, doit estimer l'art de la Médecine, ou plutôt l'art de la Chirurgie. Mais les Médecins Arabes se plaignoient de ce que l'exercice & la tempérance diminuoient le nombre des malades (51). Les Abbassides, après leurs guerres civiles & leurs guerres domestiques, sortirent de la léthargie qui avoit frappé leur entendement; ils prirent du goût pour les Sciences profanes, & les cultivèrent; le Calife Almansor, qui, outre ses connoissances sur la Loi Musulmane, s'étoit adonné à l'Astronomie avec succès, les encouragea. Mais lorsque Almamon, le septième des Abbassides fut sur le trône, il accomplit les des-

(51) Le Gulistan (p. 239) raconte la conversation de Mahomet & d'un Médecin (Epistol. Renaudot, in Fabricius, Bibliot. Græc. t. 1, p. 814). Le Prophète lui-même étoit versé dans l'art de la Médecine; & Gagnier (Vie de Mahomet, t. 3, p. 394 — 405) a donné un extrait des Aphorismes qui subsistent sous son nom.

ſeins de ſon grand-père, & appela les Muſes à ſa Cour. Ses Ambaſſadeurs à Conſtantinople, ſes Agens dans l'Arménie, la Syrie & l'Egypte, raſſemblèrent les écrits de la Grèce; il les fit traduire en arabe par d'habiles Interprètes; il exhorta ſes Sujets à les lire aſſidument, & le ſucceſſeur de Mahomet eut la modeſtie d'aſſiſter aux aſſemblées & aux diſputes des Savans. » Il n'ignoroit pas, dit Abul-» pharage, que ceux qui travaillent » au progrès de la raiſon, ſont les *élus* » de Dieu, & les meilleurs & les plus » utiles des Serviteurs de l'Etre Suprême. » La vile ambition des Chinois & des » Turcs peut ſe vanter de l'induſtrie de » leurs mains ou de leurs jouiſſances » ſenſuelles. Ces habiles Ouvriers doi-» vent rougir en voyant les hexagones » & les pyramides des cellules d'une ru-» che d'abeilles (52). La férocité des

(52) Voyez les détails de cette architecture curieuſe, dans Reaumur (Hiſt. des Inſectes, t. 5, Mémoire 8).

» lions & des tigres doit épouvanter ces
» hommes braves; & dans les plaiſirs de
» l'amour leur vigueur eſt bien au deſ-
» ſous de celle des plus vils quadrupè-
» des. Les maîtres de la ſageſſe ſont les
» flambeaux & les Légiſlateurs du Monde,
» & ſans eux le genre humain retombe-
» roit dans l'ignorance & la barbarie (53)«.
Les Princes de la ligne d'Abbas qui ſuc-
cédèrent à Almamon, eurent la même

Ces hexagones ſont terminés par une pyramide. Un Mathématicien a cherché quels angles des trois côtés d'une ſemblable pyramide rempliroient l'objet donné avec la moindre quantité de matière poſſible, & il a fixé le plus grand à cent neuf degrés vingt-ſix minutes, & le plus petit à ſoixante-dix degrés trente-quatre minutes. La meſure que ſuivent les abeilles, qui ignorent la Géométrie tranſcendante, eſt de cent neuf degrés vingt-huit minutes, & de ſoixante-dix degrés trente-deux minutes.

(53) Saed Ebn Ahmed, Cadi de Tolède, qui mourut A. H. 462, A. D. 1069, a fourni à Abulpharage (Dynaſt. p. 160) ce paſſage curieux ainſi que le texte du *Specimen Hiſtoriæ Arabum* de Pocok. Des Anecdotes littéraires ſur les Philoſophes & les Médecins, &c. qui ont vecu ſous chaque Calife, forment le principal mérite des Dynaſties d'Abulpharage.

curiosité & le même zèle ; les Fatimites d'Afrique & les Ommiades d'Espagne, leurs rivaux, protégèrent aussi les Sciences : on vit dans les provinces les Emirs indépendans accorder au savoir cette protection qu'ils regardoient comme un des apanages de la royauté, & leur émulation répandit les lumières de Samarcande & Bochara à Fez & à Cordoue. Le Visir de l'un de ces Sultans donna deux cent mille pièces d'or pour bâtir à Bagdad un collége, qu'il dota ensuite d'un revenu de quinze mille dinars. Les Historiens disent qu'on y instruisoit six mille disciples de toutes les classes, depuis le fils du Noble jusqu'à celui de l'Artisan : les pauvres élèves recevoient une somme qui suffisoit à leurs besoins ; & le mérite ou le talent des Professeurs n'avoit pas à se plaindre de leur salaire. Dans toutes les villes, la curiosité des amateurs & le zèle des riches copioient & recueilloient les productions de la Littérature arabe. Un Docteur se refusa aux invitations du Sultan

de Bochara, parce que le transport de ses livres auroit exigé quatre cents chameaux. La Bibliothèque des Fatimites contenoit cent mille manuscrits, d'une très-belle écriture & d'une reliure magnifique, qu'on ne craignoit pas de prêter aux Etudians du Caire. Au reste, ce nombre paroîtra modéré, si on veut croire que les Ommiades d'Espagne avoient formé une Bibliothèque de six cent mille volumes, parmi lesquels on en comptoit quarante-quatre pour le catalogue. Cordoue leur capitale, & les villes de Malaga, d'Almeria & de Murcie donnèrent le jour à plus de trois cents Auteurs; & il y avoit au moins soixante-dix Bibliothèques publiques dans les villes seules du royaume d'Andalousie. Le règne de la Littérature arabe s'est prolongé l'espace d'environ cinq siècles, jusqu'à la grande éruption des Mogols, & il fut contemporain de la période la plus ténébreuse & la plus oisive des Annales européennes; mais il paroît que la Littérature orientale

a décliné depuis que les lumières ont paru en Occident (54).

Leur véritable progrès dans les Sciences.

Dans les Bibliothèques des Arabes, ainsi que dans celles de l'Europe, la plus grande partie de cette énorme masse de volumes n'a qu'une valeur locale & un mérite imaginaire (55). On y trouvoit une multitude d'Orateurs & de Poëtes, dont le style étoit analogue au goût & aux mœurs du pays; d'Histoires générales & particulières qui ne seroient pour nous d'aucun intérêt; de recueils & de commentaires sur la Jurisprudence, qui tiroient

(54) Ces Anecdotes littéraires sont tirées de la Bibliotheca Arabico-Hispana (t. 2, p. 38 — 71 — 201, 202); de Léon l'Africain (de Arab. Medicis & Philosophis, in Fabric. Bibliot. Græc. t. 13, p. 259 — 298, & en particulier p. 274); de Renaudot (Hist. Patriarch. Alex. p. 274, 275—536, 537), & des Remarques chronologiques d'Abulpharage.

(55) Le Catalogue arabe de l'Escurial donnera une juste idée de la proportion des classes. Dans la Bibliothèque du Caire, les manuscrits d'Astronomie & de Médecine montoient à six mille cinq cents, avec deux beaux globes, l'un d'airain, & l'autre d'argent (Bibliot. Arab. Hispan. t. 1, p. 417).

leur autorité de la Loi du Prophète ; d'Interprètes du Koran & des règles de la tradition : on y rencontroit enfin tous ces Théologiens polémiques, mystiques, scholastiques & moralistes que les Sceptiques ou les Croyans regardent comme les derniers ou les premiers des Ecrivains. Les livres de Science regardoient les quatre classes de la Philosophie, des Mathématiques, de l'Astronomie & de la Médecine. Les écrits des Sages de la Grèce furent traduits & développés en Langue arabe, & on a retrouvé dans ces Versions quelques traités dont l'original est aujourd'hui perdu (56) : ils traduisirent & ils étudièrent, par exemple, les écrits d'Aristote & de Platon, d'Euclide & d'A-

---

(56) On y a retrouvé, par exemple, le cinquième, le sixième & le septième livres (le huitième manque toujours) des sections coniques d'Appollonius Pergæus, qui ont été imprimés en 1661, d'après le manuscrit de Florence (Fabric. Bibliot. Græc. t. 2, p. 559). Au reste, les Savans jouissoient déjà du cinquième livre, que Viviani, par un effort admirable, avoit deviné (Voyez son Eloge dans Fontenelle, t. 5, p. 59, &c.).

pollonius, de Ptolémée, d'Hippocrate & de Galien (57). Parmi les ſyſtêmes qui ont varié avec le goût de chaque ſiècle, les Arabes adoptèrent la Philoſophie d'Ariſtote, également intelligible ou également obſcure pour les Lecteurs de tous les âges. Platon écrivit pour les Athéniens ; & l'eſprit de ſes allégories eſt uni d'une manière trop intime à la Langue & à la Religion de la Grèce. Après la chute de cette Religion, les Péripatéticiens ſortant de leur obſcurité, triomphèrent dans

(57) Renaudot (Fabric. Bibliot. Græc. t. 1, p. 812—816) diſcute d'une manière très-philoſophique le mérite de ces Verſions arabes que Caſiri (Bibliot. Arab. Hiſpana, t. 1, 238) défend avec piété. La plupart des traductions de Platon, d'Ariſtote, d'Hippocrate, de Gallien, &c. ſont attribuées à Honajn, Médecin de la Secte de Neſtorius, qui vivoit à la Cour des Califes de Bagdad, & qui mourut A. D. 876. Il étoit à la tête d'une école d'Interprètes, & les Ouvrages de ſes diſciples ont été publiés ſous ſon nom. Voyez Abulpharage (Dynaſt. p. 88—115—171—174, & apud Aſſeman, Bibliot. Orient. t. 2, p. 438); d'Herbelot, &c. (Bibliot. Orientale, p. 456); Aſſeman (Bibliot. Orientale, t. 3, p. 164), & Caſiri (Bibliot. Arab. Hiſpana, t. 1, p. 238, &c. 251—286—290—302—304, &c.).

les Controverses des Sectes orientales, & leur Fondateur fut rendu long-temps après par les Musulmans d'Espagne aux Ecoles latines (58). Les Sciences naturelles, telles qu'on les enseignoit à l'Académie & au Lycée, non d'après des observations, mais d'après des systêmes, ont retardé le progrès des véritables connoissances. La superstition a fait trop d'usage de la Métaphysique de l'esprit infini & de l'esprit fini. Mais la théorie & la pratique de la Dialectique fortifient nos facultés intellectuelles; les dix Catégories d'Aristote généralisent & mettent en ordre nos idées (59), & son syllogisme est l'arme la plus tranchante de la dispute. Les écoles des Sarasins le manioient avec habileté; mais

(58) Voyez Mosheim, Institut. Hist. Eccles. p. 181 — 214 — 236 — 257 — 315 — 338 — 396 — 438, &c.

(59) Le Commentaire le plus élégant sur les Catégories ou Prédicamens d'Aristote, est celui qu'on trouve dans les *Philosophicals arrangements* de M. Jacques Harris (Londres 1775, in-8°.), qui s'efforce de ranimer l'étude de la Littérature & de la Philosophie des Grecs.

comme il ſert plus à découvrir l'erreur que la vérité, il ne faut pas s'étonner qu'à chaque génération les maîtres & les diſciples tournent dans le même cercle d'argumens. Les Mathématiques ont un avantage particulier; c'eſt que dans le cours des ſiècles elles peuvent toujours faire des progrès, ſans jamais avoir de mouvement rétrograde. Mais, ſi je ne me trompe, les Italiens du quinzième ſiècle prirent la Géométrie au point où elle ſe trouvoit chez les anciens; & quelle que ſoit l'étymologie de l'Algèbre, les Arabes eux-mêmes attribuent cette ſcience à Diophante, l'un des Géomètres de la Grèce (60). Ils cultivèrent avec plus de ſuccès l'Aſtronomie, qui élève l'eſprit de

(60) Abulpharage, Dynaſt. p. 81 — 222, Bibliot. Arab. Hiſpana, t. 1, p. 370, 371. *In quem* (dit le Primat des Jacobites) *ſi immiſerit ſe lector, oceanum hoc in genere* (*Algebra*) *inveniet.* On ignore en quel temps Diophante d'Alexandrie a veçu. Mais ſes ſix livres exiſtent encore, & ils ont été expliqués par le Grec Planudes & le François Meziriac (Fabric. Bibliot. Græc. t. 4, p. 12 — 15).

l'homme, & qui lui apprend à dédaigner la petite planète qu'il habite, & son existence passagère. Le Calife Almamon fournit les instrumens dont les Observateurs avoient besoin : le pays des Caldéens offroit un vaste terrein très-uni, & un horizon sans nuages : les Mathématiciens mesurèrent avec exactitude les plaines de Sennaar, & une seconde fois, dans celles de Cufa, un degré du grand cercle de la terre; & ils trouvèrent que la circonférence entière du globe est de vingt-quatre mille milles (61). Depuis le règne des Abbassides jusqu'à celui des petits-fils de Tamerlan, on observa les étoiles avec

(61) Abulfeda (Annal. Moslem. p. 210, 211, vers. Reiske) décrit cette opération d'après Ibn Challecan & les meilleurs Historiens. Les Observateurs trouvèrent que ce degré étoit de 200,000 coudées royales ou hashémites, mesure consacrée par les Livres divins de la Palestine & de l'Egypte; cette ancienne coudée se trouve quatre cent fois sur chaque base de la grande pyramide, & elle paroît indiquer les mesures primitives & universelles de l'Orient. Voyez la Métrologie du laborieux M. Paucton, p. 101 — 195).

zèle, mais sans le secours des lunettes; & les Tables astronomiques de Bagdad, d'Espagne & de Samarcande (62) corrigent quelques erreurs de détail, sans oser renoncer à l'hypothèse de Ptolémée, & sans faire un pas vers la découverte du système du Monde. Pour répandre les vérités dans les Cours de l'Orient, il falloit prendre le masque de l'ignorance & de la sottise : on auroit dédaigné l'Astronome, s'il n'avoit pas avili sa sagesse & son honnêteté par de vaines prédictions d'Astrologie (63). Mais les Arabes ont obtenu de justes éloges dans la science de la Médecine. Mesua & Geber, Razis & Avicène se sont élevés à la hauteur

(62) Voyez les Tables astronomiques d'Ulugh Begh, avec la Préface du Docteur Hyde, dans le premier volume de son Syntagma Dissertationum, Oxon. 1767.

(63) Albumazar & les meilleurs Astronomes Arabes convenoient de la vérité de l'Astrologie; ils tiroient leurs prédictions les plus certaines, non pas de Vénus & de Mercure, mais de Jupiter & du Soleil (Abulpharag. Dynast. p. 161 — 163). Voyez sur l'état & les progrès de l'Astronomie en Perse; Chardin (Voyages, t. 3, p. 162 — 203).

des Grecs : il y avoit dans la ville de Bagdad huit cent soixante Médecins autorisés à exercer leur profession (64). En Espagne on confioit la vie des Princes Catholiques au savoir des Sarasins (65), & l'école de Salerne qu'ils établirent, fit revivre les préceptes de l'art de guérir en Italie & dans le reste de l'Europe (66). Des causes personnelles & accidentelles doivent avoir influé sur les succès de tous ces Médecins ; mais on peut se former une idée plus juste de ce qu'ils savoient en général, sur l'Anatomie (67),

(64) Bibliot. Arabico-Hispana, t. 1, p. 438. L'Auteur original raconte une histoire plaisante d'un Praticien ignorant.

(65) En 956, Sancho le Gras, Roi de Léon, fut guéri par les Médecins de Cordoue (Mariana, l. 8, c. 7, t. 1, p. 318).

(66) Muratori discute d'une maniére savante & judicieuse (Antiquitat. Italiæ Medii Ævi, t. 3, p. 932 — 940) ce qui a rapport à l'école de Salerne, & à l'introduction en Italie des connoissances des Arabes. Voyez aussi Giannone (Historia Civile di Napoli, t. 2, p. 119 — 127).

(67) Voyez un tableau bien fait des progrès de l'A-

la Botanique (68) & la Chimie (69), les trois bases de leur théorie & de leur pratique. D'après un respect superstitieux pour les morts, les Grecs & les Arabes ne disséquoient que des singes ou d'autres quadrupèdes. Les parties les plus solides & les plus visibles du corps humain étoient connues du temps de Gallien; mais la connoissance des détails merveilleux qu'on y trouve, étoit réservée au microscope

natomie, dans Wotton (Réflexions on Ancient and modern Learning, p. 208 — 256). Les Beaux-Esprits ont indignement attaqué sa réputation dans la Controverse de Boyle & de Bentley.

(68) Bibliot. Arab. Hispanica, t. 1, p. 275. Al Beithar de Malaga, leur plus grand Botaniste, avoit voyagé en Afrique, dans la Perse & dans l'Inde.

(69) Le Docteur Watson (Elements of Chemistry, vol. 1, p. 17, &c.) convient que les Arabes eurent un mérite personnel en Chimie; il cite toutefois le modeste aveu du fameux Geber, Ecrivain du neuvième siècle (D'Herbelot, p. 387), qui disoit avoir tiré des anciens Sages la plus grande partie de ses lumières, peut-être sur la transmutation des métaux. Quelles que fussent l'origine ou l'étendue de leurs connoissances, il paroît que les arts de la Chimie & de l'Alchimie étoient répandus en Egypte au moins trois siècles avant Mahomet (Wotton's Reflexions, p. 121 — 133; Paw, Recherches sur les Egyptiens & les Chinois, t. 1, p. 376 — 429).

&

& aux injections des Artistes modernes. La Botanique exige des recherches fatigantes, & les découvertes de la Zone Torride peuvent enrichir de deux mille plantes l'herbier de Dioscorde. Les temples & les monastères de l'Egypte pouvoient conserver la tradition de quelques lumières; la pratique des arts & des manufactures avoit appris un grand nombre de procédés utiles; mais la *science* de la Chimie doit son origine & ses progrès au travail des Sarasins. Ils inventèrent l'alambic de distillation; ils analysèrent les substances des trois règnes; ils observèrent les distinctions & les affinités des alcalis & des acides, & tirèrent des remèdes salutaires des minéraux empoisonnés. Cependant la transmutation des métaux & le breuvage immortel furent les recherches dont la Chimie arabe s'occupa le plus. Des milliers de Savans virent disparoître leur fortune & leur raison dans les creusets de l'Alchimie; le mystère, la fable & la su-

perstition excitoient à l'accomplissement du grand œuvre.

Défaut d'érudition, de goût & de liberté.

Les Moslems se privèrent des plus grands avantages que donnent la lecture des Auteurs de la Grèce & de Rome; je veux dire de la connoissance de l'antiquité, de la pureté de goût, & de la liberté d'esprit qu'offrent ces Ecrivains. Les Arabes enorgueillis des richesses de leur Langue, dédaignoient l'étude d'un idiome étranger. Ils choisissoient les Interprètes Grecs parmi les Chrétiens qui leur étoient soumis; ces Interprètes faisoient leurs traductions quelquefois sur le Texte original, plus souvent peut-être sur une Version syriaque; & les Sarasins, après avoir publié dans leur Langue un si grand nombre d'Ouvrages sur l'Astronomie, la Physique & la Médecine, ne paroissent pas avoir traduit un seul Poëte, un seul Orateur, ou même un seul Historien (70). La Mythologie d'Homère au-

(70) Abulpharage (Dynast. p. 26 — 148) cite une

roit inſpiré de l'horreur à ces impérieux fanatiques : ils gouvernoient dans une pareſſeuſe ignorance les colonies des Macédoniens & les provinces de Carthage & de Rome : on ne ſe ſouvenoit plus des Héros de Plutarque & de Tite-Live ; & l'Hiſtoire du Monde avant Mahomet étoit réduite à une courte Légende ſur les Patriarches, les Prophètes & les Rois de la Perſe. Les Auteurs Grecs & Latins qui rempliſſent notre éducation, ont peut-être pu nous inſpirer un goût trop excluſif ; & je ne me preſſe pas de condamner la Littérature & le jugement des Nations dont j'ignore la Langue. Je *ſais* toutefois que les Auteurs claſſiques peuvent nous enſeigner beaucoup de choſes, & que les Orientaux ont beaucoup

Verſion *ſyriaque* des deux poëmes d'Homère, par Théophile, Maronite chrétien du mont Liban, qui profeſſoit l'Aſtronomie à Roha ou Edeſſe, vers la fin du huitième ſiècle. Son ouvrage ſeroit une curioſité littéraire. J'ai lu quelque part, mais ſans le croire, que les Vies de Plutarque furent traduites en Langue turque pour Mahomet II.

de choses à apprendre : ils manquent en particulier de la dignité du style contenue dans de justes bornes ; des belles proportions de l'art, des formes de la beauté réelle & idéale, du talent de tracer avec justesse les caractères & les passions, d'embellir un récit ou un argument, & de dresser d'une manière régulière la fabrique de l'Epopée ou du Drame (71). La vérité & la raison ont toujours exercé sur les hommes une sorte d'empire. Les Philosophes d'Athènes & de Rome jouissoient de la liberté civile & de la liberté religieuse, & ils défendoient ces deux biens avec courage. Leurs écrits sur la morale & la politique auroient brisé peu à peu les fers du despotisme oriental ;

(71) J'ai lu avec beaucoup de plaisir le Commentaire latin de Sir Williams Jones sur la Poésie asiatique (London 1774, in-8°.), que cet homme merveilleux par ses connoissances sur les Langues, publia dans sa jeunesse. Aujourd'hui que son goût & sa raison sont parvenus à toute leur maturité, il donneroit peut-être moins d'éloges à la Littérature des Orientaux.

ils auroient répandu un esprit général de discussion & de tolérance : en les lisant les Arabes auroient pensé que leur Calife pouvoit bien être un Tyran, & leur Prophète un imposteur (72). L'instinct de la superstition fut alarmé même des Sciences abstraites, & les Docteurs de la Loi les plus sévères condamnèrent l'audacieuse & funeste curiosité d'Almamon (73). Il faut attribuer à la soif du martyre, aux visions sur le Paradis, & au dogme de la prédestination, l'indomptable fanatisme du Prince & du Peuple. Le glaive des Sarasins inspira moins d'effroi lorsque leurs jeunes Citoyens quittèrent les camps pour aller au collége, lorsque les armées des Fidèles osèrent lire & faire des réflexions. Au reste, ces

(72) On a accusé Averroës, un des Philosophes arabes, de mépriser les Religions des Juifs, des Chrétiens & des Musulmans (Voyez son article dans le Dictionnaire de Bayle). Chacune de ces Religions conviendroit que son mépris fut raisonnable, excepté en ce qui la regarde.

(73) D'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 546.

études donnèrent de la jalousie à la sotte vanité des Grecs, qui communiquèrent malgré eux le feu sacré aux Barbares de l'Orient (74).

Guerres de Harun al Rashid contre les Romains, A. D. 781 — 805.

Au milieu de la sanglante lutte des Ommiades & des Abbassides, les Grecs saisirent une occasion de venger les outrages qu'ils avoient reçus, & d'étendre leurs limites. Mais Mohadi, troisième Calife de la nouvelle dynastie, eut soin de se venger à son tour, lorsqu'il vit une femme & un enfant, Irène & Constantin, sur le trône de Byzance. Une armée de quatre-vingt-quinze mille Persans & Arabes arriva des rives du Tigre au Bosphore de Thrace, sous les ordres de Harun (75) ou Aaron, second fils du

(74) Θεοφιλος ατοπον κρινας ει την των οντων γνωσιν, δι' ἧς το Ρωμαιων γενος θαυμαζεται, εκδοτον ποιησει τοις εθνεσι, &c. Cedrenus, p. 548, qui expose les vils motifs d'un Empereur qui refusa un Mathématicien aux instances & aux offres du Calife Almamon. Ce sot scrupule est raconté presque dans les mêmes mots par le Continuateur de Théophanes (Scriptores post. Theophanem, p. 118).

(75) Voyez le règne & le caractère de Harun al Raf-

Calife. Il campa ſur les hauteurs de Chryſopolis & de Scutari, & l'Impératrice, qui l'appercevoit de ſon palais, put juger qu'elle avoit perdu une grande partie de ſes troupes & de ſes provinces. Ses Miniſtres ſouſcrivirent une paix ignominieuſe, & l'Empire Romain s'engagea à payer un tribut annuel de ſoixante-dix mille dinars d'or. Les Saraſins s'étoient trop avancés dans une terre ennemie; ils déſiroient d'autant plus de ſe retirer, que des guides fidèles leur promettoient ſur la route des vivres en abondance; & il ne ſe trouva pas un ſeul Grec qui eût le courage de dire qu'on pouvoit les environner & les détruire lorſqu'il paſſeroient entre une montagne d'un accès très-difficile & la rivière de Sangarius. Cinq années après cette expédition, Harun monta ſur

---

hid dans la Bibliothèque Orientale, p. 431 — 433, à l'article de ce Calife, & dans les différens articles auxquels renvoie M. d'Herbelot. Ce ſavant Auteur a choiſi avec beaucoup de goût dans les Chroniques d'Orient, les Anecdotes qui ſont inſtructives & amuſantes.

le trône de ſon père : c'eſt de tous les Monarques de ſa famille, celui qui a déployé le plus de puiſſance & d'énergie ; à titre d'allié de Charlemagne, il a de la célébrité en Occident, & nous le connoiſſons dès notre enfance, parce qu'il joue un grand rôle dans les Contes arabes. Il a ſouillé ſon ſurnom de *Rashid* (de Juſte), en faiſant mourir les généreux Barmecides, qui peut-être n'étoient coupables d'aucun crime. Au reſte, il écouta la plainte d'une pauvre veuve qui avoit été pillée par ſes troupes, & qui, d'après un paſſage du Koran, oſa menacer le Deſpote du jugement de Dieu & de la poſtérité. Le luxe & les Sciences ornèrent ſa Cour ; mais durant les vingt-trois années de ſon règne il parcourut à diverſes repriſes ſes provinces depuis le Khoraſan juſqu'à l'Egypte ; il fit cinq pélerinages à la Mecque ; il envahit à huit époques différentes le territoire des Romains ; & toutes les fois que ceux-ci refusèrent de payer le tribut, ils apprirent

qu'une année de soumission leur enlevoit moins d'argent qu'un mois de ravage. Après la déposition & l'exil de la mère de Constantin, Nicéphore, qui prit le sceptre, résolut d'anéantir ce tribut de servitude & de déshonneur. Sa lettre au Calife faisoit allusion au jeu des échecs, qui s'étoit déjà répandu de la Perse dans la Grèce. » La Reine (il vouloit parler d'Irène) » vous regardoit comme une » tour, lui disoit-il, & elle se croyoit » un pion. Cette femme pusillanime avoit » consenti à vous payer un tribut, elle » qui auroit dû exiger des Barbares une » somme double de ce tribut. Restituez » donc les fruits de votre injustice, ou » disposez-vous à vider cette querelle » par les armes «. Ses Ambassadeurs jetèrent au pied du trône un faisceau d'épées. Le Calife sourit de la menace, & tirant son redoutable *sansamah*, ce cimeterre si célèbre dans les Annales de l'Histoire, & dans celles de la Fable, il coupa les foibles armes des Grecs sans

émousser la sienne. Il dicta ensuite cette Epître d'un laconisme effrayant : » Au » nom du Dieu miséricordieux, Harun » al Rashid, Commandant des Fidèles, » à Nicéphore, neveu de Romain, fils » d'une mère infidèle ; j'ai lu ta lettre. » Ma réponse ne frappera pas tes oreilles ; » tu la verras «. Il l'écrivit en caractères de sang sur les plaines de la Phrygie ; & pour arrêter la célérité guerrière des Arabes, les Grecs furent contraints de recourir à la dissimulation & de montrer du repentir. Le Calife victorieux se retira, après les fatigues de la campagne, à Racca sur l'Euphrate (76), celui de ses palais qu'il aimoit le plus. Mais Nicéphore, qui se trouvoit à cinq cent milles du Héros, profita de l'inclémence de la saison, &

(76) Voyez sur la situation de Racca, l'ancien Nicephorium de D'Anville (l'Euphrate & le Tigre, p. 24—27). Dans les Nuits arabes, Harun al Rashid ne sort presque jamais de Bagdad. Il respectoit la résidence royale des Abbassides ; mais les vices des habitans l'avoient chassé de la ville (Abulfed. Annal. p. 167).

viola la paix. Il fut étonné de la hardiesse & de la rapidité du Calife, qui, au milieu de l'hiver, repassa les neiges du mont Taurus ; il avoit épuisé ses stratagêmes de négociations & de guerre, & le perfide Grec ne sortit qu'avec trois blessures d'une bataille qui coûta la vie à quarante mille de ses Sujets. Bientôt la soumission qu'il avoit consentie l'indigna, & le Calife, de son côté, songea à suivre le cours de ses victoires. Harun avoit à sa solde cent trente-cinq mille Soldats de troupe régulière ; & plus de trois cent mille personnes de toutes les dénominations entrèrent en campagne sous le drapeau noir des Abbassides. Ils balayèrent l'Asie Mineure jusque par delà Tyana & Ancyre, & investirent Héraclée Pontique (77), qui étoit jadis la capitale d'un pays

(77) M. de Tournefort alla de Constantinople à Trebisonde ; il passa une nuit à Héraclée ou Eregri. Il examina la ville telle qu'elle se trouvoit alors, & il étudia son état ancien dans les Auteurs (Voyag. du Levant, t. 3, lettre 16, p. 23—35). Nous avons une histoire

florissant, & qui est aujourd'hui une pauvre bourgade ; elle soutint, à l'époque dont nous parlons, un siége d'un mois contre toutes les forces de l'Orient. Harun la ruina de fond en comble ; ses Guerriers y trouvèrent de grandes richesses : mais s'il avoit su l'Histoire de la Grèce, il auroit regretté la statue d'Hercule, qui portoit une massue, un arc, un carquois & une peau de lion d'or massif. Le progrès de la dévastation sur mer & sur terre, depuis l'Euxin jusqu'à l'isle de Chypre, déterminèrent Nicéphore à rétracter son insolent défi. Harun consentit à la paix, mais il voulut que les ruines d'Héraclée servissent à jamais de leçon aux Grecs, & que la monnoie du tribut portât l'image & le nom de Harun & de ses trois fils (78). Après la mort de leur

particulière d'Héraclée dans les Fragmens de Memnon, qu'a conservés Photius.

(78) Théophanes (p. 384, 385 — 391 — 396 — 407, 408), Zonaras (t. 2, l. 15, p. 115 — 124), Cedrenus (p. 477, 478), Eutychius (Annal. t. 2, p. 407),

père, les trois fils du Calife se livrèrent à la discorde, & le rétablissement de la paix domestique & l'introduction des Sciences occupèrent assez le généreux Almamon, qui triompha dans cette guerre civile.

Tandis qu'Almamon régnoit à Bagdad & Michel le Begue à Constantinople, les Arabes subjuguèrent les isles de Crète (79) & de Sicile. Leurs Ecrivains qui ignoroient la réputation de Jupiter & de Minos, ont dédaigné la première de ces conquêtes, mais elle n'a pas été

Les Arabes subjuguent l'isle de Crète, A. D. 823.

Elmacin (Hist. Saracen. p. 136 — 151, 152), Abulpharage (Dynast. p. 147 — 151), & Abulfeda (p. 156 — 166 — 168) parlent des guerres de Harun al Rashid contre l'Empire Romain.

(79) Les Auteurs qui m'ont instruit de l'état ancien & moderne de la Crète, sont Belon (Observations, &c. c. 3 — 20, Paris 1555), Tournefort (Voyage du Levant, t. 1, lettre 2 & 3), & Meursius CRETA, dans le recueil de ses Œuvres (t. 3, p. 343 — 544). Quoique la Crète soit appelée par Homère Πιειρα, & par Denys λιπαρη τε ϗ ευβοτος, je ne puis croire que cette isle montueuse surpassât ou même égalât la fertilité de la plus grande partie des cantons de l'Espagne.

négligée par les Historiens de Bysance, qui commencent ici à éclairer d'une manière plus nette les affaires de leur temps (80). Une troupe d'Andaloux, mécontens du climat & du Gouvernement d'Espagne, cherchèrent les aventures de la mer; mais puisqu'ils n'avoient que dix ou vingt galères, il faut les regarder comme des pirates. En qualité de sujets & de défenseurs du parti des *Blancs*, ils se croyoient en droit d'envahir les domaines du Calife qui étoit du parti des

(80) Les détails les plus authentiques & les plus circonstanciés se trouvent dans les quatre livres de la continuation de Théophanes, que Constantin Porphyrogenète a faite lui-même ou qu'on a faite par ses ordres, & qu'on a publiée avec la Vie de Basile le Macédonien son père (Scriptores post Theophanem, p. 1—162, à Francisc. Combefis, Paris 1685). La perte de la Crète & de la Sicile y est racontée (l. 2, p. 46—52). On peut y ajouter des témoignages secondaires, ceux de Joseph Genesius (l. 2, p. 21, Venet. 1733); de Georges Cedrenus (Compend. p. 506—508); & de Jean Scylitzes Curopalata (apud Baron. Annal. Eccles. A. D. 827, n°. 24, &c.). Mais les Grecs modernes sont des plagiaires si bien connus pour tels, qu'il seroit inutile de citer d'autres Auteurs.

Noirs. Une faction rebelle les introduisit à Alexandrie (81) ; ils taillèrent en pièces leurs amis & leurs ennemis ; ils pillèrent les églises & les mosquées ; ils vendirent plus de six mille Chrétiens, & se soutinrent dans la capitale de toute l'Egypte jusqu'à l'époque où Almamon vint à la tête de toutes ses forces les accabler. Depuis l'embouchure du Nil jusqu'à l'Hellespont, les isles & les côtes qui appartenoient aux Grecs & aux Moslems furent exposées à leurs pirateries. Ils virent la fertilité de la Crète, ils en jouirent, &, pleins du désir de se l'approprier, ils revinrent bientôt avec quarante galères, Les Andaloux ne furent point arrêtés dans leur course au milieu de cette isle; mais lorsqu'ils arrivèrent au rivage pour y embarquer leur butin, ils virent leurs navires en proie aux flammes, & Abu

(81) Renaudot (Hist. Patriarch. Alexand. p. 251 — 256 — 268 — 270) a décrit les ravages que firent en Egypte les Arabes de l'Andalousie ; mais il a oublié de les lier à la conquête de la Crète.

Caab leur Chef s'avoua l'auteur de l'incendie. Leurs clameurs l'accusèrent d'extravagance ou de perfidie. » De quoi » vous plaignez-vous, leur répondit l'adroit Emir ? » Je vous ai amenés dans » une terre où coulent le lait & le miel. » C'est ici votre patrie. Reposez-vous » de vos fatigues, & oubliez les déserts » qui vous ont donné le jour «. Et » nos » femmes & nos enfans, s'écrièrent les Pirates ? » Vos belles captives remplace- » ront vos femmes, ajouta Abu Caab : » dans leurs bras vous deviendrez bien- » tôt les pères d'une nouvelle famille «. Ils n'eurent d'abord pour habitation que leur camp placé dans la baie de Suda, & environné d'un fossé & d'un rempart; mais un Moine Apostat leur fit connoître dans la partie orientale une position plus avantageuse, & le nom de *Candax*, qu'ils donnèrent à leur forteresse & à leur colonie, est devenu celui de l'isle entière, que par corruption on a appelée *Candie*. Il ne restoit plus que trente de ces cent

villes

villes qu'on y voyoit au temps de Minos; & une ſeule, ce fut vraiſemblablement Cydonia, eut le courage de maintenir ſa liberté & de ne pas abjurer le Chriſtianiſme. Les Saraſins de la Crète ne tardèrent pas à reconſtruire des vaiſſeaux; le mont Ida leur offrit tous les bois qu'ils pouvoient déſirer. Les Princes de Conſtantinople firent à ces audacieux corſaires une guerre inutile qui dura cent trente-huit ans.

Un acte de ſévérité monacale occaſionna la perte de la Sicile (82). Un jeune homme qui avoit enlevé une Religieuſe, fut condamné par l'Empereur à perdre la langue. Euphemius, c'étoit le nom du jeune homme, implora le ſecours des Saraſins d'Afrique; & bientôt il vint dans

Et de la Sicile. A. D. 827 — 878.

(82) Δηλοι (dit le Continuateur de Théophanes, l. 2, p. 51) δε ταυτα σαφεςατα καὶ πλατικωτερον η τοτε γραφεισα Θεογνωςῳ καὶ εις χειρας ελθουσα ημων. Cette Hiſtoire de la conquête de la Sicile n'exiſte plus. Muratori (Annali d'Italia, t. 7, p. 7 — 19 — 21, &c.) a ajouté quelques détails qu'il a tirés des Chroniques d'Italie.

sa Patrie, braver l'arrêt du Prince, à la tête de cent navires, de sept cent Cavaliers & de dix mille Fantassins. Ces troupes débarquèrent à Mazara, près des ruines de l'ancienne Selinus; après quelques victoires partielles, les Grecs livrèrent Syracuse (83); mais l'Apostat fut tué durant le siége, & les Arabes furent réduits à manger leurs chevaux. Des Musulmans de l'Andalousie vinrent à leur secours; la partie la plus considérable de l'isle fut soumise peu à peu; & les Sarasins firent du havre de Palerme le siége de leur puissance navale & militaire. Syracuse garda un demi-siècle la foi qu'elle avoit jurée à Jésus-Christ & à l'Empereur. Lorsqu'elle fut assiégée pour la dernière fois, ses Citoyens montrèrent un reste

(83) La pompeuse & intéressante tragédie de *Tancrède* conviendroit mieux à cette époque, qu'à l'année 1005 qu'a choisie Voltaire. Si l'on ne connoissoit pas les licences permises aux Poëtes, on pourroit faire un léger reproche à l'Auteur; on diroit qu'il a donné à des Grecs esclaves de l'Empereur de Byzance le courage de la Chevalerie moderne & des anciennes Républiques.

de la valeur qui avoit autrefois résisté aux armes d'Athènes & de Carthage. Ils arrêtèrent plus de vingt jours l'effet des beliers & des catapultes, des mines & des tortues des assiégeans ; & on auroit sauvé cette place si les Matelots de la flotte impériale n'avoient pas été employés à Constantinople à la construction d'une église en l'honneur de la Vierge Marie. Le Diacre Théodose, & ensuite l'Evêque & tout le Clergé furent arrachés des autels ; on les chargea de fers ; on les amena à Palerme ; on les jeta dans un cachot, où ils n'eurent d'autre ressource que la mort ou l'apostasie. Théodose a écrit sur sa situation un morceau qui est pathétique, & qui n'est pas dénué d'élégance : c'est une sorte d'épitaphe de son pays (84). Depuis l'époque

(84) Pagi a rapporté & éclairci le récit ou les lamentations de Théodose (Critica, t. 3, p. 719, &c.). Constantin Porphyrogenete (in Vit. Basil. c. 69, 70, p. 190 — 192) fait mention de la perte de Syracuse & du triomphe des Démons.

où les Romains avoient subjugué la Sicile, jusqu'à la conquête des Sarasins, Syracuse avoit décliné peu à peu, & étoit réduite à l'isle d'Ortygea, qui forma d'abord sa première enceinte. Elle contenoit encore de grandes richesses; les vases d'argent qu'on trouva dans la cathédrale pesoient 5000 livres; le butin fut évalué à un million de pièces d'or, c'est-à-dire à environ quatre cent mille livres sterling, & le nombre des captifs dut être plus considérable qu'à Tauromine, d'où dix-sept mille Chrétiens furent transportés en Afrique, pour y vivre dans l'esclavage. Les Vainqueurs anéantirent en Sicile la Religion & la Langue des Grecs; & telle fut la docilité de la génération nouvelle, que quinze mille garçons reçurent la circoncision le même jour que le fils du Calife Fatimite. Les forces maritimes des Arabes sortirent des havres de Palerme, de Biserte & de Tunis; ils attaquèrent & pillèrent cent cinquante villes de la Calabre & de la Campanie; le

nom des Césars ni celui des Apôtres de Jésus-Christ ne put défendre les fauxbourgs de Rome. Si l'union eût régné parmi les Musulmans, l'Italie seroit tombée au pouvoir des descendans du Prophète; mais les Califes de Bagdad avoient perdu leur autorité en Occident; les Aglabites & les Fatimites usurpèrent les provinces de l'Afrique; leurs Emirs en Sicile aspirèrent à l'indépendance, & les vastes desseins qu'ils avoient formés pour étendre leurs conquêtes, se bornèrent à quelques incursions de Pirates (85).

Au milieu des humiliations qui accabloient alors l'Italie, le nom de Rome rappelle un auguste & douloureux souvenir. Des navires sarasins arrivés de la côte d'Afrique osèrent remonter le Tybre, & approcher d'une ville qui, malgré

Invasion de Rome par les Sarasins, A. D. 846.

(85) On trouve des extraits des Auteurs Arabes sur la conquête de la Sicile, dans Abulfeda (Annal. Moslem. p. 271—273), & dans le premier volume des *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. M. de Guignes (Hist. des Huns, t. 1, p. 363, 364) ajoute quelques faits importans.

sa dégradation, étoit encore respectée comme la Métropole du Monde Chrétien. Un Peuple effrayé en gardoit les portes & les remparts ; mais les tombeaux & les églises de Saint Pierre & Saint Paul, situés dans les fauxbourgs du Vatican & sur la route d'Ostia, furent abandonnés à la fureur des Musulmans. Les Goths, les Vandales & les Lombards les avoient respectés ; mais les Arabes dédaignoient l'Evangile & les traditions des Chrétiens ; & les préceptes du Koran approuvoient & excitoient leur rapacité. Ils dépouillèrent les images du Christianisme, qu'ils regardoient comme des idoles ; ils prirent un autel d'argent dans l'église de Saint Pierre ; & s'ils laissèrent dans leur entier l'édifice & les corps des Fidèles qu'on y avoit inhumés, il faut l'attribuer à la précipitation plutôt qu'aux scrupules des Sarasins. Dans leurs incursions sur la voie appienne, ils saccagèrent Fundi, & assiégèrent Gayette ; mais ils s'éloignèrent des murs de Rome, & leur division sauva

la capitale du joug du Prophète de la Mecque. Au reste, les habitans de Rome couroient toujours le même danger, & leurs forces ne pouvoient les défendre contre un Emir de l'Afrique. Ils réclamèrent la protection du Roi de France, qui leur donnoit alors des loix ; un détachement des Barbares battit une armée françoise; Rome, dans sa détresse, songeoit à se remettre sous l'empire du Prince qui régnoit à Byzance ; mais ce projet pouvoit passer pour un crime de haute trahison, & les secours qu'on pouvoit en attendre étoient éloignés & précaires (86). La mort du Pape, qui étoit le Chef spirituel & temporel de la ville, mit le comble à tant de maux. D'après les circons-

(86) L'un des personnages les plus éminens de la ville de Rome (Gratien, *Magister militum & Romani palatii superista*) fut accusé d'avoir dit : *Quia Franci nihil nobis boni faciunt, neque adjutorium prabent, sed magis qua nostra sunt violenter tollunt ; quare non advocamus Gracos & cum eis fœdus pacis componentes Francorum Regem & Gentem de nostro regno & dominatione expellimus?* Anastase, in Leone IV, p. 199.

que avoit eu un trésor & une armée de la succession de son père ; une escadre d'Arabes & de Maures, après une courte relâche dans les havres de la Sardaigne, vint mouiller à l'embouchure du Tybre, c'est-à-dire à seize milles de Rome ; leur nombre & leur discipline sembloient annoncer non pas une incursion passagère, mais le projet bien arrêté de conquérir l'Italie. Léon avoit formé une alliance avec les cités libres de Gayette, de Naples & d'Amalfi, vassales de l'Empire Grec ; & à l'arrivée des Sarasins leurs galères se montrèrent au port d'Ostie, sous les ordres de Cæsarius, fils du Duc de Naples, jeune Guerrier plein de générosité & de valeur, qui avoit déjà vaincu les flottes des Arabes. Il se rendit avec ses principaux Officiers au palais de Latran, d'après les invitations du Pape, qui fit semblant de les questionner sur l'objet de son voyage, & qui affecta de la surprise sur les secours que lui envoyoit la Providence. Le Pape se rendit à Ostie

à la tête des milices de Rome; il y fit la revue de ses Libérateurs, & leur donna sa bénédiction. Les alliés baisèrent les pieds du Pontife. Ils reçurent la commission avec une sorte de dévotion guerrière, & Léon pria le Dieu qui avoit soutenu Saint Pierre & Saint Paul sur les vagues de la mer, de donner de la force aux défenseurs de son saint nom. Les Moslems, après avoir demandé aussi de la force au Dieu de Mahomet, commencèrent l'attaque des navires chrétiens, qui gardèrent leur position avantageuse le long de la côte. La victoire penchoit du côté des Musulmans; mais il survint une tempête qui confondit l'habileté & le courage des Marins les plus hardis. Les Chrétiens se trouvoient garantis par le havre, & les navires africains furent dispersés & mis en pièces parmi les rochers & les isles d'une côte ennemie. Ceux d'entre eux qui échappèrent au naufrage & à la faim, tombèrent au pouvoir des Chrétiens, qui ne les traitèrent pas avec clémence.

Le glaive & le gibet diminuèrent cette multitude de Captifs qui parut dangereuse; le reste fut mis à la chaîne & employé à la réparation des édifices sacrés qu'ils avoient voulu détruire. Le Pape, à la tête des Citoyens & des alliés, conduisit une procession au sanctuaire des Apôtres; & parmi les dépouilles de cette victoire navale, il suspendit quatorze arcs d'argent massif autour de l'autel du Pêcheur de Galilée. Durant tout son règne, Léon IV s'occupa du soin de fortifier & d'embellir la ville de Rome. Il répara les églises & y ajouta de nouveaux ornemens; il employa huit mille marcs d'argent à réparer celle de Saint Pierre; il lui donna des vases d'or qui pesoient cinq cent vingt marcs, & qui présentoient les portraits du Pape & de l'Empereur, & une garniture de perles. Au reste, cette vaine magnificence fait moins d'honneur au caractère de Léon, que le soin paternel avec lequel il releva les murs de Horta & d'Amérie, avec lequel il offrit un asile

dans la nouvelle ville de Léopolis, à douze milles de la côte, aux habitans de Centumcellæ qui erroient en Italie (89). Il établit à Porto une colonie de Corſes avec leurs femmes & leurs enfans. Cette ville, ſituée à l'embouchure du Tybre, tomboit en ruines; Léon IV la répara; il partagea entre les Colons les champs de bled & les vignobles; pour aider leurs premiers efforts, il leur donna des chevaux & du bétail; & ces braves exilés, pleins de fureur contre les Saraſins, jurèrent de vivre & de mourir ſous l'étendard de Saint Pierre. Les Pélerins de l'Occident & du Nord qui venoient au tombeau des Saints Apôtres, avoient formé peu à peu le vaſte fauxbourg du Vatican; & ſelon le langage du temps, on donnoit à leurs habitations le nom d'*écoles* des Grecs & des Goths, des Lombards & des

(89) Baretti (Chronographia Italiæ Medii Ævi, p. 106 — 108.) a jeté du jour ſur les villes de Centumcellæ, Léopolis, Léonine & les autres places du duché de Rome.

Saxons. Mais ce tombeau étoit toujours exposé à l'insulte des sacriléges; afin de l'environner de murs & de tours, l'autorité épuisa tout son pouvoir, & la charité toutes ses aumônes: durant quatre années, l'infatigable Pontife excita les travailleurs par sa présence. Le nom de *Cité léonine* qu'il donna au Vatican, laisse appercevoir l'amour de la célébrité, passion généreuse mais terrestre : au reste, des actes de pénitence & d'humilité chrétienne tempérèrent l'orgueil de cette dédicace. Le Pape & son Clergé parcoururent nu-pieds & sous le sac & la cendre, l'enceinte marquée pour la nouvelle ville; les chants de triomphe furent des pseaumes & des litanies; on répandit l'eau sainte sur les murs; & à la fin de la cérémonie, Léon pria les Apôtres & l'armée des Anges de maintenir toujours pure, heureuse & imprenable l'ancienne & la nouvelle Rome (90).

Fondation de la Cité léonine. A. D. 852.

---

(90) Les Arabes & les Grecs se taisent sur ce qui a

L'Empereur Théophile, fils de Michel le Bègue, est un des Princes les plus actifs & les plus courageux qu'on ait vus dans le moyen âge sur le trône de Constantinople. Il marcha cinq fois contre les Sarasins; il se montra redoutable par ses attaques, & lorsqu'il fut battu ou qu'il reçut des échecs, il fut estimé de l'ennemi. Dans la dernière de ses expéditions, il pénétra en Syrie, & assiéga la ville obscure de Sozopetra; le Calife Motassem y avoit reçu le jour, parce que Harun son père traînoit à sa suite celles de ses femmes & de ses concubines qu'il aimoit le plus. La révolte d'un imposteur Persan occupoit alors les armes des Sarasins, & il ne

La guerre d'Amorie entre Théophile & Motassem, A. D. 838.

rapport à l'invasion de Rome par les Africains. Les Chroniques latines ne fournissent pas beaucoup d'instruction (Voyez les Annales de Baronius & Pagi). Anastase, Bibliothécaire de l'Eglise romaine, est un guide authentique & contemporain sur l'Histoire des Papes du neuvième siècle. Sa Vie de Léon IV contient vingt-quatre pages (p. 175—199, Edit. de Paris); & si elle offre un grand nombre de minuties superstitieuses, il faut se souvenir que son Héros fut plus souvent dans une église que dans un camp.

pouvoit qu'entamer une négociation en faveur d'une ville pour laquelle il avoit une sorte d'attachement filial. Ses sollicitations déterminèrent l'Empereur à blesser son orgueil en un point si sensible. Sozopetra fut rasée; les Syriens qu'on y trouva furent mutilés ou marqués d'une manière ignominieuse; & les Vainqueurs enlevèrent mille captives sur le territoire des environs. Une matrone de la Maison d'Abbas eut, dans son désespoir, recours à Motassem, qui résolut de punir les insultes & la cruauté des Grecs. Sous le règne des deux frères aînés, l'héritage du plus jeune s'étoit borné à l'Anatolie, l'Arménie, la Georgie & la Circassie: cette position sur les frontières avoit exercé ses talens militaires; & parmi les titres qu'il faisoit valoir pour prendre le surnom d'*Octonaire* (91), les quatre ba-

(91) Motassem étoit le huitième des Abbassides; il régna *huit* ans, *huit* mois & *huit* jours. Il laissa en mourant *huit* fils, *huit* filles, *huit* mille esclaves & *huit* millions d'or.

tailles

tailles qu'il gagna ou qu'il livra aux ennemis du Koran, lui font le plus d'honneur. Dans cette querelle personnelle, les troupes de l'Irak, de la Syrie & de l'Egypte tirèrent leurs recrues des Tribus de l'Arabie & des hordes turques; sa cavalerie dut être nombreuse, quand on feroit une grande diminution sur les cent trente mille chevaux dont parlent les Historiens; & les frais de l'armement ont été évalués à quatre millions sterling, ou cent mille livres d'or. Les Sarasins se rassemblèrent à Tarse, & prirent en trois divisions la grande route de Constantinople; Motassem commandoit le corps de bataille; l'avant-garde étoit sous les ordres d'Abbas son fils, qui, dans l'essai de ses premières armes, pouvoit triompher avec plus de gloire, ou recevoir un échec avec moins de honte. Le père de Théophile étoit originaire d'Amorium (92) en Phrygie : cette

(92) Les anciens Géographes ne font guère mention d'*Amorium*, & les Itinéraires romains l'ont oublié tout-

ville, berceau de la Maison impériale, avoit des priviléges & des monumens; & quelle que fut l'opinion du Peuple, elle étoit aussi précieuse que Constantinople aux yeux du Souverain & de sa Cour. On grava le nom d'*Amorium* sur les boucliers des Sarasins; & les trois armées se réunirent de nouveau sous les murs de cette cité proscrite. Des Citoyens sages avoient conseillé d'évacuer la place, d'en faire sortir les habitans, & d'en abandonner les édifices à la fureur des Barbares. L'Empereur prit le parti plus généreux de soutenir un siége & de livrer une bataille, pour défendre la Patrie de ses ancêtres. Lorsque les armées s'approchèrent, le fort de la ligne musulmane parut plus hérissé de piques & de javelines; mais de l'un & de l'autre côté l'issue du com-

---

à-fait. Après le sixième siècle, elle devint un siége épiscopal, & enfin la Métropole de la nouvelle Galatie (Carol. Sancto Paulo, Geograph. Sacra, p. 234). Cette ville s'est relevée de ses ruines, si on lit *Ammuria* au lieu d'*Anguria*, dans le Texte du Géographe de Nubie (p. 236).

bat ne fut point glorieuse pour les troupes nationales. Les Arabes furent enfoncés, mais ce fut par les glaives de trente mille Persans qui avoient obtenu du service & un établissement dans l'Empire Grec. Les Grecs furent repoussés & vaincus, mais ce fut par les traits de la cavalerie turque; & si une pluie qui tomba le soir n'eût pas mouillé & relâché les cordes de ses arcs, un très-petit nombre de Chrétiens auroit échappé au carnage. Les Chrétiens prirent quelques momens de repos à Dorylée, ville située à trois journées du champ de bataille. Théophile y fit la revue de ses escadrons tremblans, & oublia sa fuite & celle de ses Sujets. Après cette découverte de sa foiblesse, il n'espéra plus sauver Amorium; l'inexorable Calife rejeta avec dédain ses prières & ses promesses; il retint même ses Ambassadeurs pour les rendre témoins de sa vengeance: il s'en fallut peu qu'ils ne fussent témoins de sa honte. Un Gouverneur fidèle, une garnison composée de Vétérans, & un Peuple

désespéré soutinrent durant cinquante-cinq jours les vigoureux assauts des Moslems; & les Sarasins auroient été réduits à lever le siége, si un traître ne leur eût indiqué la partie la plus foible des murailles. Motassem accomplit son vœu dans toute sa rigueur. Fatigué du carnage, sans en être rassasié, il retourna au palais de Samara qu'il venoit de bâtir aux environs de Bagdad, tandis que l'*infortuné* (93) Théophile imploroit le secours tardif & incertain de l'Empereur des Francs. Au reste, soixant-dix mille Moslems avoient perdu la vie au siége d'Amorium; ils se vengèrent par le massacre de trente mille Chrétiens, & par les cruautés qu'ils se permirent envers un égal nombre de Captifs qu'ils traitèrent comme les plus

(93) On l'appeloit en Orient Δυστυχης (Continuator Theophan. l. 3, p. 84). Mais telle étoit l'ignorance des Peuples de l'Occident, que leurs Ambassadeurs ne craignirent pas, dans un discours public, de parler *de victoriis quas adversus exteras bellando Gentes cælitus fuerat assecutus* (Annalist. Bertinian. apud Pagi, t. 3, p. 720).

atroces criminels. La nécessité obligea quelquefois les deux partis à consentir à l'échange & à la rançon des prisonniers (94); mais au milieu de cette lutte nationale & religieuse des deux Empires, la paix n'inspiroit point de confiance, & la guerre se faisoit sans quartier. Au moment du combat, le Vainqueur accordoit rarement grace aux ennemis qui tomboient en son pouvoir; ceux qui échappoient à la mort devenoient pour jamais esclaves; on les condamnoit à

(94) Abulpharage (Dynast. p. 167, 168) raconte un de ces échanges qui ont eu lieu sur le pont du Lamus en Cilicie, qui étoit la borne des deux Empires, & qui se trouvoit à une journée à l'ouest de Tarse (D'Anville, Géographie Ancienne, t. 2, p. 91). Quatre mille quatre cent soixante Moslems, huit cents femmes & enfans, & cent alliés furent échangés contre un égal nombre de Grecs. Ils passèrent les uns devant les autres au milieu du pont; & lorsque de part & d'autre ils eurent atteint leurs compatriotes, ils s'écrièrent : *Allah Acbar*, & *Kyrie Eleison*. Il est vraisemblable qu'alors on échangea le plus grand nombre desp risonniers d'Amorium, mais la même année (A. H. 231) deux des plus illustres d'entre eux furent décapités par ordre du Calife.

d'affreuses tortures ; & un Empereur Catholique raconte avec joie l'exécution des Sarasins de la Crète, qu'on écorcha vifs ou qu'on plongea dans des chaudières d'huile bouillante (95). Motassem avoit sacrifié au point d'honneur une ville florissante, deux cent mille hommes & la propriété de plusieurs millions de Sujets. Le même Calife descendit de cheval, & salit sa robe pour secourir un vieillard décrépit qui étoit tombé avec son âne dans un fossé rempli de boue. On pourroit lui demander laquelle de ces deux actions lui plut d'avantage lorsqu'il fut appelé par l'Ange de la mort (96)?

(95) Constantin Porphyrogenète, in Vit. Basil. c. 61, p. 186. Il est vrai que ces Sarasins, en qualité de Pirates & de Renegats, furent traités avec une rigueur particulière.

(96) Voyez sur Théophile Motassem & la guerre d'Amorie, le Continuateur de Théophanes, l. III, p. 77—84); Genesius (l. 3, p. 24—34); Cedrenus (p. 528—532); Elmacin (Hist. Saracen. p. 180); Abulpharage (Dynast. p. 165, 166); Abulfeda (Annal. Moslem. p. 191); d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 639, 640).

A la mort de Motassem le huitième des Abbassides, la gloire de sa famille & de sa Nation disparut. Lorsque les Vainqueurs Arabes se répandirent en Orient, lorsqu'ils se mêlèrent avec les troupes serviles de la Perse, de la Syrie & de l'Egypte, ils perdirent peu à peu l'énergie & les vertus guerrières du désert. Le courage des pays du Midi est une production artificielle de la discipline & du préjugé. L'activité du fanatisme avoit diminué, & les troupes du Calife devenues mercenaires se recrutoient dans ces climats du Nord où la valeur est naturelle aux habitans. Les Arabes s'étoient approchés des Turcs (97) qui vivoient au delà de l'Oxus

Désordres des Gardes Turques, A. D. 841—870, &c.

(97) M. de Guignes, qui franchit quelquefois le gouffre qui se trouve entre l'Histoire des Chinois & celle des Musulmans, & qui d'autres fois s'y laisse tomber, croit appercevoir que ces Turcs sont les *Hoei-ke*, autrement dits les *Kao-tche* ou les *grands Chariots*; qu'ils se trouvoient répandus de la Chine & la Sibérie jusqu'aux domaines des Califes & des Samanides, & qu'ils formoient quinze hordes, &c. (Hist. des Huns, t. 3, p. 1 —43—124—131).

& du Jaxarte : on enseignoit l'art de la guerre ou la foi musulmane aux jeunes Turcs qu'on prenoit à la guerre ou qu'on achetoit. Ces Turcs devinrent les Gardes du Calife ; & quand ils furent placés autour du trône de leur bienfaiteur, leurs Chefs usurpèrent l'empire du palais & des provinces. Motassem fit une faute bien dangereuse ; il appela plus de cinquante mille Turcs dans la capitale : leur licence excita l'indignation publique, & les querelles des Soldats & du Peuple déterminèrent le Calife à s'éloigner de Bagdad, & à établir sa résidence & le camp de ses barbares favoris à Samara sur le Tigre, à environ douze lieues au dessus de la cité de paix (98). Motawakkel son fils fut un Tyran plein de jalousie & de cruauté. Détesté de tous ses Sujets, il eut recours à la fidélité des Gardes Turques ;

(98) Il changea l'ancien nom de Sumere ou Samara, en celui de *Ser-men-raï*, celui qui donne du plaisir au premier coup-d'œil (d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 808 ; D'Anville, l'Euphrate & le Tigre, p. 97, 98)

ces Gardes ambitieuſes & effrayées de la haine qu'elles inſpiroient, ſe laiſsèrent ſéduire par les avantages que leur promettoit une révolution. C'eſt à l'inſtigation de ſon fils, ou du moins pour lui donner la couronne, qu'elles pénétrèrent en fureur dans l'intérieur du palais à l'heure du ſouper; ces Guerriers mirent le Calife en pièces avec les mêmes glaives qu'il venoit de leur donner pour défendre ſa vie & ſon trône. Montaſſer monta ſur ce trône couvert encore du ſang de ſon père. Mais durant les ſix mois de ſon règne, il n'éprouva que les angoiſſes d'une conſcience criminelle. Si, comme on le dit, il verſa des larmes à la vue d'une ancienne tapiſſerie qui repréſentoit les crimes & les châtimens du fils de Coſroës; ſi le chagrin & le remords abrégèrent en effet ſa vie, on peut avoir de la compaſſion pour un parricide qui, au moment de ſa mort, s'écrioit qu'il avoit perdu le bonheur de ce Monde & celui de ſa vie future. Après cet acte de trahiſon, les mercenaires étran-

gers donnèrent & reprirent le vêtement & le bâton de Mahomet, qui étoient encore les emblêmes de la royauté; & dans l'espace de quatre ans ils créèrent, déposèrent & assassinèrent trois Califes. Toutes les fois que les Turcs étoient agités par la crainte, la rage & la cupidité, ils saisissoient les Califes par les pieds; après les avoir traînés hors du palais, ils les exposoient nûs à un soleil brûlant; ils les frappoient avec des massues de fer; ils les forçoient à abdiquer la couronne pour prolonger de quelques instans une vie qu'on finissoit par leur ôter (99). A la fin cette tempête se calma

(99) Pour en donner un exemple, voici les détails de la mort du Calife Motaz : *Correptum pedibus pertrahunt, & fudibus probe permulcant, & spoliatum laceris vestibus in sole collocant, præ cujus acerrimo æstû pedes alternos attollebat & demittebat. Adstantium aliquis misero colaphos continuo ingerebat, quos ille objectis manibus avertere studebat..... quo facto traditus tortori fuit, totoque triduo cibo potuque prohibitus.... suffocatus*, &c. (Abulfeda, p. 206). Il dit en parlant du Calife Mohtadi: *Cervices ipsi perpetuis ictibus contundebant, testiculosque pedibus conculcabant* (p. 208).

ou elle prit un autre cours : les Abbassides retournèrent à Bagdad, qui leur offroit un séjour moins orageux : une main plus ferme & plus habile réprima l'insolence des Turcs ; ces troupes redoutables furent divisées ou détruites par les guerres étrangères. Mais les Nations de l'Orient avoient vu fouler aux pieds les successeurs du Prophète ; & c'est en diminuant leur force & en relâchant la discipline, que les Califes obtinrent la paix dans l'intérieur de leurs Etats. Les funestes effets du despotisme militaire sont si uniformes, qu'il semble que je parle ici des Gardes prétoriennes (100).

Tandis que les affaires, les plaisirs & les lumières du temps amortissoient le fanatisme, il se trouvoit avec toute sa chaleur dans le cœur d'un petit nombre

Naissance & progrès des Carmathes, A. D. 890 — 951.

(100) Voyez ce qui a rapport aux règnes de Motassem, Motawakkel, Mostanser, Mostain, Motaz, Mokadi & Motamed, dans la Bibliothèque de d'Herbelot & dans les Annales d'Elmacin, Abulpharage & Abulfeda, qui doivent être devenus familiers au Lecteur.

de forcenés qui vouloient régner dans ce Monde ou dans l'autre. L'Apôtre de la Mecque avoit eu soin de répéter mille & mille fois qu'il seroit le dernier des Prophètes ; mais l'ambition, ou, si on peut profaner ce mot, la raison du fanatisme espéroit qu'après les missions successives d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus & de Mahomet, Dieu révéleroit dans la plénitude des temps une Loi plus parfaite & plus durable. L'an 277 de l'Hégire, un Prédicateur Arabe, nommé Carmath, prit aux environs de Cufa les titres inintelligibles de *Guide*, de *Directeur*, de *Démonstration*, de *Verbe, de Saint-Esprit*, de *Chameau*, de *Héraut du Messie*, qui avoit, disoit-il, conversé avec lui sous la forme humaine, & enfin de *Représentant de Mahomet* fils d'*Ali*, de *Représentant de Saint Jean-Baptiste & de l'Ange Gabriël.* Il publia un volume mystique où il donna un sens plus spirituel aux préceptes du Koran ; il relâcha les Loix sur les ablutions, les jeûnes & le

pélerinage ; il permit l'usage du vin & des nourritures défendues ; & pour maintenir la ferveur de ses disciples, il leur imposa l'obligation de faire cinquante prieres par jour. La dureté & l'effervescence de la troupe rustique qui s'attacha au nouveau Prophète, attirèrent l'attention des Magistrats de Gusa ; une timide persécution étendit les progrès de la Secte ; mais le nom de Carmath ne fut que plus révéré, quand sa personne eut quitté le Monde. Ses douze apôtres se dispersèrent parmi les Bedouins, » race » d'hommes, dit Abulfeda, qui n'a » ni raison ni Religion « ; & leur succès sembloit menacer l'Arabie d'une autre révolution. Les Carmathiens étoient bien disposés à la révolte, puisqu'ils méconnoissoient les titres de la Maison d'Abbas, & qu'ils abhorroient la pourpre mondaine des Califes de Bagdad. Ils étoient susceptibles de discipline ; car ils jurèrent une soumission aveugle & absolue à leur Iman, que la voie de Dieu & celle du Peuple appeloient à ses fonctions pro-

phétiques. Au lieu des dixmes fixées par la Loi, il leur demanda le cinquième de leur propriété & de leur butin ; les actions les plus criminelles n'étoient qu'une ombre de désobéissance, & les frères se juroient mutuellement de garder le secret. Après de sanglantes hostilités, ils triomphèrent dans la province de Bahrein ; les Tribus d'une vaste étendue du désert furent soumises au sceptre ou plutôt au glaive de Abu Saïd & d'Abu Taher son fils ; & ces rebelles Imans pouvoient mettre plus de cent mille fanatiques en campagne. Les mercenaires du Calife furent épouvantés à l'approche d'un ennemi qui ne demandoit & qui ne donnoit point de quartier ; & cette particularité annonce le changement que trois siècles de prospérité avoient produit dans le caractère des Arabes. De pareilles troupes étoient battues dans tous les combats ; les villes de Racca & de Baalbec, de Cufa & de Bassora furent prises & saccagées ; la consternation régnoit à

Leurs exploits militaires, A. D. 900, &c.

Bagdad, & le Calife trembloit derrière les voiles de son palais. Abu Taher fit une incursion au delà du Tigre, & arriva jusqu'aux portes de la capitale, n'ayant que cinq cents chevaux à sa suite. Moctader avoit ordonné qu'on brisât les ponts, & le Calife attendoit à chaque moment la personne ou la tête du rebelle. Son Lieutenant, entraîné par la crainte ou la pitié, instruisit Abu Taher de tous les dangers, & lui recommanda de s'enfuir à la hâte »: Votre Maître, dit au Messager l'intrépide Carmathien, » est » à la tête de trente mille Soldats; il n'a » pas dans son armée trois hommes » comme ceux-ci «. Il montra en même temps trois de ses compagnons; il ordonna au premier de se plonger un poignard dans le sein, au second de se précipiter dans le Tigre, & au troisième de se jeter dans un précipice. Ils obéirent sans murmurer: » Racontez ce que vous » avez vu, ajouta l'Iman; avant la nuit, » votre Général sera enchaîné parmi mes

» chiens «. Il ſurprit en effet le camp des Arabes avant la nuit, & exécuta ſa menace. L'averſion que le culte de la Mecque inſpiroit aux Carmathes juſtifioit leur rapine ; ils dépouillèrent une caravane de pélerins, & abandonnèrent au milieu des ſables brûlans du déſert vingt mille Moſlems qui durent y mourir de faim & de ſoif. Une autre année ils laiſsèrent les pélerins continuer leur marche ſans interruption ; mais tandis que les dévôts célébroient une fête à la Mecque, Abu Taher prit d'aſſaut la Cité ſainte, & foula aux pieds tous les objets que les Muſulmans regardoient comme ſacrés. Ses Soldats paſsèrent au fil de l'épée cinquante mille Citoyens ou étrangers ; ſouillèrent l'enceinte du temple en y enterrant trois mille morts ; le puits de Zemzem fut rempli de ſang ; on enleva la gouttière d'or ; les Sectaires impies ſe partagèrent le voile de la Caaba, & portèrent en triomphe dans leur capitale la pierre noire qui étoit le premier monument

Ils pillent la Mecque, A. D. 929.

ment de la Nation de Mahomet. Après tant de sacriléges & tant de cruautés, ils continuèrent à infester les frontières de l'Irak, de la Syrie & de l'Egypte; mais le principe vital du fanatisme n'agissoit plus. Par scrupule ou par cupidité ils rouvrirent aux Pélerins la route de la Mecque; ils rendirent la pierre noire de la Caaba : il est inutile d'indiquer les factions qu'on vit bientôt parmi eux, ou de quelle manière ils furent enfin anéantis. La Secte des Carmathes peut être envisagée comme la seconde des causes visibles qui contribuèrent à la décadence & à la chute de l'Empire des Califes (101).

La pesanteur & l'étendue de l'Empire lui-même furent la troisième cause de sa Révolte des provinces, A. D. 80.— 936.

(101) Consultez sur la Secte des Carmathes, Elmacin (Hist. Saracen. p. 219 — 224 — 229 — 231 — 238 — 241 — 243); Abulpharage (Dynast. p. 179 — 182); Abulfeda (Annal. Moslem. p. 218, 219, &c. 245 — 265 — 274); & d'Herbelot (Bibliothèque Orientale, p. 256 — 258 — 635). J'y trouve sur les matières de Théologie & sur la Chronologie, des contradictions qu'il seroit difficile & peu important d'éclaircir.

deſtruction, & celle qui s'offre au premier coup-d'œil. Le Calife Almamon ſe vantoit de conduire avec plus de facilité l'Orient & l'Occident, que de bien gouverner les pièces qu'on voit ſur un échiquier de deux pieds quarrés (102); mais je préſume qu'il fit un grand nombre de fautes dans l'un & l'autre de ces jeux; & j'obſerve que dans les provinces éloignées l'autorité du premier & du plus puiſſant des Abbaſſides avoit déjà perdu quelque choſe. Le Deſpote communiqua toute ſa majeſté à ſon Repréſentant; la diviſion & la balance des pouvoirs durent relâcher l'habitude de l'obéiſſance, elle dut encourager les Sujets, juſqu'alors paſſifs dans leur ſoumiſſion, à rechercher l'origine & les devoirs du Gouvernement civil. Celui qui eſt né ſous la pourpre eſt rarement digne du trône; mais on eſt tenté de croire que le ſimple Citoyen, le

(102) Hyde, Syntagma Diſſertat. t. 2, p. 57, in Hiſt. Shahiludii.

Payſan ou l'eſclave qui arrive au rang ſuprême, a du courage & de la capacité: Le Vice-Roi d'un pays éloigné cherche à s'approprier le dépôt confié à ſes ſoins, & à le tranſmettre à ſes deſcendans; les Peuples aiment à voir leur Souverain au milieu d'eux; & les tréſors & les armées dont il diſpoſe, ſont tout à la fois l'objet & l'inſtrument de ſon ambition. Tant que les Lieutenans du Calife ſe contentèrent du titre de Vice-Roi, tant qu'ils ſollicitèrent pour eux ou pour leur fils un diplome inquiet, tant qu'ils conſervèrent ſur les monnoies & dans les prières publiques le nom ou la prérogative du maître des Fidèles, on s'apperçut à peine qu'ils gouvernoient en leur propre nom: Mais dans le cours d'une longue adminiſtration qui paſſoit à leur famille, ils prirent l'orgueil & les attributs de la royauté: la paix ou la guerre, les récompenſes ou les châtimens dépendoient de leur volonté, & ils faiſoient un emploi local des revenus de leur Gouvernement,

ou les réservoient pour leur magnificence particulière. Au lieu de fournir aux successeurs du Prophète des secours en hommes & en argent, ils leur envoyoient un éléphant, des faucons, des tapisseries de soie & quelques livres de musc & d'ambre (103).

Des Dynasties indépendantes.

Après la révolte de l'Espagne, qui s'affranchit du joug temporel & spirituel des Abbassides, les premiers symptômes de désobéissance éclatèrent dans la province d'Afrique. Ibrahim, fils d'Aglab, Lieutenant de l'habile & sévère Harun, légua son nom & son pouvoir à la Dynastie des *Aglabites*. Par indolence ou par politique, les Califes dissimulèrent cet outrage ou cette perte, & ils se bornèrent à employer le poison contre

Les Aglabites, A. D. 800 — 941.

(103) On peut étudier les Dynasties de l'Empire Arabe dans les Annales d'Elmacin, d'Abulpharage & d'Abulfeda; & dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot. Les Tables de M. de Guignes (Hist. des Huns, t. 1) offrent une Chronologie générale de l'Orient, entremêlée de quelques Anecdotes historiques; mais il a confondu quelquefois les époques & les lieux.

le Chef de la Maison des *Edrisites* (104) qui fonda le royaume & la ville de Fez sur les rives de la mer Occidentale (105). En Orient, la première Dynastie fut celle des *Tahérites* (106), descendans du brave Taher, qui dans les guerres civiles du fils de Harun, avoit servi avec trop de

Les Edrisites, A. D. 829 — 907.

Les Taherites. A. D. 813 — 872.

(104) M. de Cardonne parle fort au long des Aglabites & des Edrisites (Hist. de l'Afrique & de l'Espagne sous la domination des Arabes, t. 2, p. 1 — 63).

(105) Afin qu'on ne m'accuse pas de commettre des erreurs, je dois relever les inexactitudes de M. de Guignes (t. 1, p. 359) sur les Edrisites. 1°. Ce n'est pas l'an de l'Hégire 173 qu'on fonda la Dynastie & la ville de Fez, puisque l'une & l'autre ont été fondees par un fils *posthume* d'un descendant d'Ali, qui s'enfuit de la Mecque l'an 168; 2°. ce fondateur, Edris, fils d'Edris, au lieu d'avoir prolongé sa carrière jusqu'à l'âge de cent vingt ans, ou jusqu'à l'année 313 de l'Hégiro, ainsi qu'on le dit contre toute vraisemblance, mourut, A. H. 214, dans un âge peu avancé; 3°. la Dynastie a fini l'an de l'Hégire 307, vingt-trois ans plutôt que ne le dit l'Historien des Huns. Voyez les Annales d'Abulfeda, où règne beaucoup d'exactitude, p. 158, 159 — 185 — 238.

(106) L'Histoire originale & la Version latine de Mirchond, traitent de la Dynastie des Taherites & des Soffarides ainsi que de l'établissement de celle des Samanides; mais l'infatigable d'Herbelot y avoit déjà puisé les faits les plus intéressans.

zèle & de succès la cause d'Almamon, frère cadet du Calife. Comme on vouloit l'exiler d'une manière honorable, on lui donna le commandement des rives de l'Oxus; & l'indépendance de ses successeurs, qui gouvernèrent le Chorasan en maîtres jusqu'à la quatrième génération, fut couverte par la modestie de leur conduite, le bonheur de leurs Sujets, & la sûreté & la paix qu'ils surent maintenir sur leur frontière. Ils furent supplantés par un de ces aventuriers si communs dans les annales de l'Orient, qui abandonna la profession de Chaudronnier pour le métier de voleur. Il se nommoit Jacob, & il étoit fils de Leith; il se rendit une nuit au trésor du Prince de Sistan dans l'intention de le piller; mais ayant rencontré un morceau de sel qui le fit tomber, il porta à sa bouche ce qu'il venoit de trouver sous ses pieds. Le sel, parmi les Orientaux, est le symbole de l'hospitalité, & le pieux voleur se retira tout de suite sans rien prendre & sans faire de dégât,

Les Soffarides, A. D. 872 — 902. (Ce nom vient de celui de Chaudronnier).

Le Prince de Siſtan inſtruit de ce fait, combla Jacob d'éloges ; il penſa que c'étoit un homme sûr, & lui donna le commandement d'une armée. Jacob acquit de la célébrité à la guerre ; il ſubjugua la Perſe pour ſon compte, & menaça la réſidence des Abbaſſides. Il marchoit vers Bagdad lorſqu'il fut arrêté par la fièvre. L'Ambaſſadeur du Calife demanda une audience ; Jacob le manda au chevet de ſon lit : il avoit à côté de lui ſur une table un cimeterre nu, une croûte de pain noir & une botte d'oignons ». Si » je meurs, dit-il, votre Maître n'aura » plus de crainte ; ſi je vis, ce glaive » décidera notre querelle ; ſi je ſuis vaincu, » je reprendrai ſans peine la vie frugale » de ma jeuneſſe «. Il ne pouvoit pas tomber d'une manière tranquille de la hauteur où il s'étoit élevé : ſa mort, venue à temps, aſſura le repos du Calife, qui acheta par des conceſſions ſans nombre la retraite de ſon frère Amrou. Les Abbaſſides étoient trop foibles pour com-

battre, & trop orgueilleux pour pardonner ; ils appelèrent à leur secours la puissante Dynastie des *Samanides*, qui passèrent l'Oxus au nombre de dix mille cavaliers, si pauvres qu'ils avoient des étriers de bois, mais si braves qu'ils vainquirent l'armée des Soffariens, huit fois plus nombreuse que la leur. Ils firent Amrou prisonnier, & l'envoyèrent chargé de fers à la Cour de Bagdad, & l'héritage de la Transoxiane & du Chorasan ayant satisfait le Vainqueur, les royaumes de la Perse repassèrent quelque temps sous l'autorité des Califes. Les Provinces de la Syrie & de l'Egypte furent démembrées deux fois par les Turcs de la race de *Toulun* & *Ikshide* (107) qui y vivoient dans l'esclavage. Ces Barbares, qui avoient adopté la Religion & les mœurs des Musulmans, parvinrent, au

Les Samanides, A. D. 874 — 999.

Les Toulonides, A. D. 868 — 905. Les Ikshidites, A. D. 864 — 968.

(107) M. de Guignes (Hist. des Huns, t. 3, p. 124 — 154) a épuisé tout ce qui a rapport aux Toulonides & aux Ikshidites de l'Egypte, & il a jeté du jour sur les Hamadanites & les Carmathes ou Carmathiens.

milieu des factions sanglantes du palais, à envahir une province & à établir un trône indépendant; ils eurent de la célébrité, & inspirèrent de la terreur; mais les Fondateurs de ces deux puissantes Dynasties reconnurent de paroles ou de fait la vanité de l'ambition humaine. Au moment de rendre le dernier soupir, le premier implora la miséricorde de Dieu envers un pécheur qui avoit ignoré les bornes de son pouvoir; le second, environné de quatre cent mille Soldats & de neuf mille esclaves, cachoit à tout le monde la chambre où il essayoit de dormir. Leurs fils furent élevés au milieu des vices des Rois, & les Abbassides recouvrèrent la Syrie & l'Egypte qu'ils possédèrent trente ans. Au déclin de leur Empire, les Princes Arabes de la Tribu de *Hamadan* étoient les maîtres de la Mésopotamie & des villes importantes de Mosul & d'Alep. Les Poëtes de leur Cour disoient hardiment que la nature avoit fait leur vi-

Les Hamadanites, A. D. 892 — 1001.

ſage ſur le modèle de la beauté, qu'elle avoit formé leur langue pour l'éloquence, & leurs mains pour la libéralité & la valeur ; mais l'Histoire dit de ſon côté que la perfidie, le meurtre & le parricide frayèrent aux *Hamadanites* le chemin du trône. A cette fatale époque, la Dynaſtie des *Bowides* uſurpa de nouveau le royaume de Perſe. Cette révolution fut opérée par le glaive des trois frères, qui, ſous différens noms, étoient regardés comme les ſoutiens & les colonnes de l'Etat, & qui de la mer Caſpienne à l'Ocean ne voulurent ſouffrir d'autres Tyrans qu'eux-mêmes. La Langue & le génie de la Perſe ſe ranimèrent ſous leur domination ; & trois cent quatre ans après la mort de Mahomet, les Arabes perdirent le ſceptre de l'Orient.

Les Bowides. A. D. 933 — 1055.

Abaiſſement des Califes de Bagdad, A. D. 936.

Rahdi, le vingtième des Abbaſſides & le trente-neuvième des ſucceſſeurs de Mahomet, fut le dernier qui mérita le titre de Calife (108) ; le dernier (dit Abul-

(108) *Hic eſt ultimus Chalifah qui multum atque ſæ-*

feda) qui ait harangué le Peuple & conversé avec les Savans; le dernier qui ait montré de la richesse & de la magnificence. Après lui, les Maîtres des contrées de l'Orient furent réduits à la plus abjecte misère; ils se virent exposés aux outrages & aux coups des esclaves eux-mêmes. La révolte des provinces borna leur domaine à l'enceinte de Bagdad; mais cette capitale renfermoit toujours une multitude innombrable de Sujets enorgueillis de leur fortune passée; mécontens de la position où ils se trouvoient

---

pius pro concione perorarit..... fuit etiam ultimus qui otium cum eruditis & facetis hominibus fallere hilariterque agere soleret. Ultimus tandem Califarum cui sumtus, stipendia, reditus, & thesauri, culina, cateraque omnis aulica pompa priorum Califarum ad instar comparata fuerint. Videbimus enim paulo post quam indignis & servilibus ludibriis exagitati, quam ad humilem fortunam, ultimumque contemptum abjecti fuerint hi quondam potentissimi totius terrarum Orientalium orbis domini. Abulfeda, Annal. Moslem. p. 261. J'ai rapporté ce passage afin d'indiquer la manière d'Abulfeda, mais les tournures appartiennent proprement à Reiske. L'Historien Arabe (p. 255 — 257 — 260, 261 — 269 — 283, &c.) m'a fourni les faits les plus intéressans de ce paragraphe.

alors, & accablés par les exactions d'un trésor que les dépouilles & les tributs des Nations avoient rempli autrefois; les factions & la controverse occupoient leur oisiveté. Les rigides Sectateurs de *Hanbal* (109) attentèrent, sous le masque de la piété, aux plaisirs de la vie domestique; ils pénétrèrent de force dans les maisons des Plébéiens & des Princes, répandirent le vin qui s'offrit à leur regard, battirent les Musiciens & brisèrent leurs instrumens, déshonorèrent par des soupçons infames tous ceux qui vivoient avec des jeunes gens d'une belle figure. De deux personnes réunies pour la même profession, l'une étoit pour & l'autre contre Ali, & les Abbassides furent éveillés par les clameurs des Sectaires qui contestoient

(109) En pareille occasion leur Maître montra plus de modération & plus d'indulgence. Ahmed Ebn Hanbal, le Chef d'une des quatre Sectes orthodoxes, naquit à Bagdad A. H. 164, & il y mourut A. H. 241. Il combattit & trouva le martyre dans une dispute sur la création du Koran.

leurs titres & maudissoient les Fondateurs de cette Dynastie. La force militaire pouvoit seule réprimer un Peuple turbulent, mais rien ne pouvoit satisfaire la cupidité des mercenaires, ou maintenir leur discipline. Les Africains & les Turcs chargés de la garde du Calife, s'attaquèrent mutuellement, & les Emirs d'Omra (110) emprisonnèrent ou déposèrent leur Souverain, & violèrent la mosquée & le haram. Si les Califes se réfugioient dans le camp ou à la Cour d'un Prince voisin, ils ne faisoient que changer de servitude; le désespoir les détermina enfin à appeler les Sultans de la Perse, qui, par l'invincible valeur de leur troupe, réduisirent

(110) L'emploi de Visit fut remplacé par celui d'Emir al Omra (Imperator Imperatorum); titre d'abord institué par Rahdi, & qui à la longue s'introduisit dans le Gouvernement de la Dynastie des Bowides & des Seljukides, *vestigalibus, & tributis & curiis per omnes regiones præfectis, jussitque in omnibus suggestis nominis ejus in concionibus mentionem fieri* (Abulpharage, Dynast. p. 199), Elmacin (p. 254, 255) en font aussi mention.

au silence les factions de Bagdad. Moezal-dowlat, le second des trois frères Bowides, s'arrogea le pouvoir civil & le pouvoir militaire, & on regarda comme un trait de générosité qu'il voulût bien assigner soixante mille livres sterling pour les dépenses particulières du Commandant des Fidèles. Mais quarante jours après la révolution, au milieu d'une audience donnée aux Ambassadeurs du Chorasan, le Calife fut arraché de son trône, &, sous les yeux d'une multitude effrayée, traîné dans un cachot par ordre du Prince étranger. On pilla son palais, on lui creva les yeux; & telle fut l'ambition des Abbassides, qu'ils ne craignirent pas d'aspirer à une couronne si dangereuse & si avilie. Les Califes plongés dans la mollesse jusqu'alors, reprirent la frugalité & les vertus simples des premiers temps. Dépouillés de leur armure & de leur robe de soie, ils jeûnoient, ils prioient, ils étudioient le Koran & la tradition des Sonnites; ils remplissoient

avec zèle & d'une manière éclairée les fonctions de leur dignité ecclésiastique. Les Nations respectoient toujours les successeurs de l'Apôtre ; ils passoient toujours pour être les oracles de la Loi & la conscience des Fidèles; & la foiblesse & la division de leurs Tyrans rendirent quelquefois aux Abbassides la souveraineté de Bagdad. Mais le triomphe des Fatimites, descendans vrais ou faux d'Ali, avoit aigri leur malheur. Ces rivaux fortunés, venus des extrémités de l'Afrique, anéantirent en Egypte & en Syrie l'autorité spirituelle & temporelle des Abbassides; & le Monarque du Nil insultoit l'humble Pontife qui donnoit des loix sur les bords du Tigre.

Entreprise des Grecs, A. D. 960.

Au déclin de l'Empire des Califes, durant le siècle qui s'écoula après la guerre de Théophile & de Motassem, les hostilités des deux Nations se bornèrent à quelques incursions par terre & par mer, effets de leur voisinage & de leur haine inflexible. Mais au milieu des convulsions des Peu-

ples de l'Orient, l'espoir de faire des conquêtes & de se venger, tira les Grecs de leur léthargie. L'Empire de Byzance, depuis l'avénement de la race de Basile, avoit vécu en paix & fait voir une sorte de dignité ; il pouvoit attaquer avec des forces bien entières tous les petits Emirs qui avoient usurpé le pouvoir parmi les Moslems, au moment où ces mêmes Emirs seroient attaqués ou menacés sur leurs derrières par les peuplades ennemies de la Foi musulmane qui se trouvoient répandues autour d'eux. Les Sujets de Nicéphore Phocas, Prince renommé à la guerre, mais peu chéri de son Peuple, lui donnèrent dans leurs acclamations les titres emphatiques d'étoile du matin & de mort des Sarasins (111). Lorsqu'il

(111) Liutprand, dont le caractère irascible étoit aigri par les malheurs de sa position, indique des noms de reproche & de mépris plus convenables à Nicéphore, que les vains titres imaginés par les Grecs : *Ecce venit stella matutina, surgit Eous, reverberat obtutû solis radios, pallida Saracenorum mors*, Nicephorus μέδων.

exerçoit

Réduction de la Crète

exerçoit l'emploi subalterne de Grand-Domestique ou de Général de l'Orient; il réduisit l'isle de Crète, & anéantit ce repaire de Pirates qui bravoit la majesté de l'Empire dès long-temps & avec impunité (112). Il développa ses talens dans cette entreprise, qui avoit entraîné si souvent la honte & des pertes fâcheuses. Les Sarasins furent confondus de le voir débarquer ses troupes sur des ponts solides qu'il jetoit de ses navires sur la côte. Le siége de Candie dura sept mois; les naturels de la Crète prolongèrent d'autant plus leur résistance, qu'ils reçurent de fréquens secours de ceux de leurs compatriotes qui se trouvoient en Afrique & en Espagne; & lorsque l'armée des Grecs eut emporté la muraille & le double fossé, ils se battoient encore dans les rues & les

(112) Malgré l'insinuation de Zonaras, *κὰ εἰ μὴ*, &c. (t. 2, l. 16, p. 197), c'est un fait sûr que Nicéphore Phocas subjugua complétement la Crète (Pagi, Critica, t. 3, p. 873 — 875; Meursius, Creta, l. 3, c. 7, t. 3, p. 464, 465).

maiſons de la ville. La priſe de la capitale entraîna la ſoumiſſion de l'iſle entière ; & les vaincus ne firent plus de difficulté de ſe ſoumettre au baptême du Vainqueur (113). On donna à Conſtantinople le ſpectacle d'un triomphe : la capitale applaudit à cette cérémonie dès long-temps oubliée ; & le diadême impérial étoit la ſeule récompenſe qui pût payer les ſervices ou ſatisfaire l'ambition de Nicéphore.

Les conquêtes en Orient de Nicéphore Phocas, & Jean Zimiſces, A. D. 963 — 975.

Après la mort de Romanus le jeune, quatrième deſcendant de Baſile en ligne directe, Théophania ſa femme épouſa

(113) On a découvert dans la Bibliothèque de Sforze, une Vie grecque de St. Nicon l'Arménien, que le Jéſuite Sirmond traduiſit en latin pour l'uſage du Cardinal Baronius. Cette Légende contemporaine jette un rayon de lumière ſur l'état de la Crète & du Péloponnèſe au dixième ſiècle. St. Nicon trouva l'iſle nouvellement unie à l'Empire des Grecs, *fœdis deteſtandæ Agarenorum ſuperſtitionis veſtigiis adhuc plenam ac refertam* .... Mais le Miſſionnaire, peut-être avec quelques ſecours terreſtres, *ad baptiſmum omnes veræque fidei diſciplinam pepulit. Eccleſiis per totam inſulam ædificatis*, &c. (Annal. Eccleſ. A. D. 961).

ſucceſſivement les deux Héros de ſon ſiècle, Nicéphore Phocas & Jean Zimiſces, l'aſſaſſin de ſon ſecond mari. Ils régnèrent en qualité de Tuteurs & de Collègues de ſes enfans qui étoient en bas âge ; & les douze années où ils commandèrent l'armée des Grecs forment la plus belle époque des Annales de Byzance. Les Sujets & les alliés qu'ils menèrent à la guerre furent au nombre de deux cent mille hommes ; ſi l'on en croit l'ennemi, trente mille étoient armés de cuiraſſes (114), quatre mille mulets ſuivoient leur marche, & une enceinte de piques défendoit le camp qu'ils formoient chaque nuit. Sans m'arrêter aux petits combats meurtriers & non déciſifs, je vais raconter en peu de mots les conquêtes des deux Empereurs depuis les collines de la Cappadoce juſ-

(114) Elmacin, Hiſt. Saracen. p. 278, 279, Liutprand étoit diſpoſé à déprécier la puiſſance des Grecs, mais il avoue que Nicéphore marcha contre les Aſſyriens à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes.

Conquête de la Cilicie.

qu'au désert de Bagdad. Les siéges de Mopsueste & de Tarse en Cilicie exercèrent d'abord l'habileté & la persévérance de leurs Soldats, auxquels je ne craindrai pas de donner ici le nom de Romains. Deux cent mille Moslems trouvèrent la mort ou l'esclavage (115) dans la ville de Mopsueste, que le Sarus divise en deux parties ; population si considérable, qu'elle doit renfermer au moins celle des districts qui dépendoient de Mopsueste. Elle fut prise d'assaut ; mais c'est par la famine qu'on réduisit Mopsueste ; & dès que les Sarasins eurent fait leur capitulation, ils eurent la douleur d'appercevoir au loin les navires de l'Egypte qui venoient à

(115) *Ducenta fere millia hominum numerabat urbs* (Abulfeda, Annal. Moslem. p. 231) de Mopsuestica ou Massa, Mampsysta, Mansista, Mampista, comme on l'appelle dans le moyen âge, par corruption, ou peut-être d'après une édition plus exacte (Wesseling, Itinerar. p. 580). Au reste, je ne puis croire à cette extrême population, peu d'années après le témoignage de l'Empereur Léon, ου γαρ πολυπληθεια στρατυ τοις Κιλιξι βαρβαροις εςιν (Tactica, c. 18, in Meursii Oper. t. 6, p. 817).

leur secours. On les renvoya avec un sauf-conduit aux frontières de la Syrie; des Chrétiens avoient vécu en paix sous leur domination; & les habitans furent remplacés par une nouvelle colonie. Mais on fit de la mosquée une étable: on livra aux flammes les chaires des Docteurs de l'Islamisme: on réserva pour l'Empereur les croix enrichies d'or & de pierreries qu'on trouva dans les églises de l'Asie; & les Vainqueurs firent enlever les portes de Mopsueste & de Tarse, qu'on incrusta dans les murs de Constantinople, pour servir à jamais de monument de leur victoire. Les deux Princes Romains, après s'être rendus maîtres des defilés du mont Aman, se portèrent avec leurs troupes dans le centre de la Syrie; mais au lieu d'attaquer les murs d'Antioche, l'humanité ou la superstition de Nicéphore sembla respecter l'ancienne Métropole de l'Orient; il se contenta d'établir une ligne de circonvallation autour de la place; il laissa une armée sous les murs, & il recom-

Invasion de la Syrie.

manda à son Lieutenant d'attendre avec tranquillité le retour du printemps. Mais au milieu de l'hiver, durant une nuit obscure & pluvieuse, un Officier subalterne s'approcha des remparts à la tête de trois cents Soldats; il appliqua ses échelles, s'empara de deux tours; & pressé de tous côtés par l'ennemi, son intrépidité en triompha, & son Général lui envoya du secours. Les Grecs reprirent Antioche : lorsque le meurtre & le pillage eurent cessé, on rétablit solemnellement le règne de César & celui de Jésus-Christ; & cent mille Sarasins des armées de Syrie & des navires de l'Afrique, firent de vains efforts pour rentrer dans la place. La cité royale d'Alep étoit soumise à Seifeddowlat, de la Dynastie de Hamadan, qui ternit sa gloire par la précipitation avec laquelle il abandonna son royaume & sa capitale. Les Romains saccagèrent le magnifique palais qu'il habitoit hors des murs d'Alep; ils y trouvèrent un arsenal bien fourni, une écurie de quatorze cents mulets, &

Les Grecs reprennent Antioche.

trois cents ſacs d'or & d'argent. Mais les murs de la place réſiſtèrent à leurs beliers, & les aſſiégeans campèrent ſur une montagne voiſine. Leur retraite aigrit la querelle des habitans de la ville & des mercenaires; ils ne gardèrent plus les portes ni les remparts; & tandis qu'ils ſe chargeoient avec fureur dans la place du marché, ils furent ſurpris par les Grecs; on égorgea tous les mâles, & on emmena dix mille jeunes femmes captives: le butin fut ſi conſidérable, que les Vainqueurs n'eurent pas aſſez de bêtes de ſomme pour le tranſporter: on brûla ce qui en reſtoit; & les Romains, après s'être livrés dix jours à la licence ordinaire en pareille occaſion, ſortirent de cette ville nue & dévaſtée par le carnage. Dans leurs incurſions en Syrie, ils ordonnèrent aux Cultivateurs d'enſemencer les terres, afin qu'à la ſaiſon prochaine l'armée y trouvât des ſubſiſtances; ils ſoumirent plus de cent villes; & pour expier les ſacriléges des diſciples de Mahomet, ils livrèrent

X iv

aux flammes dix-huit chaires des principales mosquées. On trouve sur la liste de leurs conquêtes, les villes classiques de Hiéropolis, d'Apamée & d'Emèse; l'Empereur Zimisces campa dans le paradis de Damas, & il accepta la rançon d'un Peuple soumis : ce torrent ne fut arrêté que par la forteresse de Tripoli, située sur la côte de Phénicie. Depuis le règne d'Héraclius, les Grecs n'avoient point traversé l'Euphrate au dessous du passage du mont Taurus; à peine l'avoient ils apperçu. Zimisces passa ce fleuve sans obstacle, & subjugua en peu de temps les villes autrefois fameuses de Samosate, d'Edesse, de Martyropolis, d'Amida (116) & de Nisibis, jadis ancienne limite de l'Empire aux environs du Tigre. Son ardeur étoit augmentée par le désir

Passage de l'Euphrate.

(116) Le Texte de Léon le Diacre nous indique les villes d'Amida & de Martyropolis, sous les noms corrompus d'Emeta & de Myctarsim: Voyez Abulfeda, Geograph. p. 245, vers, Reiske. Léon dit en parlant de la première; *urbs munita et illustris*, & de la seconde *clara atque conspicua opibusque & pecore, reliquis ejus provinciis urbibus atque oppidis longe præstans*.

de s'emparer des tréſors vierges d'Ecbatane (117), nom très-connu & ſous lequel un Hiſtorien de Byzance a caché la capitale des Abbaſſides. La conſternation des fuyards avoit déjà répandu la terreur; mais l'avarice & la prodigalité des Tyrans domeſtiques avoit déjà diſſipé les richeſſes imaginaires de Bagdad. Les prières du Peuple & les ſollicitations impérieuſes du Lieutenant des Bowides, appeloient l'attention du Calife ſur la défenſe de la ville. L'infortuné Mothi leur écrivit qu'on l'avoit dépouillé de ſes armes, de ſes revenus & de ſes provinces, & qu'il étoit prêt à abdiquer un trône qu'il ne pouvoit plus

Danger de Bagdad.

(117) *Ut et Ecbatana pergeret Agarenorumque regiam everteret..... aiunt enim urbium quæ uſquam ſunt ac toto orbe exiſtunt feliciſſimam eſſe auroque ditiſſimam* (Léon le Diacre, apud Pagi, t. 4, p. 34). Cette magnifique deſcription ne convient qu'à Bagdad, & on ne peut l'appliquer ni à Hamadan (la véritable Ecbatane, D'Anville, Géog. ancienne, t. 2, p. 237), ni à Tauris, qu'on a confondu ordinairement avec cette ville. Cicéron (pro Lege Manilia, c. 4) donne le nom d'Ecbatane dans le même ſens indéfini à la réſidence royale de Mithridate, Roi de Pont.

soutenir. L'Emir fut inexorable; on vendit les meubles du palais, & la misérable somme de quarante mille pièces d'or qu'ils produisirent fut employée tout de suite à de vains objets d'un luxe privé. Mais la retraite des Grecs dissipa les inquiétudes de Bagdad; la soif & la faim gardoient le désert de la Mésopotamie; & l'Empereur, rassasié de gloire & chargé de dépouilles de l'Orient, revint à Constantinople, où il étala dans la cérémonie de son triomphe une grande quantité d'étoffes de soie & d'aromates, & trois cent myriades d'or & d'argent. Cet orage avoit courbé les puissances de l'Orient sans les détruire. Après le départ des Grecs les Princes fugitifs rentrèrent dans leur capitale; leurs Sujets abjurèrent le serment de fidélité qu'ils avoient prêté malgré eux; les Moslems purifièrent de nouveau leurs temples, & renversèrent les images des Saints & des Martyrs de la Religion chrétienne; les Nestoriens & les Jacobites aimèrent mieux obéir aux

Sarasins qu'à un Prince orthodoxe ; & les Melchites, par leur nombre & leur peu de courage, ne pouvoient soutenir l'Eglise & l'Etat. De tant de conquêtes, Antioche, les villes de la Cilicie & l'isle de Chypre furent seules réunies à l'Empire Romain d'une manière permanente (118).

(118) Voyez les Annales d'Elmacin, Abulpharage & Abulfeda, depuis A. H. 351, jusqu'à A. H. 361 ; & les règnes de Nicéphore Phocas & de Jean Zimisces, dans les Chroniques de Zonaras (t. 2, l. 16, p. 199, l. 17, p. 215); & Cedrenus (Compend, p. 649 — 684). Les récits défectueux qu'on trouve en grand nombre dans ces Auteurs, sont suppléés par l'Histoire manuscrite de Léon le Diacre, que Pagi a obtenue des Bénédictins, & qu'il a insérée presque en entier dans une Version latine (Critica, t. 3, p. 873, t. 4, p. 37).



CHAPITRE LIII.

Etat de l'Empire d'Orient au dixième siècle. Son étendue & sa division. Richesses & revenus. Palais de Constantinople. Titres & emplois. Morgue & puissance des Empereurs. Tactique des Grecs, des Arabes & des François. Désuétude de la Langue latine. Etudes & solitudes des Grecs.

Mémoires sur l'Empire Grec.

ON apperçoit quelques rayons de lumière au milieu de la profonde obscurité du dixième siècle. Constantin Porphyrogénete (1) composa à un âge mûr, & pour l'instruction de son fils, quatre Ecrits qui

(1) Claudien développe très-bien le sens de l'épithète de Πορφυρογεννητος, porphyrogénète, ou né dans la pourpre.

Ardua privatos nescit fortuna Penates;
Et regnum cum luce dedit. Cognata potestas
Excepit Tyrio venerabile pignus in ostro.

Et Ducange rapporte dans son Glossaire grec & latin, plusieurs passages qui expriment la même chose.

ſont arrivés juſqu'à nous : à quelques égards ils préſentent aſſez bien l'état de l'Empire d'Orient au dedans & au dehors, durant la paix & durant la guerre. L'Empereur développe dans le premier les pompeuſes cérémonies de l'égliſe & du palais de Conſtantinople, d'après ſon cérémonial & celui de ſes prédéceſſeurs (2). Il tâche, dans le ſecond, de faire une deſcription exacte des provinces, ou, comme on les nommoit alors des *thèmes* de l'Europe & de l'Aſie (3). Le troiſième

Ecrits de Conſtantin Porphyrogenète.

(2) Un ſuperbe manuſcrit de Conſtantin, *de Cæremoniis Aulæ & Eccleſiæ Bizantinæ* a été apporté de Conſtantinople à Bude, Francfort & Leipſick, où on l'a imprimé en beaux caractères (A. D. 1751, in-folio). Leich & Reiske lui ont prodigué ces éloges que les Editeurs ne manquent jamais de donner à l'objet de leurs travaux, ſoit que cet objet le mérite, ſoit qu'il ne le mérite pas.

(3) Voyez dans le premier volume de l'*Imperium Orientale* de Banduri; Conſtantinus de Thematibus, p. 1 — 24 de Adminiſtrando Imperio, p. 45 — 127, Edit. Venet. Le Texte de l'ancienne édition de Meurſius y eſt corrigé d'après un manuſcrit de la Bibliothèque nationale de Paris, qu'Iſaac Caſaubon avoit indiqué (Epiſt. ad Polybium, p. 10), & ſur lequel deux Cartes de Guil-

expose le système de tactique des Romains ; la discipline & l'ordre de leurs troupes, & leurs opérations militaires sur mer & sur le continent ; mais on igore si ce Traité est de Constantin ou de Léon son père (4). Le quatrième a pour objet l'administration de l'Empire, & on y révèle les secrets de la Politique de Byzance dans ses rapports d'amitié ou de haine avec les autres Nations. Les Lettres de cette époque firent quelque bien ; on publia des systêmes pratiques sur les Loix, l'Agriculture & l'Histoire, dont les Sujets profitèrent, & qui honorent à bien des égards les Princes Macédoniens. Les

---

laume de Lisle, le premier des Géographes antérieurs à D'Anville, ont jeté beaucoup de jour.

(4) La tactique de Léon ou de Constantin a été publiée à l'aide de quelques nouveaux manuscrits, dans la grande édition des Œuvres de Meursius, par le savant Lamy (t. 6, p. 531 — 920 — 1211 — 1417, Florence 1745) ; mais le Texte est encore corrompu & mutilé, & la Version est toujours obscure & remplie de fautes. La Bibliothèque de Vienne fourniroit quelques matériaux précieux à un nouvel Editeur (Fabric. Bibliot. Græc. t. 6, p. 369, 370).

ſoixante livres des *Baſiliques* (5), qu'on peut regarder comme le Code & les Pandectes de la Juriſprudence civile, furent rédigés ſous les trois premiers règnes de cette heureuſe Dynaſtie. L'art de la culture avoit amuſé les loiſirs & exercé la plume des perſonnages les plus éclairés & les plus vertueux de l'antiquité, & les vingt livres des *Géoponiques* (6) de Conſ-

(5) Voyez ſur les Baſiliques, Fabricius (Bibliot. Græc. t. 12, p. 425—514), Heineccius (Hiſt. Juris Romani, p. 396—399), & Giannone (Hiſtoria Civile di Napoli, t. 1, p. 450—458). Quarante-un livres de ce Code grec ont été publiés avec une Verſion latine, par Charles Annibal Fabrottes (Paris 1647), en ſept volumes in-folio; on a découvert depuis quatre autres livres, qu'on a inſérés dans le *Novus Theſaurus* Juris Civ. & Canon. t. 5, de Gerard Meerman. Jean Leunclavius a compoſé (à Baſle 1575) une *Eglogue* ou *Synopſis* de l'Ouvrage entier des ſoixante livres. On trouve dans le *Corpus Juris Civilis*, les cent treize Novelles, ou nouvelles Loix de Léon.

(6) Je me ſuis ſervi de la dernière édition des Géoponiques, qui eſt la meilleure (par Nicolas Niclas, Lipſiæ, 1781, 2 vol. in-8°.). Je lis dans la Préface, que le même Empereur fit revivre les ſyſtêmes de Réthorique & de Philoſophie oubliés dès long-temps. Ses deux li-

tantin, renferment ce qu'ils ont dit de meilleur sur cet objet. Ce Prince ordonna de recueillir en cinquante trois livres (7) les traits d'histoire les plus propres à encourager la vertu & à inspirer l'horreur du vice, & tous les Citoyens y trouvèrent les leçons & les avis des temps passés. Le Souverain de l'Orient se dépouilla ainsi de l'auguste caractère de Législateur, pour exercer l'humble fonction de Professeur ou de Copiste; & si ses successeurs ou ses Sujets ne rendirent pas justice à ses soins paternels, la postérité jouit de son travail. Au reste, ces Ecrits ont peu de valeur en eux-mêmes; ils ne nous empêchent pas de regretter notre pau-

L'imperfection de ces Ecrits.

vres de l'*Hippiatrique*, ou de l'art de traiter les maladies des chevaux, ont été publiés à Paris 1530, in-folio (Fabric. Bibliot. Græc. t. 6, p. 493 — 500).

(7) De ces cinquante-trois livres ou titres, deux seulement sont arrivés jusqu'à nous & ont été imprimés; l'un, *de Legationibus* (par Fulvius Ursinus, Anvers 1582, & Daniel Haeschelius, August. Vindel. 1603), & l'autre *de Virtutibus & Vitiis* (par Henri Valesius ou de Valois, Paris 1634).

vreté

vreté & notre ignorance ſur cette époque de l'Hiſtoire; & ſi on oublioit le nom des Auteurs, ils n'inſpireroient que l'indifférence ou le mépris. Les Baſiliques ne ſont qu'une copie imparfaite, une Verſion en Langue grecque des Loix de Juſtinien, où l'on a fait de mauvais changemens : ſouvent on y abandonne la ſageſſe des premiers Juriſconſultes pour adopter des déciſions inſpirées par le bigotiſme; & la prohibition abſolue du divorce & de l'intérêt de l'argent aſſervirent le commerce & nuiſirent au bonheur de la vie privée. Un Sujet de Conſtantin pouvoit admirer dans la compilation hiſtorique les inimitables vertus de la Grèce & de Rome; il pouvoit y voir à quel point d'énergie & d'élévation l'homme étoit jadis parvenu. Une nouvelle édition de la Vie des Saints que le Grand-Logothète ou Chancelier de l'Empire eut ordre de préparer, ne dut pas produire le même effet; & Siméon le

Métaphraste (8) ajouta ses Légendes fabuleuses à tous les mensonges que dictoit la superstition. Au jugement de la raison, il est des vertus & des miracles attribués aux Saints, qui ont moins de prix que le travail d'un Cultivateur qui multiplie les dons du Ciel & fournit des subsistances aux hommes. Mais les Empereurs à qui nous devons les Géoponiques, exposent avec plus de soin les préceptes d'un art destructeur, de celui de la guerre, qu'on enseignoit dès le temps de Xénophon (9) comme l'art des Héros & des

(8) Hankius (de Scriptorib. Byzant. p. 418 — 460) donne l'abrégé de la vie & la liste des Ouvrages de Siméon Métaphraste. Ce Biographe des Saints a fait des Paraphrases sur les anciens actes : il écrit en Rétheur, & sa Réthorique ayant été paraphrasée une seconde fois dans la Version latine de Surius, à peine distingue-t-on aujourd'hui un fil de la trame primitive.

(9) Selon le premier livre de la Cyropédie, il y avoit déjà en Perse des Professeurs de Tactique, qui n'est qu'une petite partie de l'art de la guerre. Une bonne édition de tous les Auteurs qui ont écrit sur la Tactique, auroit du succès ; le Savant qui s'en chargeroit pourroit découvrir quelques manuscrits nouveaux, & ses lumières

Rois. On retrouve dans la Tactique de Léon & de Constantin le peu de lumières du siècle où ils vécurent ; ils sont dénués de talent ; ils transcrivent sans réflexion les règles & les maximes confirmées par des victoires ; ils ne connoissent ni la propriété du style, ni la méthode ; ils confondent aveuglément les institutions les plus éloignées & celles qui ont le moins d'accord entre elles, la phalange de Sparte & celle de Macédoine, les légions de Caton & de Trajan, d'Auguste & de Théodose. On peut même contester l'utilité, ou du moins l'importance de ces élémens de l'art militaire ; leur théorie générale est dictée par la raison, mais c'est l'application qui en fait le mérite & la difficulté. L'exercice plutôt que l'étude forme la discipline du Soldat. Le talent de la guerre est le partage de ces esprits

---

pourroient jeter du jour sur l'Histoire militaire des Anciens. Mais ce Savant devroit être de plus un Soldat, & malheureusement Quintus Icilius n'est plus.

calmes mais rapides que produit la nature pour décider du ſort des armées & des Nations; la première eſt une ſuite de l'habitude de la vie; le coup-d'œil d'un moment détermine la ſeconde, & les batailles gagnées par les leçons de la tactique ſont auſſi rares que les épopées créées d'après les règles de la critique. Le livre des cérémonies eſt une deſcription ennuyeuſe & imparfaite de cet appareil de théâtre, qui infectoit l'Egliſe & l'Etat depuis que l'une avoit perdu ſa pureté, & que l'autre avoit perdu ſa force. La deſcription des thèmes ou des provinces où l'on compte trouver ces détails authentiques que le Gouvernement ſeul peut obtenir, n'offre que des traditions fabuleuſes ſur l'origine des villes, & des épigrammes ſur les vices de leurs habitans (10). Sans doute un Hiſtorien auroit

---

(10) Après avoir obſervé que les Cappadociens ont d'autant moins de mérite qu'ils ſont plus élevés par leur rang, & plus riches, l'Auteur de la Deſcription des

pu conserver ces remarques; mais on ne pourra condamner mon silence, puisque Léon le Philosophe & Constantin son fils ont négligé les objets les plus intéressans, & qu'ils ne disent rien sur la population de la capitale & des provinces, sur la quotité des impôts & des revenus, sur le nombre des Sujets & des étrangers qui servoient sous le drapeau impérial. Le Traité de l'administration publique présente les mêmes taches; il a toutefois un mérite particulier: ce qu'on y lit des antiquités des Nations peut être incertain ou fabuleux; mais les détails sur la Géographie & les mœurs des Barbares sont exacts. Parmi ces Peuples, les Francs

Ambassade de Liutprand.

provinces adopte cette épigramme qu'on attribue à Démodocus.

Καππαδοκην ποτ' εχιδνα κακη δακεν, αλλα κἀ αυτη
Κατθανε, γευσαμενη αἱματος ιοβολυ.

La pointe est précisément la même que celle d'une épigramme françoise. » Un serpent mordit..... — Eh bien? Le serpent en mourut ». (Constantin Porphyrogen. de Themat. c. 2, Brunk. Analect. Græc. t. 2, p. 56, Brodæi Anthologia, l. 2, p. 244).

étoient les seuls en état de faire des observations & de décrire à leur tour la Métropole de l'Orient. L'Ambassadeur du grand Othon, Evêque de Cremone, a décrit Constantinople tel qu'il étoit vers le milieu du dixième siècle; son style est plein de chaleur, sa narration vive, ses remarques sont piquantes; & même dans ses préjugés & ses passions, Liutprand annonce un caractère original, l'esprit de liberté & un homme de talent (11). C'est avec ce peu de matériaux étrangers & domestiques que je vais développer la force de l'Empire de Byzance, l'état des provinces & leurs richesses, le Gouvernement civil & les forces militaires, les mœurs & la Littérature des Grecs durant les six siècles qui se sont écoulés depuis le règne d'Héraclius jusqu'à l'invasion des Francs & des Latins.

---

(17) La *Legatio Liutprandi Episcopi Cremonensis ad Nicephorum Phocam*, a été insérée par Muratori dans les *Scriptores Rerum Italicarum*, t. 2, part. première.

Après le partage des provinces entre les fils de Théodose, des essaims de Scythes & de Germains inondèrent les provinces & anéantirent l'Empire de l'ancienne Rome. L'étendue des domaines cachoit la foiblesse de Constantinople : on n'avoit point violé ses limites, ou du moins elles demeuroient dans leur entier, & Justinien avoit réuni à ses Etats l'Afrique & l'Italie ; mais les Empereurs ne possédèrent ces contrées que peu de temps & d'une manière précaire, & les Sarasins envahirent presque la moitié de l'Empire d'Orient. Les Califes Arabes s'emparèrent de la Syrie & de l'Egypte, & après la réduction de l'Afrique, leurs Lieutenans subjuguèrent la province romaine qui formoit alors la monarchie des Goths en Espagne. Leurs vaisseaux se portèrent sur les isles de la Méditerranée ; & des havres de la Crète & des forteresses de la Cilicie, leurs stations les plus éloignées, les Emirs fidèles ou rebelles aux Califes insultoient la majesté du trône & la capi-

Les thèmes ou les provinces de l'Empire, ou leur limites à diverses époques.

tale. Les provinces qui obéissoient encore aux Empereurs, prirent une nouvelle forme; on supprima la jurisdiction des Présidens, des Consulaires & des Comtes, & on établit les *Thèmes* (12) ou Gouvernemens militaires qu'on vit sous les successeurs d'Héraclius, & qu'un des Empereurs a décrits. L'origine des douze thèmes qu'il y avoit en Europe, & des dix-sept qui se trouvoient en Asie est obscure, & leur étymologie incertaine ou dictée par le caprice: leurs bornes étoient arbitraires & changeoient souvent; mais quelques-uns de leurs noms, ceux que notre oreille juge les plus étrangers, dérivoient du caractère & des attributs des troupes, que les divisions respectives

(12) Voyez Constantin, de Thematibus (in Banduri, t. 1, p. 1 — 30), qui convient que ce mot est ουκ παλαιον. Maurice (Stratagem. l. 2, c. 2) se sert du mot Θεμα pour désigner une légion: on l'appliqua ensuite au poste ou à la province qu'elle occupoit (Ducange, Gloss. Græc. t. 1, p. 487, 488). Les Auteurs ont essayé de donner l'étymologie des thèmes Opsicien, Optimatien & Thracésien.

payoient pour leur garde. La vanité des Princes Grecs saisit avidement l'ombre des anciennes conquêtes de l'Empire & le souvenir des domaines qu'ils avoient perdus. On créa une nouvelle Mésopotamie sur la rive ocidentale de l'Euphrate : on donna le nom de Sicile à une bande étroite de la Calabre, & un lambeau du duché de Benevent fut appelé le thème de la Lombardie. Au déclin de l'Empire des Arabes, les successeurs de Constantin purent satisfaire leur orgueil d'une manière plus utile ; les victoires de Nicéphore, de Jean Zimisces & de Basile II rétablirent la gloire & reculèrent les bornes de l'Empire Romain ; la province de Cilicie, la métropole d'Antioche, les isles de Crète & de Chypre rentrèrent sous la Foi de Jésus-Christ & la domination des Césars ; le tiers de l'Italie fut annexé au trône de Constantinople ; le royaume de Bulgarie fut détruit, & les derniers Souverains de la Dynastie macédonienne donnèrent des Loix aux con-

trées qui s'étendent des sources du Tygre aux environs de Rome. De nouveaux ennemis & de nouveaux malheurs obscurcirent au onzième siècle ce bel horizon; les Normands envahirent le reste de l'Italie, & les Turcs séparèrent du trône romain presque toutes les branches de l'Asie. Après ces pertes, les Empereurs de la Maison de Comnène régnoient encore des bords du Danube aux rivages du Péloponnèse, & depuis Belgrade jusqu'à Nicée, Trébisonde & au ruisseau du Méandre. Les vastes provinces de la Thrace, de la Macédoine & de la Grèce leur obéissoient; Chypre, Rhodes, la Crète & cinquante isles de la mer Ægée & de la mer Sainte (13) leur appartenoient,

(13) Αγιός Πελαγος, ainsi que l'appellent les Grecs modernes; les Géographes & les Marins en ont fait l'Archipelago, l'Archipel & les Arches (D'Anville, Géographie Ancienne, t. [illegible], p. 281, Analyse de la Carte de la Grèce, p. 60). La multitude de Moines & de Caloyers que renfermoient toutes les isles, & le mont Athos, ou *monte Sancto* qui est aux environs (Observations de Belon, fol. 32, verso), pouvoit justifier

& ces débris surpassoient encore l'étendue du plus grand royaume de l'Europe.

Les Empereurs pouvoient dire qu'aucun des Monarques de la Chrétienté n'avoit une aussi grande capitale (14), un revenu aussi considérable, & un Etat aussi florissant & aussi peuplé. Les villes de l'Occident avoient dépéri au milieu de la décadence de l'Empire, & les ruines de Rome, les murs de boue, les maisons de bois & l'étroite enceinte de Paris & de Londres ne donnoient aucune idée de la situation & de l'étendue de Constantinople, de la magnificence de ses palais, de ses églises, & des arts Richesse & population.

l'épithète de Sainte, *αγιος*, qu'on donna à cette partie de la Méditerranée. C'est un léger changement au mot primitif *αιγαιος*, imaginé par les Doriens, qui, dans leur dialecte, donnèrent le nom figuré de *αιγης*, ou chèvres, aux vagues bondissantes (Vossius, apud Cellarium, Geograph. Antiq. t. 1, p. 829).

(14) Selon le Voyageur Juif qui avoit parcouru l'Europe & l'Asie, Constantinople n'étoit égalée en étendue que par Bagdad, la grande cité des Ismaélites (Voyag. de Benjamin de Tudele, publiés par Baratier, t. 1, c. 5, p. 46).

ou du luxe de ses innombrables habitans. Ses trésors excitoient la convoitise des Persans, des Bulgares, des Arabes & des Russes, mais sa force les avoit repoussés, & promettoit de les repousser encore. Les provinces étoient moins heureuses & plus aisées à conquerir; & on citoit peu de cantons & peu de villes qui n'eussent pas été saccagés par les Barbares, d'autant plus avides de butin, qu'ils n'avoient aucune espérance de s'établir dans les contrées où ils faisoient des incursions. Depuis le règne de Justinien, l'Empire d'Orient tomboit en ruines; la force destructrice étoit plus puissante que la force conservatrice, & les calamités de la guerre se trouvoient aggravées par la tyrannie civile & la tyrannie ecclésiastique, qui sont des maux plus durables. Le captif échappé aux Barbares étoit souvent dépouillé & emprisonné par son Souverain. La prière amollissoit l'esprit des Grecs, & les jeûnes affoiblissoient leur corps; la multitude des concerts & des fêtes

privoit la Nation d'un grand nombre de bras & d'un grand nombre de journées de travail. Toutefois les Sujets de l'Empire de Byzance formoient encore le Peuple le plus induſtrieux & le plus actif; la nature avoit prodigué à leur pays tous les avantages du ſol, du climat & de la poſition; & pour conſerver ou rétablir les arts, la perſévérance & la douceur de leur caractère étoient plus utiles que l'eſprit guerrier & l'anarchie féodale de l'Europe. Les provinces qui faiſoient encore partie de l'Empire ſe peuplèrent & s'enrichirent des malheurs de celles qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Les Catholiques de la Syrie, de l'Egypte & de l'Afrique ſortirent du joug des Califes; ils rentrèrent ſous la domination de leur Prince légitime & dans la ſociété de leurs frères. Les richeſſes mobiliaires qui échappent aux Tyrans accompagnèrent ou adoucirent leur exil, & Conſtantinople reçut dans ſon ſein le commerce qui abandonna Tyr & Alexandrie. Les Chefs

de l'Arménie & de la Scythie, qui prirent la fuite devant leurs ennemis & devant les persécuteurs religieux, y furent reçus avec hospitalité : on excita les hommes qui les suivirent à bâtir de nouvelles villes & à défricher des terres ; & plusieurs cantons de l'Europe & de l'Asie ont conservé le nom, les mœurs, ou du moins la mémoire de ces colonies. Les Tribus elles-mêmes de Barbares qui s'étoient établies les armes à la main sur le territoire de l'Empire, furent ramenées peu à peu sous les loix de l'Eglise & de l'Etat. Quand j'aurois assez de matériaux pour décrire les vingt-neuf thèmes de la Monarchie de Bizance, la crainte d'ennuyer le Lecteur devroit peut-être me déterminer à la description d'une seule de ces provinces, laquelle donneroit une idée des autres ; heureusement je puis parler en détail de celle qui est la plus intéressante, du *Peloponnèse*, nom qui excitera l'attention de tous les amateurs de l'antiquité.

Etat du Péloponnèse, des Esclavons.

Des bandes d'Esclavons qui devancèrent l'étendard royal de la Bulgarie, inondèrent la Grèce & même le Péloponnèse (25) dès le dix-huitième siècle, au milieu du règne tumultueux des Iconoclastes. Cadmus, Danaus & Pélops avoient jeté autrefois sur ce fertile sol les germes de la civilisation & des lumières; mais les Sauvages du Nord extirpèrent complettement les restes de cette semence qui avoit très-mal réussi. Cette irruption changea le pays & les habitans; le sang grec perdit de sa pureté, & les Nobles du Péloponnèse furent, malgré leur orgueil, qualifiés d'étrangers & d'*esclaves*. Sous

---

(15) Εσκλαβωθη δε πασα ἡ χωρα ϗ γεγονε βαρβαρος, dit Constantin (Thematibus, l. 2, c. 6, p. 25), en un style aussi barbare que son idée, & auquel il ajoute une sotte épigramme. L'Ecrivain qui nous a donné des épitomes de Strabon, observe aussi ϗ νυν δε πασαν Ηπειρον, ϗ Ελλαδα σχεδον ϗ Μακεδονιαν, ϗ Πελοποννησον Σκυθαι Σκλαβοι νεμονται (l. 7, p. 98, Edit. de Hudson). Dodwell, à propos de ce passage (Geograp. Minor. t. 2, Dissert. 6, p. 170 — 191), raconte les incursions des Esclavons, & il fixe à l'année (980) l'époque de ce Commentateur de Strabon.

les règnes suivans on parvint à débarrasser cette terre des Barbares qui la souilloient ; ceux qu'on y laissa furent enchaînés par un serment de soumission, de tribut & de service militaire qu'ils renouvelèrent & violèrent souvent. Par une singulière conjoncture, les Esclavons du Péloponnèse & les Sarasins de l'Afrique se réunirent pour former le siége de Patras. Les Citoyens de cette ville se trouvoient à la dernière extrémité ; pour ranimer leur courage, on imagina un mensonge : on leur dit que le Préteur de Corinthe s'avançoit à leur secours ; ils firent une sortie qui eut du succès ; les étrangers se rembarquèrent, les rebelles se soumirent, & on attribua la victoire à un fantôme qui, dit-on, combattit au premier rang, & qu'on prit pour S. André l'Apôtre. On posta les trophées dans l'église qui contenoit les reliques, & la race captive fut pour jamais dévouée au service & au vasselage de l'église métropolitaine de Patras.

La

La révolte de deux Tribus esclavones établies aux environs de Hélos & de Lacédémone, troubla fréquemment la paix de la péninsule. Elles insultèrent quelquefois à la foiblesse du Ministère de Bizance, & quelquefois elles résistèrent à son oppression ; enfin, sur la nouvelle qu'une troupe de leurs compatriotes marchoit à leur secours, elles arrachèrent une espèce de chartre qui régloit les droits & les devoirs des Ezzerites & des Milengis, dont le tribut annuel fut fixé à douze cents pièces d'or. Le Prince qui a fait la description des provinces de l'Empire, a eu soin de ne pas confondre avec les Esclavons une race domestique & fort ancienne, qui peut-être tiroit son origine des malheureux Ilotes. Les Romains, & Auguste en particulier, avoient affranchi de la domination de Sparte les cités maritimes, & la durée du même privilége leur valut le titre de *Eleuther* ou de libres Laconiens (16). Au

Les hommes libres de la Laconie.

(16) Strabon, Geograph. l. 8, p. 562; Pausanias

temps de Conſtantin Porphirogenète, on les appeloit déjà *Maniotes* ; ils portent aujourd'hui le même nom ; comme ils dépouillent tous ceux qui échouent ſur les rochers de leur rivage, ils déshonorent leur amour de la liberté par cette habitude inhumaine. Leur territoire, qui ne produiſoit point de bled, mais où l'on recueilloit beaucoup d'olives, s'étendoit juſqu'au cap Malée ; le Préteur de Bizance leur donna un Chef ou Prince qu'ils recurent, & un léger tribut de quatre cents pièces d'or fut le gage de leurs immunités plutôt que de leur dépendance. Les hommes libres de la Laconie montrèrent l'énergie des Romains, & adhérèrent longtemps à la Religion des anciens Grecs. Ils embraſsèrent le Chriſtianiſme par les ſoins de l'Empereur Baſile ; mais ils adoroient encore Vénus & Neptune cinq ſiècles après la proſcription des Divinités du Paganiſme dans l'Empire. On voyoit

Græc. Deſcriptio, l. 3, c. 21, p. 264, 265 ; Pline, Hiſt. Natur. l. 4, c. 8.

encore quarante villes dans le thème du Péloponnèse (17); & au dixième siècle, Sparte, Argos & Corinthe se trouvoient à une égale distance de leur antique splendeur & de leur misère actuelle. Ceux qui possédoient les terres ou les bénéfices de la province, furent assujettis à un service militaire, personnel ou de remplacement : on exigea cinq pièces d'or de chacun des riches Tenanciers, & les Citoyens qui avoient moins de fortune se réunissoient pour payer la même capitation. Lorsqu'on proclama la guerre d'Italie, les habitans du Péloponnèse, pour se dispenser de servir, offrirent deux cents marcs d'or, & mille chevaux avec leurs équipages. Les églises & les monastères fournirent leur contingent; la vente des honneurs ecclésiastiques donna une certaine somme, & le pauvre Evêque de Leucadie (18) répondit d'un impôt de

Villes & revenus du Péloponnèse.

(17) Constantin, de Administrando Imperio, L. 2, c. 50, 51, 52.

(18) Le rocher de Leucate, si connu de ceux qui

cent pièces d'or qu'on exigea de son diocèse (19).

Des manufactures, & en particulier des fabriques de soie.

Le commerce & les manufactures faisoient la richesse de la province, & étoient la source du revenu public. On apperçoit quelques symptômes d'une saine politique dans une Loi qui affranchit de toute espèce d'impôt personnel les Marins du Péloponnèse, & les Ouvriers qui travailloient le parchemin & la pourpre. Il paroît qu'il faut étendre cette dénomination aux fabriques de toile, de laine, & surtout aux fabriques de soie : les deux premieres florissoient dans la Grèce dès le temps d'Homère, & les dernières étoient en activité peut-être dès le règne de Justinien. Ces arts qu'on exerçoit à Corinthe, à Thèbes & à Argos, occu-

lisent Ovide (Epist. Sapho) & le Spectateur, faisoit partie de son diocèse.

(19) *Leucatensis mihi juravit Episcopus, quot annis Ecclesiam suam debere Nicephoro aureos centum persolvere, similiter & ceteras plus minusve secundum vires suas* (Liutprand. in Legat. p. 489).

poient un grand nombre de bras ; on y employoit les hommes, les femmes & les enfans ; & si plusieurs d'entre eux étoient esclaves, leurs Maîtres qui dirigeoient leurs travaux & qui en recueilloient les fruits, étoient d'une condition libre & honorable. Les riches étoffes qu'une matrone du Péloponnèse offrit à l'Empereur Basile, son fils adoptif, avoient sans doute été fabriquées dans la Grèce. Cette femme, qui s'appeloit Danielis, lui envoya un tapis d'une très-belle laine, qui représentoit une queue de paon, & qui étoit assez étendue pour couvrir le pavé d'une nouvelle église qu'on venoit d'élever en l'honneur de Jésus-Christ, de l'Archange Saint Michel & du Prophète Elie : elle lui donna de plus six cents pièces de soie & de toile, qui servoient à différens usages, & qui portoient différens noms : les étoffes de soie étoient brodées, & la couleur de Tyr y ajoutoit un nouveau prix ; & telle étoit la finesse des toiles, qu'une pièce entière pouvoit

ſe placer dans le creux d'une canne (20).
Un Hiſtorien de Sicile, qui décrit ces manufactures de la Grèce, indique leur prix d'après la quantité & la qualité de la ſoie, la beauté du tiſſu & celle des couleurs, & le travail & la matière des broderies. Les étoffes avoient ordinairement un ſeul, un double ou un triple fil; mais on en fabriquoit à ſix, & c'étoient celles qui coûtoient le plus. Parmi les couleurs, il vante avec les pathos d'un Rétheur, la flamboyante écarlate, & la teinte plus douce & plus luſtrée du vert. On les brodoit en or ou en ſoie; les rayures ou les cercles compoſoient les ornemens ſimples; les Ouvriers en fabriquoient d'un plus grand prix, ſur leſquelles on voyoit de belles fleurs : celles

(20) Voyez Conſtantin (in Vit. Baſil. c. 74, 75, 76, p. 195 — 197, in Script. poſt Theophanem), qui emploie un grand nombre de mots techniques ou barbares : Barbares, dit-il, τῃ των πολλων αμαθια καλειν γαρ επι τουτοις κοινολεκτειν. Ducange s'efforce d'en expliquer quelques-uns; mais il connoiſſoit mal l'art du Fabricant d'étoffes de ſoie.

qu'on fabriquoit pour l'usage du palais ou des autels, étinceloient souvent de pierres précieuses; elles offroient des figures relevées en bosses de perles orientales (21). Au douzième siècle, la Grèce étoit le seul pays de la Chrétienté qui possédât le ver à soie, & des Ouvriers instruits dans l'art de fabriquer ces étoffes de luxe. Mais les Arabes avoient volé ce secret; les Califes de l'Orient & de l'Occident auroient cru s'avilir en tirant d'un pays infidèle leurs meubles & leurs étoffes; & deux villes d'Espagne, Almerie & Lisbonne, devinrent célèbres par leurs manufactures de soie, & peut-être par l'exportation des précieuses étoffes qu'elles fabriquoient. Les Normands introduisi- Elles passent de la Grèce en Sicile.

(21) Les fabriques de Palerme, telles que les décrit Hugo Falcandus (Hist. Sicula in Proëm. in Muratori Script. Rerum Italicarum, t. 5, p. 256), étoient une copie de celles de la Grèce. Sans transcrire ses phrases de déclamateur que j'ai adoucies dans le Texte, j'observerai que dans ce passage, Carisius, le premier Editeur, a substitué avec raison le terme de *Exanthemata*, au terme bisarre d'*Exarentasmata*. Falcandus vivoit vers l'an 1190.

rent ces fabriques dans la Sicile ; & en conquérant ainsi un art utile, Roger distingua sa victoire des infructueuses hostilités de tous les siècles. Après le sac de Corinthe, d'Athènes & de Thèbes, son Lieutenant embarqua une foule captive de Tisserands & d'Ouvriers des deux sexes ; noble trophée qui faisoit honneur à son Maître, & qui déshonoroit l'Empereur Grec (22). Le Roi de Sicile fut sensible à la valeur du présent, & lors de la restitution des prisonniers, il n'excepta que les Ouvriers mâles & femelles

---

(22) *Inde ad interiora Græciæ progressi Corinthum, Thebas, Athenas antiquâ nobilitate celebres expugnant ; & maximâ ibidem prædâ direptâ, opifices etiam qui Sericos pannos texere solent, ob ignominiam Imperatoris illius, suique Principis gloriam, captivos deducunt. Quos Rogerius, in Palermo Siciliæ Metropoli collocans, artem texendi suos edocere præcepit ; & exhinc prædicta ars illa, prius à Græcis tantum inter Christianos habita, Romanis patere cœpit ingeniis.* (Otho Frisingen. de Gestis Frederici I, l. 1, c. 33, in Muratori Scriptor. Ital. t. 6, p. 668). Cet Evêque dit en parlant de Lisbonne & d'Almerie, *in sericorum pannorum opificio prænobilissimæ* (in Chron. apud Muratori, Annali d'Italia, t. 9, p. 415).

de Thèbes & de Corinthe, qui travailloient ſous un Maître barbare, dit l'Hiſtorien de Byzance, comme les Erétriens travailloient autrefois au ſervice de Darius (23). On conſtruiſit dans le palais de Palerme un magnifique bâtiment pour cette colonie induſtrieuſe (24); & cet art fit de tel progrès, qu'il ſuffit bientôt à toutes les commiſſions qui venoient de l'Occident. On peut attribuer la chute des fabriques aux troubles de l'iſle, & à la concurrence des villes de l'Italie. L'an 1314, la République de Lucques faiſoit excluſivement le commerce des étoffes de ſoie (25). Une révolution domeſtique

(23) Nicetas in Manuel, l. 2, c. 8, p. 65. Il décrit ainſi l'habileté de ces Grecs, ευητριυς οθονας υφαινειν, comme ιςω προσανοιχοντας των εξαμιτων και χρυσοπαςων ςολων.

(24) Hugo Falcandus les appelle *Nobiles Officinas.* Les Arabes qui plantèrent des cannes & firent du ſucre dans la plaine de Palerme, n'y établirent pas les mûriers.

(25) Voyez la Vie de Caſtruccio Caſtracani, non celle qu'a publiée Machiavel, mais celle de Nicolas Tegrimi, qui eſt plus authentique. Muratori, qui l'a inſérée dans le

dispersa ses Ouvriers à Florence, à Bologne, à Venise, à Milan, & même dans les pays situés au delà des Alpes; & treize années après cet événement, les statuts de Modène ordonnent de planter des mûriers & de régler l'impôt sur la soie écrue (26). Les climats du Nord sont moins propres à l'éducation des vers à soie; mais les soies de la Chine & de l'Italie alimentent les fabriques de la France & de l'Angleterre (27).

Revenu de l'Empire Grec.

Je dois sur-tout me plaindre ici de ce que le défaut & le petit nombre de mémoires du temps ne me permettent pas de donner une évaluation exacte des im-

onzième volume de ses *Scriptores*, &c. cite ce passage curieux dans ses Antiquités d'Italie (t. 1, Dissert. 25, p. 378).

(26) Voyez l'extrait des statuts manuscrits de Modène, cités par Muratori dans les Antiquités d'Italie (t. 2, Dissert. 30, p. 46 — 48).

(27) Les fabriques d'étoffes de soie ont été établies en Angleterre l'an 1620 (Anderson's Chronological Déduction, vol. 2, p. 4. Mais c'est à la révocation de l'édit de Nantes que la Grande-Bretagne doit la colonie de Spitalfields.

pôts, des revenus & des ressources de l'Empire Grec. Je dirai seulement que chacune des provinces de l'Europe & de l'Asie versoit sans cesse des contributions dans le trésor impérial. Les conquêtes de l'ennemi augmentèrent la grandeur relative de Constantinople, & les maximes du despotisme réduisirent l'Etat à la capitale, la capitale au palais, & le palais à la personne du Prince. Un Voyageur Juif qui parcourut l'Orient au douzième siècle, s'extasie sur les richesses de Byzance. » Cette capitale, dit Benjamin » Tudele, est la reine des cités ; elle reçoit » chaque année les contributions des » Sujets de l'Empire ; ses hautes tours » sont remplies de soie, de pourpre & » d'or. On dit que Constantinople paye » tous les jours à son Souverain vingt » mille pièces d'or qu'on lève sur les » boutiques, les tavernes & les marchés, » sur les Marchands de la Perse & de » l'Egypte, de la Russie & de la Hon» grie, de l'Italie & de l'Espagne, qui

» s'y rendent par mer & par terre (28) «. En affaires d'argent, l'autorité d'un Juif est sans doute de quelque poids; mais comme les trois cent soixante cinq jours de l'année donneroient une somme de plus de sept millions sterling, je crois qu'il faut retrancher au moins les nombreuses fêtes du calendrier grec. Le trésor amassé par Théodora & Basile II, donnera une grande idée des revenus & des ressources de l'Empire. La mère de Michel, avant de se retirer dans un cloître, voulut contenir ou dévoiler la prodigalité de son fils ingrat, en donnant un compte fidèle des biens de succession qu'il avoit obtenus; & elle publia un état de deux cent dix-huit mille marcs d'or & de

(28) Voyage de Benjamin de Tudele, t. 1, c. 5, p. 44 — 52. Le Texte hébreux a été traduit en françois par un enfant, par le Baratier qui étonna par son savoir avant l'âge d'adolescence, & qui a joint à sa Version un volume d'une érudition mal digérée. Les erreurs & les fictions du Rabin Juif ne suffisent pas pour contester la réalité de ses Voyages.

six cent mille marcs d'argent, fruits de son économie & de celle de son mari défunt (29). L'avarice de Basile n'est pas moins célèbre que sa valeur & sa fortune. Il paya & récompensa ses armées victorieuses sans toucher à un trésor de quatre cent mille marcs d'or, ou de huit millions sterling qu'il gardoit dans les voûtes souterraines du palais (30). De pareils trésors, s'accordent peu avec la théorie & la pratique des administrations modernes, qui calculent trop la richesse nationale par l'usage & l'abus du crédit public. Au reste, un Roi redouté de ses ennemis, une République respectée de ses alliés, suivent encore

(29) Voyez le Continuateur de Théophanes (l. 4, p. 107); Cedrenus (p. 544); & Zonaras (t. 2, l. 16, p. 157).

(30) Zonaras (t. 2, l. 17, p. 225), au lieu de *livres*, se sert de la dénomination plus classique de talents, & d'après le sens littéral & un calcul rigoureux, le trésor de Basile se trouveroit soixante fois plus considérable.

ces maximes des Gouvernemens anciens ; & l'un & l'autre ſont arrivés à leur but, je veux dire à avoir une puiſſance militaire, & à jouir de la tranquillité domeſtique.

Pompe & luxe des Empereurs.

Quelles que fuſſent les ſommes réſervées aux beſoins journaliers & aux beſoins futurs de l'Etat, les dépenſes conſacrées au faſte & aux plaiſirs de l'Empereur étoient miſes en première ligne, & réglées par ſes fantaiſies. Les Princes de Conſtantinople ſe trouvoient loin de la ſimplicité de la nature ; toutefois, d'après leur goût ou d'après la mode, au retour de la belle ſaiſon, ils abandonnoient la fumée & le tumulte de la capitale pour reſpirer l'air des champs ; ils jouiſſoient ou ils paroiſſoient jouir de la ruſtique joie des vendanges ; la chaſſe & la pêche amuſoient leurs loiſirs ; & durant les chaleurs de l'été, ils cherchoient les lieux frais & les briſes de la mer. Ils avoient de ſuperbes maiſons ſur les côtes & dans les iſles de l'Aſie & de l'Europe ; mais

au lieu de ces modestes ornemens d'un art qui se cache pour faire ressortir la nature, les marbres de leurs jardins ne servoient qu'à montrer la richesse du Maître & le travail de l'Artiste ; les domaines du Prince, agrandis par les héritages & les confiscations, avoient rendu le Souverain propriétaire d'un grand nombre de beaux édifices dans la ville & les fauxbourgs ; les Ministres d'Etat en occupoient douze : le grand palais (31) où résidoit l'Empereur, garda le même emplacement durant onze siècles, entre l'Hippodrome, la cathédrale de Sainte-Sophie, & les jardins dont les terrasses aboutissoient aux rivages de la Propontide. Constantin, en élevant le premier édifice, avoit voulu copier ou rivaliser

Le palais de Constantinople.

(31) Si vous désirez une description très-détaillée du palais impérial, voyez la Constantinop. Christiana (l. 2, c. 4, p. 113 — 123) de Ducange, qui est le Tillemont du moyen âge. La laborieuse Allemagne n'a pas produit deux Savans plus laborieux & plus exacts que ces deux François, quoique d'une Nation si vive.

l'ancienne Rome; dans les additions qu'on y fit par la ſuite, ſes ſucceſſeurs cherchoient à égaler les merveilles de l'ancien Monde (32); & au dixième ſiècle, telle étoit la force, l'étendue & la richeſſe du palais de Byzance, qu'il excitoit l'admiration des Peuples, ou du moins celle des Latins (33). Mais le travail & les tréſors de ſept ſiècles n'avoient produit qu'une grande maſſe irrégulière; on voyoit ſur chaque édifice ſéparé l'empreinte du temps où on l'avoit élevé; & comme le terrein étoit occupé en entier,

(32) Si l'on en croit une épigramme (Antholog. Græc. t. 4, p. 488, 489, Brodæi, apud Wechel) attribuée à Julien, ex-Préfet de l'Egypte, le palais de Byzance étoit ſupérieur au Capitole, au palais de Pergame, au bois Rufinien (*φαιδρον αγαλμα*), au temple d'Adrien à Cyzique, aux Pyramides, au Phare, &c. Brunck a recueilli (Analect. Græc. t. 2, p. 493—510) 71 de ſes épigrammes, dont quelques-unes ſont piquantes; mais celle-ci ne ſe trouve pas dans ſon Recueil.

(33) *Conſtantinopolitanum palatium non pulchritudine ſolum, verum etiam fortitudine omnibus quas unquam videram munitionibus præſtat* (Liutprand, Hiſt. l. 5, c. 9, p. 465).

il y eut des Monarques qui, pour satisfaire leur goût de bâtimens, démolirent l'ouvrage de leurs prédécesseurs. L'économie de l'Empereur Théophile lui permit sur ce point les plus grandes dépenses. L'un de ses Ambassadeurs, qui avoit étonné les Abbassides eux-mêmes par sa morgue & par ses libéralités, lui rapporta le modèle d'un palais que le Calife de Bagdad venoit de construire sur les rivages du Tigre. L'Empereur ordonna tout de suite qu'on copiât & qu'on supassât le modèle : le nouveau palais de Théophile (34) fut accompagné de jardins & de cinq églises, parmi lesquelles on en distinguoit une d'une étendue & d'une beauté remarquables : elle étoit surmontée de trois dômes ; le comble d'airain doré reposoit sur des colonnes de marbres d'Italie, & les murs étoient revêtus de marbres de

(34) Voyez le Continuateur anonyme de Théophanes (p. 59 — 61 — 86), que j'ai suivi d'après l'extrait élégant & concis de Le Beau (Hist. du Bas-Empire, t. 14, p. 436 — 438).

différentes couleurs : quinze colonnes de marbres de Phrygie soutenoient au devant de l'église un portique demi-circulaire qui avoit la forme & le nom du *sigma* des Grecs. Une fontaine décoroit la place qui précédoit le portique, & des plaques d'argent faisoient la bordure du bassin. Au commencement de chaque saison, on remplissoit ce bassin d'excellens fruits, qu'on abandonnoit à la populace pour l'amusement du Prince. Il jouissoit de ce grossier spectacle du haut d'un trône étincelant d'or & de pierreries, auquel un escalier de marbre donnoit l'élévation d'une haute terrasse. On voyoit au dessous du trône les Officiers de ses Gardes, les Magistrats & les Chefs des factions du cirque ; le Peuple occupoit les gradins inférieurs, & on appercevoit plus bas des troupes de danseurs, de chanteurs & de pantomimes. Le palais de la justice, l'arsenal & les bureaux environnoient la place : on y montroit de plus l'appartement de pourpre, ainsi nommé d'après

les robes d'écarlate & de pourpre que l'Impératrice elle-même y diſtribuoit chaque année. La longue file des appartemens du palais ſe trouvoit appropriée aux diverſes ſaiſons; on y avoit répandu avec profuſion le marbre & le porphyre, les tableaux, les ſtatues & les moſaïques, l'or, l'argent & les pierres précieuſes. Dans ſa biſarre magnificence, Théophile exerça l'habileté des Artiſtes, tels qu'on les avoit de ſon temps; mais le goût d'Athènes auroit mépriſé leurs frivoles & diſpendieux travaux: ils firent, par exemple, un arbre d'or, qui ſous ſes branches & ſous ſes feuilles, offroit une multitude d'oiſeaux, du goſier deſquels ſortoit le ramage particulier à chacune des eſpèces, & deux lions d'or maſſif & de grandeur naturelle, qui tournoient leurs yeux avec un air de fureur, & rugiſſoient comme les lions des forêts de l'Afrique. Les ſucceſſeurs de Théophile, des Dynaſties de Baſile & de Comnène, eurent auſſi l'ambition de laiſſer après eux des monumens

de leur règne, & l'un d'eux bâtit la partie du palais la plus éclatante & la plus auguste, laquelle fut qualifiée du titre de *Triclinium* d'or (35). Ceux des Grecs qui avoient de la naissance & de la fortune vouloient imiter leur Souverain ; & lorsqu'avec leurs robes de soie brodées ils traversoient les rues à cheval, les enfans les prenoient pour des Rois (36). Danielis, cette matrone du Péloponnèse (37) dont j'ai parlé plus haut, qui avoit eu soin de l'enfance de Basile le Macédonien,

Ameublemens & Officiers du palais.

(35) *In aureo triclinio quæ præstantior est pars potentissimus* (l'usurpateur Romanus) *degens cæteras partes* (*filiis*) *distribuerat* (Liutprand, Hist. l. 5, c. 9, p. 469). Voyez sur la signification très-vague de triclinium (*ædificium tria vel plura κλινη scilicet στεγη complectens*); Ducange (Gloss. Græc. & Observations sur Joinville, p. 240); & Reiske (ad Constantinum de Ceremoniis, p. 7).

(36) *In equis vecti* (dit Benjamin de Tudele), *Regum filiis videntur persimiles.* Je préfère la Version latine de l'Empereur Constantin (p. 46) à la Version française de Baratier (t. 1, p. 49).

(37) Voyez les détails de son voyage, de sa munificence & de son testament, dans la Vie de Basile, par Constantin, petit-fils de cet Empereur (c. 74, 75, 76, p. 195—197).

voulut, par tendresse ou par vanité, voir son fils adoptif dans toute sa grandeur. Pour faire le voyage de cinq cent milles, de Patras à Constantinople, elle ne trouva pas les chevaux ou les voitures assez commodes pour son âge ou pour sa mollesse; dix robustes esclaves portoient sa litière, & les relais étant très-multipliés, elle employa à ce service trois cents de ses esclaves. Théophile la reçut dans le palais de Byzance, avec le respect d'un fils; il lui accorda les honneurs d'une Reine; & quelle que fut l'origine de sa fortune, elle fit à l'Empereur des présens dignes d'un Roi. J'ai déjà décrit les belles fabriques du Péloponnèse, qui travailloient si habilement le lin, la soie & la laine, J'ai parlé des magnifiques étoffes qu'elle donna au Prince; mais ce qui charma sur-tout Théophile, il reçut d'elle trois cents jeunes Eunuques (38) d'une belle

(38) *Carsamatium* (καρζιμαδιν Ducange, Glossaire) *Græci vocant amputatis virilibus & virgâ puerum eunu-*

figure ; » car elle n'ignoroit pas, dit » l'Historien, que l'air du palais con» vient à cette espèce d'insectes, ainsi » que la laiterie d'une bergère convient » aux mouches de l'été «. Elle disposa durant sa vie de la plus grande partie des domaines du Péloponnèse ; & dans son testament elle nomma Léon, fils de Basile, son héritier universel. Lorsque le Prince eut acquité les legs, il réunit au domaine impérial quatre-vingt métairies ou fermes ; il affranchit trois mille esclaves de Danielis, qu'il transplanta sur la côte d'Italie, où il leur accorda des terres. On peut, d'après la fortune de cette femme, se faire une idée de la richesse & de la magnificence des Empereurs.

Honneurs & titres de la Famille Impériale.

Sous un Gouvernement absolu qui con-

chum quos Verdunenses mercatores ob immensum lucrum facere solent & in Hispaniam ducere (Liutprand, l. 6, c. 3, p. 470) ; c'est la dernière abomination de l'abominable commerce des esclaves. Au reste, je suis surpris de trouver qu'au dixième siècle les Lorrains faisoient de pareilles spéculations.

fond les extractions nobles & les extractions plébéiennes, tous les honneurs viennent du Souverain, & le rang au palais & parmi les classes de l'Empire dépend des titres & des emplois qu'il donne & qu'il ôte à son gré. Dans un intervalle de plus de dix siècles, depuis Vespasien jusqu'à Alexis Comnène (39), on accorda souvent le titre suprême d'*Auguste* aux fils & aux frères du Monarque, & celui de *César* forma la seconde place ou du moins le second degré de l'Etat. L'astucieux Alexis, qui vouloit éluder sa promesse envers le mari de sa sœur, & récompenser Isaac, sans se donner un égal, imagina une nouvelle dignité supérieure à celle de César. L'heureuse flexibilité de

(39) Voyez l'Alexiade (l. 3, p. 78, 79) d'Anne Comnène, qu'on peut comparer à Mademoiselle de Montpensier, si on en excepte l'article de la piété filiale. Elle avoit un profond respect pour les titres & les formes; elle donnoit à son père le nom de Επιστημοναρχης, d'un Auteur de cet Art royal, de τεχνη τεχνων, & d'επιστημων επιστημη.

la Langue grecque lui permit de réunir les noms d'Auguste & d'Empereur (Sebastos & Autocrator), & cette réunion produisit le mot sonore de *Sebastocrator*. Il étoit au dessus de César & sur la première marche du trône ; les acclamations publiques répétoient son nom, & à l'extérieur il n'étoit distingué du Souverain que par sa coiffure & sa chaussure. L'Empereur avoit seul des brodequins de pourpre ou de couleur rouge, & le diadême ou la thiare que les Empereurs Grecs avoient emprunté du costume des Rois Persans (40). C'étoit un grand bonnet pyramidal, d'étoffe de laine ou de soie, presque caché sous un amas de perles & de diamans ; un cercle horizontal & deux

(40) Στεμμα, στεφανος, διαδημα ; voyez Reiske, ad Ceremoniale, p. 14, 15. Ducange a publié une savante Dissertation sur les couronnes de Constantinople, de Rome & de France, &c. (sur Joinville xxv, p. 289 — 303) ; mais aucun des trente-quatre modèles qu'il donne ne s'accorde exactement avec la Description d'Anne.

arcs d'or formoient la couronne : on voyoit au sommet, dans le point d'intersection, un globe ou une croix, & deux cordons de perles tomboient sur l'une & l'autre joue. Les brodequins du Sebastocrator & du César étoient verts, & il y avoit moins de pierreries sur leurs couronnes qui se trouvoient *ouvertes*. Alexis, fécond sur les bagatelles, créa au dessous du César, le *Panhypersebastos* & le *Protosebastos* dont les noms feront plaisir à une oreille grecque. Ils indiquent une supériorité sur le simple titre d'Auguste, & dès-lors ce titre sacré & primitif d'un Prince Romain fut avili, car on l'accorda aux Alliés & aux Officiers de la Cour de Byzance. La fille d'Alexis s'extasie sur cette heureuse gradation d'espérance & d'honneurs ; mais comme les esprits les plus bornés peuvent atteindre à la science des mots, l'orgueil des successeurs d'Alexis enrichit sans peine ce dictionnaire de vanité. Ils donnèrent à ceux de leurs fils ou de leurs frères qu'ils aimoient le

plus, le nom plus relevé de Maître ou de *Despote*, auquel on accorda une nouvelle pompe & de nouvelles prérogatives, & qu'on plaça immédiatement après la dignité d'Empereur. En général, celui-ci n'accordoit qu'aux Princes de son sang les cinq titres, 1°. de *Despote*, 2. de *Sebastocrator*, 3. de César, 4. de *Panhipersebastos*, & 5. de *Protosebastos*; c'étoient des émanations de sa Majesté, mais ils n'attribuoient aucune fonction.

Offices du palais, de l'Etat & de l'armée.

Dans toutes les Monarchies, les Ministres du palais & du trésor, de la flotte & de l'armée partagent l'autorité du Gouvernement. Les titres sont indifférens; & par la révolution des siècles, les Comtes & les Préfets, le Préteur & le Questeur descendirent peu à peu, tandis que leurs subordonnés arrivèrent aux premiers honneurs de l'Etat. 1°. La Monarchie rapporte tout à la personne du Prince, & les détails & les cérémonies du palais forment le département qui en impose

davantage. Le *Curopalata* (41) qui avoit un rang si illustre sous le règne de Justinien, fut supplanté par le *Protovestiaire*, qui d'abord n'avoit été chargé d'autre soin que de celui de la garderobe; on étendit ensuite sa jurisdiction sur tous les Officiers qui servoient au faste & au luxe du Prince, & il présidoit avec sa baguette d'argent aux audiences publiques & aux audiences privées. 2°. D'après l'Hierarchie qu'avoit établie Constantin, on donnoit le nom de *Logothètes* aux Receveurs des finances; on distinguoit les Logothètes du domaine, des postes, de l'armée, du trésor public & du trésor particu-

---

(41) *Par exstans curis, solo diademate dispar*
Ordine pro rerum vocitatus CURA-PALATI,

dit l'Africain Corrippe (de Laudibus Justini, l. 1, 136); & au même siècle (le sixième) Cassiodore dit en parlant de cet Officier, *Virgâ aureâ decoratus inter numerosa obsequia primus ante pedes Regis incedebat.* (Variar. VII. 5). Dans la suite, les Grecs reléguèrent au quinzième rang ce Grand-Officier; il devint presque inconnu, ανεπιγνωστος, & il n'exerçoit plus de fonctions νυν δε ουδεμιαν (Codin, c. 5, p. 65).

lier, & on a comparé le *Grand Logothète*, gardien suprême des Loix & des revenus, aux Chanceliers des Monarchies latines (42). Il surveilloit toute l'Administration civile; il étoit secondé dans ce travail par l'Eparque ou le Préfet de la ville, par le premier Secrétaire, par les Gardes du sceau privé, des archives & de l'encre pourpre réservée pour les signatures de l'Empereur (43). On donnoit à l'Introducteur & à l'Interprète des Ambassadeurs étrangers les noms de grands *Chiauss* (44) & de *Drago-*

(42) Nicetas (in Manuel. l. 7, c. 1) le définit ainsi : ὡς ἡ Λατινων φωνη καγκελλαριον, ὡς δ' Ἑλληνες ειποιεν λογοθετην. Andronic l'aîné y ajoute l'épithète de μεγας (Ducange, t. 1, p. 822, 823).

(43) L'encre impériale qu'on voit encore sur quelques actes originaux, étoit un mélange de vermillon & de cinnabre ou de pourpre. Les Tuteurs de l'Empereur, qui avoient le droit de s'en servir, écrivoient toujours l'indiction & le mois avec de l'encre verte. Voyez le Dictionnaire diplomatique (t. 1, p. 511—513), qui contient des extraits précieux sur ces matières.

(44) Le Sultan envoya un Σιαυσ à Alexis (Anna Comnena, l. 6, p. 170, Ducange, ad loc.); & Pachymer

man (45) qui viennent de la Langue turque, & qui ſont encore familiers à la Porte. 3°. Les *Domeſtiques*, dont le titre fut d'abord ſi modeſte, & qui n'avoient d'autre fonction que celle de garder le Prince, s'élevèrent peu à peu au rang de Généraux; les provinces militaires de l'Orient & de l'Occident, les légions de l'Europe & de l'Aſie eurent ſouvent des Généraux particuliers; mais le *Grand-Domeſtique* finit par obtenir le commandement univerſel & abſolu des forces de terre. Le *Protoſtrator* fut d'abord chargé d'aider l'Empereur lorſque celui-ci montoit à cheval; il devint inſenſiblement le Lieu-

parle ſouvent du *μεγας τζαυς* (l. 7, c. 1, l. 12, c. 30, l. 13, c. 22). Le Chiaoux Bacha eſt aujourd'hui à la tête de ſept cents Officiers (Rycaut Ottoman Empire, p. 349, Edition in-8°.).

(45) *Tagerman* eſt le nom arabe d'un Interprète (d'Herbelot, p. 854, 855), *πρωτος των ερμηνεων ὑς κοινως ονομαζυσι δραγομανυς*, dit Codin (c. 5, n°. 70, p. 67). Voyez Villehardouin (n°. 96); Busbeck (Epiſt. 4, p. 338); & Ducange (Obſervations ſur Villehardouin, & Gloſſ. Græc. & Latin.).

tenant du Grand-Domeſtique à la guerre; & les écuries, la cavalerie & tout ce qui avoit rapport à la chaſſe & à la fauconnerie ſe trouvèrent ſous ſes ordres. Le *Stratopedarque* exerçoit les fonctions de Grand-Juge du camp ; le *Protoſpathaire* commandoit les Gardes; le *Connétable* (46), le *Grand-Ætheriaque* & l'*Acolythe* étoient les chefs ſéparés des Francs, des Barbares & des Varangi ou Anglois, mercenaires étrangers qui, au milieu de l'abâtardiſſement des Grecs, faiſoient la force des armées de Byzance. 4°. Le *Grand-Duc* diſpoſoit des forces navales: en ſon abſence elles obéiſſoient au *Grand-Drungaire* de la flotte, & celui-ci étoit remplacé par l'*Emir* ou *Amiral*, nom qui vient de la Langue des Saraſins (47), mais que toutes

---

(46) Κονοςαυλος, ou *κοντοςαυλος*, mot qui ſemble venir du latin *Comes ſtabuli*, ou du françois *Connétable*. Les Grecs ont donné à ce mot une acception militaire dès le onzième ſiècle, c'eſt-à-dire au moins d'auſſi bonne heure que les François.

(47) Les Grecs toutefois tirèrent ce mot de la Langue

les Langues de l'Europe moderne ont adopté. Ces Officiers & beaucoup d'autres dont il ſeroit inutile de faire l'énumération, compoſoient l'Hierarchie civile & l'Hierarchie militaire ; on régla les honneurs & les émolumens, l'habit & les titres de chacun, enfin les ſaluts qu'ils ſe devoient & leur prééminence reſpective, avec plus de ſoin qu'on en auroit mis à former la conſtitution d'un Peuple libre ; le code étoit preſque achevé, lorſque cette vaine fabrique, monument de ſervitude & d'orgueil, fut enſevelie pour jamais ſous les ruines de l'Empire (48).

L'homme religieux donne à l'Etre ſuprême les titres les plus relevés ; s'il veut

Adoration de l'Empereur.

des Normands. Au douzième ſiècle, Giannone compte l'Amiral de Sicile parmi les Grands-Officiers.

(48) Cette eſquiſſe des honneurs & des emplois de l'Empire Grec eſt tirée de Georges Codinus Curopalata, qui vivoit encore après la priſe de Conſtantinople par les Turcs. Son Ouvrage frivole mais travaillé avec ſoin (de Officiis Eccleſiæ & Aulæ C. P.), a été éclairci par les notes de Goar, & les trois livres de Gretſer, ſavant Jéſuite.

s'adresser à lui, il prend les plus humbles postures, & l'adulation & la crainte ont accordé aux Princes ces hommages qu'on doit seulement à la Divinité. Dioclétien emprunta du servile cérémonial de la Perse l'usage d'*adorer* (49) l'Empereur, de se prosterner devant lui & de baiser ses pieds; mais il s'est maintenu, & il est devenu plus vil encore jusqu'à la dernière époque de la Monarchie des Grecs; excepté les Dimanches où on les omettoit par des motifs de fierté religieuse, on exigeoit ces honteux respects de tous ceux qui étoient admis devant le Monarque; on y assujettissoit les Princes qui portoient le diadême & la pourpre, les Ambassadeurs des Souverains indépendans, les Califes de l'Asie, de l'Egypte & de l'Espagne, les Rois de

(49) La manière de saluer en portant la main à la bouche, *ad os*, est l'origine du mot latin *adoro*, *adorare*: Voyez le savant Selden (Titles of Honour, vol. 3, p. 143 — 145 — 942). Il semble, d'après le premier livre d'Hérodote, que cet usage vient de la Perse.

France

France & d'Italie, & même les Empereurs de l'ancienne Rome. Liutprand, Evêque de Cremone (50), soutint la noblesse d'un Franc & la dignité d'Othon son Maître. Mais il est de bonne foi, & il ne déguise pas l'humiliation de sa première audience. Lorsqu'il approcha du trône, les oiseaux de l'arbre d'or commencèrent leur ramage, que les rugissemens des deux lions du même métal accompagnèrent. On le força, ainsi que les deux Officiers qui se trouvoient près de lui, à faire une révérence & à se prosterner; & trois fois il toucha la terre de son front. Dans le peu de momens que prit cette dernière cérémonie, une machine avoit hissé le trône jusqu'au plafond; l'Empereur se montra avec des vêtemens encore plus somptueux; & un

Réception des Ambassadeurs.

(50) Liutprand décrit d'une manière agréable ses deux ambassades à la Cour de Constantinople, tout ce qu'il vit & tout ce qu'il eut à souffrir dans la capitale de l'Empire Grec. (Hist. l. 6, c. 1 — 4, p. 469 — 471; Legatio ad Nicephorum Phocam, p. 479 — 489).

majestueux silence termina l'entrevue. L'Evêque de Cremone, dans son récit si curieux & si remarquable par sa candeur, expose les cérémonies de la Cour de Byzance : la Porte les observe encore aujourd'hui, & elles se sont maintenues à la Cour des Ducs de Moscovie ou de Russie jusqu'au dernier siècle. Après un long voyage par mer & par terre, depuis Venise jusqu'à Constantinople, l'Ambassadeur s'arrêta à la porte d'or, & les Officiers de l'Empereur le conduisirent au palais qu'on lui avoit destiné ; mais ce palais étoit une prison, & on lui défendit tout commerce avec les étrangers ou les naturels du pays. Il offrit à sa première audience les présens de son Maître ; c'étoient des esclaves, des vases d'or & des armes d'un grand prix. On étala devant lui les sommes destinées à la solde des troupes, sans doute pour qu'il prît une haute idée des richesses de l'Empire ; il fut un des con-

vives du banquet royal (51), & les Ambassadeurs des Nations étoient rangés d'après l'estime ou le mépris des Grecs; ce qui passa pour une grande faveur, l'Empereur envoya de sa table des plats qu'il avoit goûtés, & chacun de ses Favoris reçut une robe d'honneur (52). Le matin & le soir les Officiers de l'Ordre civil & de l'Ordre militaire alloient au palais exercer leurs fonctions; leur Maître les honoroit quelquefois d'un coup-d'œil ou d'un sourire; il déclaroit

(51) Entre autres amusemens de cette Fête, un jeune homme tint en équilibre sur son front, une pique ou une perche de vingt-quatre pieds de longueur, qui portoit une barre de traverse de deux coudées, un peu au dessous du sommet. Deux autres, nus, mais couverts à la ceinture (*campestrati*), firent différens tours ensemble & séparément : *ita me stupidum reddidit*, dit Liutprand, *utrum mirabilius nescio* (p. 479). A un autre repas, on lut une Homélie de Saint Chrysostome sur les Actes des Apôtres, *elatâ voce non latine* (p. 483).

(52) On a fait dériver avec assez de vraisemblance le mot *gala*, de *cala* ou *caloat*, qui, en arabe, signifie une robe d'honneur (Reiske, Not. in Cæremon. p. 84).

ſes volontés par un mouvement de la tête ou par un ſigne; mais devant lui tous les Grands de ce Monde ſe tenoient debout en ſilence & avec l'air du reſpect. Lorſque l'Empereur faiſoit dans la ville des promenades triomphales à des époques fixées ou dans des occaſions extraordinaires, il ſe montroit librement aux regards du public : les cérémonies imaginées par la Politique étoient liées à celles de la Religion, & les fêtes du calendrier grec déterminoient ſes viſites aux principales égliſes. Les Hérauts annonçoient la veille ces ſorties d'apparat. On nettoyoit & on purifioit les rues, on les jonchoit de fleurs; on étaloit ſur les fenêtres & les balcons des meubles précieux, de la vaiſſelle d'or & d'argent, des tapiſſeries de ſoie, & une ſévère diſcipline réprimoit & calmoit le tumulte de la populace. Les Officiers de l'armée ouvroient la marche à la tête de leurs troupes; ils étoient ſuivis des magiſtrats & des Officiers de l'Ordre civil; les Eu-

Promenades triomphales, & acclamations.

nuques & les Domestiques environnoient l'Empereur, & le Patriarche & son Clergé le recevoient à la porte de l'église. On n'abandonnoit pas le soin des applaudissemens aux voix grossières de la populace; les *Bleus* & les *Verts* se disputoient à l'envi l'honneur de célébrer la gloire du Monarque; & ces factions qui ébranlèrent jadis la capitale, n'avoient alors d'autre émulation que celle de montrer une plus grande servitude. Les uns & les autres poussoient des cris de joie; leurs Poëtes & leurs Musiciens dirigeoient le chœur, & à la fin de chaque chant on formoit des vœux pour que l'Empereur jouît d'une longue vie (53) & qu'il remportât des victoires. L'audience, le banquet, l'église retentissoient des mêmes acclamations; & comme pour attester l'étendue du despotisme du Prince, des

(53) Πολυχρονιζειν, mot qu'on a expliqué par celui de ευφημιζειν (Codin, c. 7, Ducange, Gloss. Græc. t. 1, p. 1199).

Mercenaires qui repréſentoient les différentes Nations, les répétoient en latin (54), dans la Langue des Goths, des Perſans, des François & même des Anglois (55). Conſtantin Porphyrogenète a écrit un volume emphatique ſur cette ſcience de l'étiquette & de l'adulation (56); & la vanité de ſes ſucceſſeurs put y ajouter un long ſupplément. Au reſte, un

(54) *Κωνσερβετ Δευσ ἡμπεριυμ βεϛρυμ — βικτορ σις σεμπερ — βηϐητε Δομινι Ημπερατορες ην μυλτος αννος* (Cæremon. c. 75, p. 215). Les Grecs n'ayant pas le V latin, furent obligés de ſe ſervir de leur B. Cette étrange phraſe a peut-être embarraſſé des Profeſſeurs qui n'en connoiſſoient pas l'origine.

(55) *Βαραγγοι κατα την πατριαν γλωσσαν ϗ ὑτοι, ηγυν Ιγκλινιϛι πολυχρονιζυσι* (Codin. p. 90). Je voudrois qu'il eût conſervé les mots de l'acclamation des Anglois.

(56) Voyez ſur toutes ces cérémonies, l'Ouvrage de Conſtantin Porphyrogenète, avec les notes, ou plutôt les Diſſertations des Editeurs Allemands Leich & Reiske, ſur le rang des perſonnes de la Cour, p. 80, not. 23 — 62; ſur l'adoration qui n'avoit pas lieu les Dimanches, p. 95 — 240, not. 131; ſur les ſorties triomphales, p. 2, &c. not. p. 3, &c.; ſur les acclamations, paſſim, not. 25, &c.; ſur les factions & l'Hippodrome, p. 177 — 214, not. 9 — 93, &c.; ſur les jeux des Goths, p. 221, not. 111; ſur les vendanges, p. 217, not. 109. Ce Livre contient beaucoup d'autres détails.

instant de réflexion devoit leur apprendre qu'on prodiguoit les mêmes acclamations à tous les Empereurs & à tous les règnes; & celui d'entre eux qui étoit sorti d'une condition privée, pouvoit se souvenir qu'il avoit élevé davantage la voix & montré plus d'ardeur lorsqu'il envioit la fortune, ou lorsqu'il conspiroit contre la vie de son prédécesseur (57).

Césars qui ont épousé des femmes étrangères.

Les Princes des Nations du Nord, lesquels, dit Constantin, n'ont ni bonne foi ni réputation, désiroient de se lier par des mariages à la famille des Césars; ils offroient leurs mains à une Princesse du Sang impérial, ou leurs filles à un Prince Romain (58). Le vieux Monarque dévoile dans ses instructions à son fils les secrètes maximes imaginées par la politique & l'orgueil; il indique même

(57) *Et privato Othoni & nuper eadem dicenti nota adulatio* (Tacite, Hist. I. 85).

(58) Les *Familiæ Byzantiæ* de Ducange expliquent & rectifient le treizième Chapitre de *Administratione Imperii*.

ce qu'on peut répondre de plus décent, pour éluder de pareilles propositions, qu'il traite d'insolentes & de déraisonnables. La nature, dit-il, porte chaque animal à se chercher un compagnon parmi les animaux de son espèce, & la Langue, la Religion & les mœurs forment du genre humain diverses Tribus. Le maintien de la pureté des races conserve l'harmonie de la vie publique & celle de la vie privée; mais leur mélange produit le désordre & la division. Les sages Romains ont toujours eu cette opinion, & ne s'en sont pas écartés dans la pratique : leurs Loix proscrivoient le mariage d'un Citoyen & d'une étrangère. Au temps de la liberté & des vertus, un Sénateur auroit dédaigné la main d'un Roi pour sa fille; Marc Antoine ternit sa réputation en épousant une Egyptienne (59); & les reproches

(59) *Sequitur que nefas Ægyptia conjux* (Virgile Æneide VIII, 688). Cette Egyptienne cependant étoit issue d'un grand nombre de Rois. *Quid te mutavit* (dit Antoine à Auguste dans une lettre particulière); *an*

du Peuple déterminèrent Titus à renvoyer en dépit de son amour, Bérénice, qui s'en alla malgré elle (60). Afin de donner plus de poids à cette défense générale, on supposa que Constantin l'avoit établie. Les Ambassadeurs des Nations étrangères, & sur-tout des Nations qui n'avoient pas embrassé le Christianisme, furent avertis d'une manière solemnelle que ce Prince avoit proscrit ces alliances. On inscrivit la prétendue Loi sur l'autel de Sainte-Sophie, & on déclara déchu de la communion civile & religieuse des Romains, l'impie qui oseroit souiller la majesté de la pourpre. Si les Ambassadeurs avoient su l'Histoire de Byzance, ils auroient pu

Loi imaginaire de Constantin.

---

quod reginam ineo? Uxor mea est (Sueton. in August. c. 69). Au reste, je doute beaucoup que le Triumvir ait osé célébrer son mariage avec Cléopatre, selon les rites de l'Egypte, ou selon les rites de Rome; mais je n'ai pas le loisir de faire des recherches sur ce point.

(60) *Berenicem invitus invitam dimisit* (Sueton. in Tito, c. 7). J'ai observé ailleurs que cette beauté juive avoit alors plus de cinquante ans. Racine s'est bien gardé de parler de son âge & de son pays.

citer trois infractions mémorables à cette Loi imaginaire, le mariage de Léon, ou plutôt de ſon père Conſtantin IV, avec la fille du Roi des Chozars, celui d'une petite-fille de Romanus avec un Prince Bulgare, & enfin celui de Berthe, Princeſſe de France ou d'Italie, avec le jeune Romanus, fils de Conſtantin Porphyrogenète lui-même. Au reſte, voici la réponſe que la Cour auroit faite à ces objections : 1. Le mariage de Conſtantin Copronyme étoit reconnu pour criminel; ce Prince, né dans l'Iſaurie, & qu'on traitoit d'hérétique qui avoit ſouillé la pureté baptiſmale, & déclaré la guerre aux images, avoit en effet épouſé une Barbare. Cette alliance combla la meſure de ſes crimes, & il fut dévoué à la cenſure de l'Egliſe & de la poſtérité. 2. Romanus ne pouvoit être regardé comme un Empereur légitime; iſſu d'une famille plébéienne, il avoit uſurpé le trône; il ignoroit les Loix, & ne s'occupoit pas de l'honneur de la Monarchie. Chriſtophe ſon fils, père de

Première exception, A. D. 733.

La ſeconde, A. D. 941.

la jeune femme qui épousa le Roi Bulgare, n'avoit que le troisième rang dans le collége des Princes. Les Bulgares professoient le Christianisme ; ils montroient du zèle en faveur de cette Religion, & ce mariage fit la sûreté de l'Empire, & rendit la liberté à plusieurs milliers de captifs. Au reste, nul motif ne pouvoit l'affranchir de la Loi de Constantin ; le Clergé, le Sénat & le Peuple désapprouvèrent sa conduite ; & durant sa vie & à sa mort on lui reprocha d'avoir souillé le sang des Romains. Porphyrogenète imagina une apologie plus honorable sur le mariage de son fils avec la fille de Hugon, Roi d'Italie. Le Grand Constantin, ce Prince remarquable par sa sainteté, estimoit la fidélité & la valeur des Francs (61) ; le Ciel lui montra

La troisième; A. D. 945.

---

(61) On supposoit que Constantin avoit donné des éloges à l'ευγενεια & à la περιφανεια des Francs, avec lesquels il vouloit établir des alliances publiques & privées. Les Auteurs François (Isaac Casaubon in Dedicat. Polybii) sont très-charmés de ces complimens.

dans une vision leur future grandeur. Ils furent seuls exceptés de la prohibition générale : Hugon, Roi de France, descendoit de Charlemagne en ligne directe (62), & Marthe sa fille hérita des prérogatives de sa famille & de sa Nation. On dévoila insensiblement la fraude ou l'erreur de la Cour Impériale par esprit de vérité, ou par esprit de malice. Hugon, qui avoit compté la Monarchie de France dans son patrimoine, étoit réduit à la seule comté d'Arles ; mais on convenoit qu'au milieu des troubles de son temps il avoit usurpé la souveraineté de la Provence, & envahi le royaume d'Italie. Son père n'étoit qu'un simple Gentilhomme, & si Berthe descendoit des Carlovingiens, la bâtardise ou la débauche avoit souillé

(62) Constantin Porphyrogenète (de Administrat. Imp. c. 26) donne la Généalogie & la Vie de l'illustre Roi Hugon περιβλεπτυ ρηγος Ουγωνος. On aura des idées plus exactes de ce Prince si on étudie la Critique de Pagi, les Annales de Muratori, & l'Abrégé de St. Marc, A. D. 925 — 946.

chaque degré de cette extraction. Hugon avoit eu pour grand'mère la fameuse Valdrade, qui fut la concubine plutôt que la femme de Lothaire II, laquelle, par ses adultères, son divorce & ses secondes noces, avoit provoqué les foudres du Vatican. Sa mère, qu'on nommoit la Grande Berthe, fut successivement épouse du Comte d'Arles & du Marquis de Toscane; ses galanteries scandalisèrent l'Italie & la France, & jusqu'à l'époque où elle atteignit sa soixantième année, ses amans de toutes les classes servirent avec zèle son ambition. Le Roi d'Italie imita l'incontinence de sa mère & de sa grand'mère, & on donna à ses trois concubines favorites les noms de Vénus, de Junon & de Semèle (63). La

(63) Liutprand, après avoir parlé des trois Déesses, ajoute naturellement, & *quoniam non Rex solus iis abutebatur, earum nati ex incertis patribus originem ducunt* (Hist. l. 4, c. 6). Voyez sur le mariage de la jeune Berthe, Hist. l. 5, c. 5; sur l'incontinence de l'aînée, *dulcis exercitio Hymenæi*, l. 2, c. 15; sur les vertus

fille de Vénus fut accordée aux sollicitations de la Cour de Byzance ; elle quitta son nom de Berthe pour prendre celui d'Eudoxie, & elle fut mariée ou plutôt promise au jeune Romanus, héritier présomptif de l'Empire d'Orient. La grande jeunesse des deux-époux suspendit la consommation du mariage, & la mort d'Eudoxie rompit cette union cinq ans après. L'Empereur Romanus épousa en secondes noces une plébéienne, mais issue du Sang romain, il en eut deux filles, Théophane & Anne. L'aînée fut donnée en mariage, pour gage de la paix, au fils du Grand Othon, qui avoit sollicité cette alliance les armes à la main & par la voie des négociations. On pouvoit douter qu'un Saxon eût des droits aux priviléges de la Nation Françoise; mais la réputation & la piété d'un Héros qui avoit rétabli l'Empire d'Occident, firent taire

Othon d'Allemagne, A. D. 972.

& les vices de Hugon, l. 3, c. 5. Au reste, il ne faut pas oublier que l'Evêque de Cremone aimoit les Chroniques-scandaleuses.

tous les ſcrupules. Théophane, après la mort de ſon beau-père & de ſon mari, gouverna Rome, l'Italie & l'Allemagne durant la minorité de ſon fils Othon III, & les Latins ont loué les vertus d'une Impératrice qui ſacrifia le ſouvenir de ſon pays à des devoirs d'un ordre ſupérieur (64). Lorſqu'on maria ſa ſœur Anne, on renonça à tous les préjugés; on négligea toutes les conſidérations relatives à la dignité impériale; la néceſſité & la peur firent tout oublier. Un Idolâtre des contrées du Nord, Wolodimir, Duc de Ruſſie, offrit ſa main à la fille de l'Empereur; & pour qu'on fît plus d'attention à ſa demande, il menaça de la guerre, il promit de ſe convertir & de donner des ſecours contre un rebelle qui troubloit l'Empire. La Princeſſe victime de ſa

Wolodimir, Prince de Ruſſie, A. D. 988.

(64) *Licet illa Impératrix Græca ſibi & aliis fuiſſet ſatis utilis & optima*, &c. Tel eſt le préambule d'un Auteur ennemi (apud Pagi, t. 4, A. D. 989, n°. 3. Muratori, Pagi & St. Marc parlent de ſon mariage & des principales actions de ſa vie.

Religion & de son pays, quitta le palais de ses aïeux pour aller vivre sur les rives du Boristhène ou aux environs du cercle polaire (65). Au reste, ce mariage fut heureux ; la fille de Jeroslas, petit-fils d'Anne, épousa un Roi de France. Henri I alla chercher une femme sur les confins de l'Europe & de la Chrétienté (66).

Autorité despotique des Empereurs.

L'Empereur étoit le premier esclave du cérémonial qu'il imposoit à ses Sujets, & de ces rigides formes qui régloient chaque

(65) Cedrenus, t. 2, p. 699 ; Zonaras, t. 2, p. 221 ; Elmacin, Hist. Saracenica, l. 3, c. 6 ; Nestor apud Levesque, t. 2, p. 112 ; Pagi, Critica, A. D. 987, n°. 6, singulier concours ! Wolodimir & Anne sont au nombre des Saints de l'Eglise Russe ; mais nous connoissons les vices du premier, & nous ignorons les vertus de la seconde.

(66) *Henricus primus duxit uxorem Scythicam, Russam, filiam Regis Jeroslai.* Des Evêques Grecs allèrent en ambassade en Russie, & l'Empereur *gratanter filiam cum multis donis misit.* Ce mariage eut lieu en 1051. Voyez les passages des Chroniques originales dans les Historiens de France, par Bouquet (t. XI, p. 29 — 159 — 161 — 319 — 384 — 481). Voltaire a pu s'étonner de cette alliance ; mais il n'auroit pas dû dire qu'il ne savoit rien sur le pays, la Religion, &c. de Jeroslas — nom si connu dans les Annales de la Russie !

chaque parole & chaque geſte; l'étiquette l'aſſiégeoit dans ſon palais, & troubloit le loiſir de ſes retraites à la campagne. Mais il diſpoſoit arbitrairement de la vie & de la fortune de ſes Peuples, & les eſprits courageux qui dédaignent la pompe & le luxe, peuvent être ſéduits par le plaiſir plus entraînant de commander à leurs égaux. Le Monarque réuniſſoit le pouvoir légiſlatif & le pouvoir exécutif, & Léon le Philoſophe anéantit les derniers reſtes de l'autorité du Sénat (67). La ſervitude avoit frappé d'engourdiſſement l'eſprit des Grecs; au milieu des actes de rebellion les plus audacieux, ils ne ſongeoient jamais à établir une conſtitution libre, & le bonheur public ſe trouvoit à la merci du caractère privé du Monarque. La ſuperſtition renforçoit tant de chaînes. Lorſ-

(67) Léon le Philoſophe dit dans une Conſtitution (78): *ne ſenatusconſulta amplius fiant*: c'eſt le langage du deſpotiſme qui ne ſe cache plus; *ἐξ οὗ τὸ μοναρχοῦν κράτος τὴν τούτων ἀνῆπται διοίκησιν, καὶ ἀκαίρον καὶ ματαίον τὸ ἄχρηστον μετὰ τῶν χρείαν παρεχομένων συνάπτεσθαι.*

que l'Empereur étoit couronné dans l'église de Sainte-Sophie par le Patriarche, les Peuples juroient aux pieds des autels une soumission passive & absolue à son gouvernement & à sa famille. Le Prince promettoit de s'abstenir autant qu'il seroit possible des peines capitales & des mutilations; il signoit une profession de foi orthodoxe, & il s'engageoit à obéir aux décrets des sept Synodes & aux canons de la sainte Eglise (68). Mais s'il sembloit promettre de gouverner avec douceur, cette assurance étoit bien vague & bien peu solide; il faisoit ce serment non pas à son Peuple, mais à un Juge invisible; & si l'on en excepte les cas d'hérésie sur lesquels le Clergé se montroit toujours inexorable, les Ministres du Ciel étoient prêts à soutenir le droit sacré du

(68) Codinus (de Officiis, c. 17, p. 120, 121) donne une idée de ce serment si favorable à l'Eglise πιστος καὶ γνησιος δουλος καὶ υιος της ἁγιας εκκλησιας, & si foible lorsqu'il s'agit des intérêts du Peuple, και απεχεσθαι φονων καὶ ακρωτηριασμων καὶ ὁμοιων τουτοις κατα το δυνατον.

Prince, & à abſoudre les fautes ou les crimes de leur Souverain. Ces Prêtres étoient eux-mêmes ſoumis au Magiſtrat civil ; un ſeul mot du Deſpote créoit, transféroit, dépoſoit ou puniſſoit de mort les Evêques : quelle que fût leur richeſſe ou leur crédit, ils n'ont jamais pu, comme ceux de l'Egliſe latine, former une République indépendante, & le Patriarche de Conſtantinople condamnoit la grandeur temporelle de l'Evêque de Rome, que ſans doute il envioit. Au reſte, le deſpotiſme eſt du moins contenu par les loix de la nature & celles de la néceſſité. S'il a de la ſageſſe & des vertus, il ne s'écarte pas du ſentier de ſes laborieux devoirs ; s'il eſt vicieux ou mal-habile, il laiſſe tomber le ſceptre trop lourd pour ſa main : c'eſt un Miniſtre ou un Favori qui avec un fil imperceptible fait mouvoir le fantôme royal, & qui pour ſon intérêt particulier ſe charge du ſoin de l'oppreſſion publique. Il eſt des momens où le Monarque le plus abſolu doit craindre la raiſon ou la fureur d'une

Nation d'esclaves, & l'expérience a prouvé que l'autorité royale perd du côté de la sûreté, & de la solidité, ce qu'elle gagne en étendue.

Force militaire des Grecs, des Sarasins & des Francs.

Un Despote usurpe vainement les titres les plus pompeux, il établit en vain ses droits, il n'a en dernière analyse que son glaive contre les ennemis étrangers & domestiques. Depuis le siècle de Charlemagne jusqu'à celui des Croisades, les trois grandes Nations des Grecs, des Sarasins & des Francs possédoient & se disputoient la terre, telle qu'on la connoissoit alors, car je ne parle pas ici de la Chine, qui, par sa position à l'extrémité de l'Asie, n'avoit point de rapport à ces mouvemens. Pour juger de leurs forces militaires, il faut comparer leur valeur, les arts & les richesses qu'elles avoient, & enfin leur soumission au Chef suprême qui pouvoit mouvoir tous les ressorts de l'Etat. Les Grecs, bien inférieurs à leurs rivaux sur le premier point, étoient supérieurs aux Francs, & ils égaloient au

moins les Musulmans sur le second & le troisième.

Marine des Grecs.

La richesse des Grecs leur permettoit de prendre à leur solde des Nations plus pauvres, & d'entretenir une Marine pour défendre leurs côtes & porter le ravage sur les terres ennemies (69). L'or de Constantinople achetoit le sang des Esclavons & des Turcs, des Bulgares & des Russes; leur valeur contribua aux victoires de Nicéphore & de Zimisces: & si une peuplade ennemie serroit trop la frontière, on l'obligeoit à désirer la paix & à retourner à la défense de son pays, qu'on faisoit envahir par une Tribu plus éloignée (70) Les successeurs de

(69) Voici les menaces de Nicéphore à l'Ambassadeur d'Othon. *Nec est in mari Domino tuo classium numerus. Navigantium fortitudo mihi soli inest, qui eum classibus aggrediar, bello maritimas ejus civitates demoliar; & quæ fluminibus sunt vicina redigam in favillam.* (Liutprand in Legat. ad Nicephorum Phocam, in Muratori Scriptores Rerum Italicarum, t. 2, part. 1, p. 481). Il dit dans un autre endroit, *qui ceteris præstant Venetici sunt & Amalphitani.*

(70) *Nec ipsa capiet eum* (l'Empereur Othon) *in quâ*

Constantin réclamèrent toujours & posſédèrent ſouvent l'Empire de la Méditerranée, depuis l'embouchure du Tanaïs juſqu'aux colonnes d'Hercule. Leur capitale étoit pleine de munitions navales & d'habiles ouvriers; la poſition de la Grèce & de l'Aſie, les longues côtes, les golfes profonds & les nombreuſes iſles qui faiſoient partie de l'Empire, habituoient leurs Sujets à la navigation, & le commerce de Veniſe & d'Amalfi étoit une pepinière de Matelots pour la flotte impériale (71). Depuis la guerre du Péloponnèſe & les guerres Puniques, les armées de mer n'avoient pas augmenté leur

---

artus eſt pauper & pellicea Saxonia: pecuniâ quâ pollemus omnes Nationes ſuper eum invitabimus; & quaſi Keramicum confringemus (Liutprand, in Legat. p. 487). Les deux livres, de Adminiſtrando Imperio, répètent par tout les mêmes principes politiques.

(71) Le dix-neuvième chapitre de la Tactique de Léon (Meurſ. Opera, t. 6, p. 825 — 848), qui a été publiée d'une manière plus correcte d'après un manuſcrit de Guidus, par le laborieux Fabricius (Bibliot. Græc. t. 6, p. 372 — 379), traite de la *Naumachia* ou de la guerre de mer.

énergie, & la ſcience de l'architecture navale avoit rétrogradé. Les Charpentiers de Conſtantinople ignoroient, ainſi que les Mécaniciens de nos jours, l'art de conſtruire les édifices merveilleux qui déployoient trois, ſix ou dix rangs de rames les uns au deſſus des autres (72). Les *dromones* (73) ou galères légères de l'Empire de Byzance ne portoient que deux rangs composés chacun de vingt-cinq bancs; un banc offroit deux rameurs qui travailloient de l'un & de l'autre côté du navire. Au moment du combat, le Ca-

(72) La flotte de Demetrius Poliorcètes avoit même des navires de quinze & ſeize rangs de rames, dont on ſe ſervoit dans les combats. Quant au navire à quarante rangs de rames de Ptolomée Philadelphe, c'étoit un petit palais flottant dont le port comparé à celui d'un vaiſſeau anglois de cent canons, étoit, ſelon le Docteur Arbuthnot (Tables of ancient Coins, &c. p. 231—236), dans le rapport de 4 ½ à 1.

(73) Les Auteurs diſent ſi clairement que les *dromones* de Léon, &c. avoient deux rangs de rames, que je dois critiquer la Verſion de Meurſius & de Fabricius, qui pervertiſſent le ſens d'après un aveugle attachement à la dénomination claſſique de *triremes*. On trouve quelquefois même inexactitude dans les Hiſtoriens de Byzance.

pitaine ou le Centurion se tenoit sur la poupe avec son Ecuyer; deux Pilotes étoient chargés du gouvernail, & deux Officiers se trouvoient à la proue, l'un pour pointer, & l'autre pour faire jouer contre l'ennemi les machines qui lançoient le feu Grégeois. Les hommes de l'équipage, ainsi qu'on le voit dans l'enfance de l'art, faisoient les fonctions des matelots & celles des Soldats; ils avoient des armes défensives & offensives, des arcs & des traits dont ils se servoient du haut du pont, & de longues piques qui sortoient par les sabors du rang de rames inférieur. Il est vrai que les navires de guerre avoient quelquefois plus d'étendue & de solidité; le soin de combattre & de manœuvrer se divisoit d'une manière plus régulière entre soixante-dix Soldats & deux cent trente Matelots. Mais en général ils étoient légers, & on les faisoit mouvoir aisément; comme le cap de Malée, situé sur la côte du Péloponnèse, épouvantoit toujours les Marins, une

flotte impériale fut transportée par terre l'espace de cinq milles, c'est-à-dire, dans toute la largeur de l'isthme de Corinthe (74). Les principes de la tactique de mer n'avoient éprouvé aucun changement depuis Thucidide : une escadre de galères qui vouloit combattre, arrivoit sous la forme d'un croissant, & s'efforçoit de plonger ses éperons à pointes dans les foibles bordages des navires ennemis. On voyoit au dessus du pont une grosse machine de bois qui lançoit des pierres & des dards ; l'abordage se faisoit au moyen d'une grue qui élevoit & abaissoit des paniers remplis d'hommes armés : les diverses positions & la variété des couleurs du pavillon amiral composoient toute la langue des signaux si clairs & si abondans parmi les Modernes. Les fa-

(74) Constantin Porphyrogenète, in Vit. Basil. c. 61, p. 185 ; il loue froidement son stratagême *βυλην συνετην* *ϗ σοφην* ; mais troublé par son imagination, il ajoute qu'il falloit faire mille milles pour doubler le cap du Péloponnèse.

naux de la galère de fête annonçoient au milieu de la nuit les ordres de chaſſer, de combattre, de s'arêter, de faire retraite, de rompre ou de former la ligne. Sur terre, les ſignaux de feu ſe répétoient d'une montagne à l'autre; huit montagnes avertiſſoient une étendue de pays de cinq cents milles, & Conſtantinople apprenoit en peu d'heures les mouvemens des Saraſins de Tarſe (75). On peut juger de la force navale des Empereurs Grecs par le détail de l'armemenr qu'ils préparèrent pour la réduction de la Crète. On équipa dans la capitale, dans les iſles de la mer Ægée, & les ports de l'Aſie, de la Ma-

(75) Le Continuateur de Théophanes (l. 4, p. 122, 123) nomme les emplacemens de ces ſignaux qui ſe répondoient les uns les autres; il indique le château de Lulum près de Tarſe, le mont Argæus, le mont Iſamus, le mont Ægilus, la colline de Mamas, le Cyriſus, le Mocilus, la colline de Auxentius, le cadran du Phare du grand palais. Il dit que les nouvelles ſe tranſmettoient *ἐν ἀκαρεῖ* dans un inſtant. Miſérable expreſſion qui ne dit rien, parce qu'elle dit trop! Il eût été bien plus inſtructif, s'il avoit indiqué un intervalle de trois, de ſix ou de douze heures.

cédoine & de la Grèce, cent douze galères & soixante-quinze navires construits sur le modèle de ceux de la Pamphilie. Cette escadre portoit 34,000 Matelots, 7340 Soldats, 700 Russes & 5087 Mardaites qui descendoient d'une peuplade venue du mont Liban. On évalua leur solde à 34 centenaires d'or, c'est-à-dire, à environ 136,000 livres sterling ; les Auteurs qui font ce calcul veulent peut-être parler de la solde de l'armée pour un mois. La liste des armes & des machines, des étoffes & des toiles, des vivres & des fourrages, des munitions & des ustensiles de toute espèce, est infinie : tous ces objets auroient suffi pour établir une colonie florissante, & on est étonné qu'il en ait fallu davantage pour la conquête d'une isle de peu d'étendue (76).

---

(76) Voyez le Cérémonial de Constantin Porphyrogenète, l. 2, c. 44, p. 176 — 192. Un Lecteur attentif appercevra quelques contradictions en différentes parties de ce calcul; mais elles ne sont pas plus obscures que les états au complet, & ceux des hommes effectifs, des

Tactique & caractère des Grecs.

L'invention du feu Grégois n'a pas produit, comme celle de la poudre à canon, une révolution totale dans l'art de la guerre. La ville & l'Empire de Constantinople durent leur délivrance à ce feu singulier. Il produisoit de grands ravages dans les siéges & les combats de mer; mais on perfectionna peu cet art nouveau, ou il se trouve moins susceptible de progrès. Dans l'attaque & la défense des fortifications, on continua de se servir, & avec plus de succès, des machines de l'antiquité, des catapultes, des balistes & des beliers. Le fer & l'acier étoient toujours les instrumens ordinaires de carnage & de défense; les casques, les cuirasses & les boucliers du dixième siècle, différoient peu de ceux des Soldats d'Alexandre ou d'Achille (77). Mais au lieu

---

Soldats présens & de ceux qui sont en état de servir, des contrôles de revues & des congés, objets que dans nos armées modernes on a soin de couvrir d'un voile mystérieux & utile.

(77) Voyez les cinquième, sixième & septième cha-

d'accoutumer les Grecs à porter constamment le fardeau de leur armure, ainsi que le portoient les Soldats des Légions, les armes d'une troupe étoient traînées sur des chariots légers qui suivoient la marche; & à l'approche de l'ennemi, ces foibles troupes reprenoient à la hâte, & contre leur gré, un attirail trop pénible pour leur mollesse. Elles avoient pour armes offensives des épées, des haches de batailles & des piques; mais leurs piques de douze coudées ou de douze pieds n'avoient que les trois quarts de la longueur de celles des Macédoniens. Les traits des Scythes & des Arabes avoient tué un grand nombre de Grecs; les Empereurs déploroient à cette époque la décadence de l'art des Archers; ils attribuoient les malheurs publics à cette décadence; & ils recommandèrent, ou plutôt ils ordonnèrent à tous les hommes

pitres, περι οπλων, περι οπλισεως, & περι γυμνασιας, dans la Tactique de Léon, avec les passages qui leur correspondent dans celle de Constantin.

destinés au service militaire, de faire avec assiduité l'exercice de l'arc jusqu'à quarante ans (78). Les *bandes* ou régimens étoient pour l'ordinaire de trois cents Soldats ; & s'il faut prendre un terme moyen entre les lignes sur quatre & les lignes sur seize hommes de profondeur, l'infanterie de Léon & de Constantin se formoit sur une profondeur de huit Soldats. Mais la cavalerie chargeoit sur quatre de profondeur, d'après cette considération très-juste, que la pression des chevaux de derrière n'augmente pas le poids du choc qui se fait au front. Si quelquefois on augmentoit du double l'épaisseur des rangs de l'infanterie ou de la cavalerie, cette disposition annonçoit une secrète défiance sur le courage ; elle

---

(78) Ils disoient της γαρ τοξειας παντελως αμεληθεισης.... εν τοις Ρομαιοις τα πολλα νυν ειωθε σφαλματα γινεσθαι (Léon, Tactique, p. 581 ; Constantin, p. 1216). Ce n'étoit pas les maximes des Grecs & des Romains, qui méprisoient l'art des Archers, parce qu'ils combattoient de loin & en désordre.

rendoit la ligne plus imposante; mais on la grossissoit ainsi parce qu'un petit nombre de Soldats avoit assez de fermeté pour soutenir l'action des piques & des épées des Barbares. L'ordre de bataille varioit sans doute selon la nature du terrein, selon l'objet qu'on avoit en vue, & selon l'ennemi; mais en général l'armée formoit deux lignes & une réserve; & de cette manière elle offroit une succession d'espérances & de ressources analogues toutefois au caractère & à l'esprit judicieux des Grecs (79). Si la première ligne étoit repoussée, elle se replioit dans les intervalles de la seconde; & la réserve qui se formoit en deux divisions tournoit les flancs, afin de profiter de l'avantage qu'on avoit obtenu, ou afin de couvrir la retraite. L'autorité du Monarque de Byzance faisoit tout ce que peut faire l'autorité; elle prescrivoit des camps & des

(79) Comparez les passages de la Tactique, p. 669 & 721, & le douzième avec le dix-huitième chapitre.

marches, des exercices & des évolutions; elle publioit des Ordonnances & des Ecrits sur l'art militaire (80). Telle étoit la richesse du Prince & l'habileté de ses nombreux Ouvriers, que les armées avoient en abondance tout ce qu'elles pouvoient désirer en ustensiles & en munitions. Mais l'autorité du Prince & l'adresse de ses Ouvriers ne pouvoient former la machine la plus importante, c'est-à-dire le Soldat; & si le *Cérémonial* de Constantin suppose toujours que l'Empereur reviendra triomphant (81), sa tactique ne s'éleva guère au dessus des moyens d'échapper à une défaite & de

(80) Léon, dans la Préface de sa Tactique, déplore la perte de la discipline & les malheurs du temps; *il* répète sans scrupule (Proëm. p. 537) les reproches de *αμελεια, αταξια, αγυμνασια, δειλια*, &c. & il paroît que sous la génération suivante les disciples de Constantin méritoient la même censure.

(81) Voyez dans le Cérémonial (l. 2, c. 19, p. 353) l'étiquette observée lorsque l'Empereur fouloit à ses pieds les Sarasins captifs, tandis qu'on chantoit : » Tu as fait de mes ennemis un marche-pied «, & que le Peuple répétoit le *Kyrie eleïson* quarante fois de suite.

prolonger

prolonger une guerre (82). Malgré des succès passagers, les Grecs étoient déchus dans leur opinion & dans celle de leurs voisins. On disoit d'eux qu'ils avoient la main paresseuse & la langue active; l'Auteur de la Tactique fut assiégé dans sa capitale, & ces Barbares qui trembloient au seul nom des Sarasins ou des Francs, montroient avec orgueil les médailles d'or & d'argent qu'ils avoient arrachées du foible Souverain de Constantinople. La Religion auroit pu leur inspirer à bien des égards le courage dont ils manquoient par un effet de leur gouvernement & de leur caractère; mais la Religion des Grecs n'enseignoit que la résignation & la patience. Nicéphore, qui rétablit un moment la discipline & la gloire du nom romain, voulut accorder les honneurs

(82) Léon observe (Tactique, p. 668) qu'une bataille rangée contre une Nation quelconque, est *επισφαλες* & *επικινδυνον*; les mots sont énergiques & la remarque est juste. Si les premiers Romains avoient eu la même opinion, Léon n'auroit jamais donné des Loix aux rivages du Bosphore de Thrace.

du martyre aux Chrétiens qui perdoient la vie dans une guerre contre les Infidèles ; mais le Patriarche, les Evêques & les principaux Sénateurs arrêtèrent cette Loi dictée par la politique ; ils soutinrent avec obstination, d'après les canons de Saint Basile, que tous ceux qui embrassoient la profession sanguinaire de Soldats, devoient être séparés trois ans de la communion des Fidèles (83).

Caractère & tactique des Sarasins.

On a rapproché ces scrupules des Grecs, des premiers Moslems qui versoient des larmes lorsqu'ils ne pouvoient se trouver à une bataille, & ce contraste d'une superstition lâche & d'un fanatisme courageux, développa aux yeux d'un Philosophe l'Histoire des deux Nations rivales. Les Sujets des derniers Califes (84)

(83) Zonaras (t. 2, l. 16, p. 202, 203) & Cedrenus (Compend. p. 668), qui rendent compte de ce projet de Nicéphore, appliquent mal à propos l'épithète de γενναιως à l'opposition du Patriarche.

(84) Le dix-huitième chapitre qui traite de la Tactique des différentes Nations, est le plus historique & le

n'avoient plus ſans doute le zèle & la foi des compagnons du Prophète; mais leurs dogmes guerriers attribuoient toujours la guerre à la Divinité (85). Il y avoit toujours une étincelle de fanatiſme dans le ſein de leur Religion, & il en réſultoit ſouvent des flammes très-actives parmi les Saraſins établis ſur les frontières des Chrétiens. Leurs troupes régulières étoient compoſées de ces vaillans eſclaves habitués à garder la perſonne & le drapeau de leur Maître; mais dès qu'on déclaroit la guerre aux Infidèles, le Peuple Muſulman de la Syrie & de la Cilicie, de l'Afrique & de l'Eſpagne, alloit groſſir l'armée. Les riches déſiroient de vaincre

---

plus utile de l'Ouvrage de Léon. L'Empereur Romain n'avoit que trop d'occaſion d'étudier les mœurs & les armes des Saraſins (Tactique, p. 809 — 817, & un fragment d'un manuſcrit de la Bibliothèque des Médicis, qui ſe trouve dans la préface du ſixième volume de Meurſius).

(85) Παντος δὲ καὶ κακου εργου τον Θεον αιτιον υπο τιθενται, καὶ πολεμοις χαιρειν λεγουσι τον Θεον τον διασκορπιζοντα εθνη τα τους πολεμους θελοντα. Léon, Tactique, p. 809.

ou de mourir dans la cauſe de Dieu ; l'eſpoir du butin attiroit les pauvres ; & les vieillards, les infirmes & les femmes s'empreſſoient d'envoyer des Soldats, des armes & des chevaux. Leurs armes offenſives & défenſives le diſputoient à celles des Romains par leur force & leur trempe ; mais ils ſe montroient bien ſupérieurs dans l'art de conduire un cheval ou de lancer des traits. Les plaques d'argent qui couvroient les baudriers, les épées & même l'équipage du cheval, étaloient la magnificence d'une Nation riche ; & ſi l'on en excepte quelques Archers noirs venus du Midi, les Arabes ne faiſoient pas de cas de cette bravoure de leurs ancêtres, qui ſe montroient nus ſur le champ de bataille. Au lieu de chariots ils avoient à leur ſuite une longue file de chameaux, d'ânes & de mulets ; la multitude de ces animaux qu'ils ornoient de pavillons & de banderolles, augmentoit la pompe & l'étendue de leur armée ; & la figure groſſière & la mau-

vaiſe odeur des chameaux effarouchoient ſouvent les chevaux de l'ennemi. Ils ſouffroient la chaleur & la ſoif avec une patience qui les rendoient invincibles; mais le froid de l'hiver glaçoit leurs eſprits : on connoiſſoit leur diſpoſition au ſommeil, & il falloit recourir aux précautions les plus rigoureuſes pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre au milieu des ténèbres. Leur ordre de bataille étoit un parallélogramme de deux lignes profondes, l'une d'Archers, & l'autre de cavalerie. Dans leurs combats ſur mer & ſur terre, ils ſoutenoient avec intrépidité l'attaque la plus furieuſe, & en général ils ne s'avançoient pour charger que lorſqu'ils avoient apperçu la laſſitude des aſſaillans. Mais s'ils étoient repouſſés ou enfoncés, ils ne ſavoient ni ſe rallier, ni renouveler le combat, &, ce qui augmentoit leur épouvante, ils croyoient alors que Dieu ſe déclaroit en faveur de l'ennemi. La décadence & la chute de l'Empire des Califes autoriſoient alors

cette timide opinion ; & parmi les Musulmans & les Chrétiens on ne manquoit pas d'obscures prophéties (86), qui annonçoient des défaites de part ou d'autre. L'unité de l'Empire des Arabes n'existoit plus, mais ses débris formoient des Etats indépendans qui égaloient de grands royaumes ; & lorsqu'un Emir d'Alep ou de Tunis vouloit faire une guerre maritime ou une guerre de terre, tels étoient ses trésors & l'habileté & l'industrie de ses Sujets, qu'il levoit une armée redoutable. Les Princes de Constantinople n'eurent que trop d'occasions d'observer que les Sarasins n'avoient rien de barbare dans leur discipline, & que s'ils manquoient de l'esprit d'invention, *ils* recherchoient & imitoient promptement

---

(86) Liutprand (p. 484, 485) raconte & explique les oracles des Grecs & des Sarasins, où le passé est clair & historique, & l'avenir obscur, énigmatique & inexact, ainsi qu'on le remarque dans toutes les prophéties. D'après cette ligne de démarcation de la lumière & de l'ombre, on peut communément fixer l'époque où le Prophète a débité ses oracles.

les découvertes des autres. Le modèle, il eſt vrai, valoit mieux que la copie; leurs navires, leurs machines & leurs fortifications étoient d'une conſtruction moins ſavante; & ils avouoient ſans honte que Dieu, qui a donné la langue aux Arabes, a façonné avec plus de délicateſſe la main des Chinois & la tête des Grecs (87).

Le nom de quelques Tribus de la Germanie établies entre le Rhin & le Weſer, devint celui de la plus grande partie de la Gaule, de l'Allemagne & de l'Italie, & les Grecs & les Arabes appliquèrent la dénomination de FRANCS (88) aux Chrétiens de l'Egliſe latine, & Les Francs ou les Latins.

(87) On trouve le fond de cette remarque dans Abulpharage (Dynaſt. p. 2 — 62 — 101); mais je ne me rappelle pas en quel endroit j'ai lu cet apophtegme en toutes lettres.

(88) *Ex Francis, quo nomine tam Latinos quam Teutones comprehendit, ludum habuit* (Liutprand, in Legat. ad Imp. Nicephorum, p. 483, 484). L'étendue qu'acquit cette dénomination eſt confirmée par Conſtantin (de Adminiſtrando Imperio, l. 2, c. 27, 28), & par

aux Nations de l'Occident qui ſe trouvoient dans cette partie de l'Europe qu'ils connoiſſoient à peine. Le génie de Charlemagne avoit inſpiré & réuni le grand corps de la Nation des Francs ; mais la diſcorde & l'abâtardiſſement de ſes ſucceſſeurs anéantirent bientôt ſon *Empire*, qui ſeroit devenu le rival de l'Empire de Byzance, & qui auroit vengé les outrages faits aux Chrétiens. Les ennemis ne craignoient plus, & les Sujets ne croyoient plus qu'on fît un bon emploi du revenu public : les uns & les autres ſavoient que le commerce & les manufactures n'étoient plus dévoués au ſervice militaire, que les provinces & les armées ne ſe ſecouroient plus, qu'enfin ces eſcadres ſtationnées autrefois depuis l'embouchure de l'Elbe juſqu'à celle du Tibre, n'exiſtoient plus au commence-

Eutychius (Annal. t. 1, p. 55, 56), qui vécurent tous les deux avant les Croiſades. Les témoignages d'Abulpharage (Dynaſt. p. 69) & d'Abulfeda (Præfat. ad Geograph ſont plus récens.

ment du dixième ſiècle. La famille de Charlemagne avoit preſque diſparu ; des Etats ennemis & indépendans s'étoient formés ſur les ruines de ſa monarchie ; les Chefs les plus ambitieux prenoient le titre de Roi : telles étoient l'anarchie & la diſcorde, qu'au deſſous de ces Chefs une longue ſuite de ſubalternes arboroit auſſi l'étendard de la rebellion ; que les Nobles de chaque province déſobéiſſoient à leur Souverain, accabloient leurs vaſſaux, & ſe trouvoient toujours en état de guerre contre leurs voiſins. Ces guerres privées qui bouleverſoient la machine du Gouvernement, maintenoient l'eſprit martial de la Nation. Dans le ſyſtême actuel de l'Europe, cinq ou ſix grands Potentats jouiſſent, au moins dans le fait, de la puiſſance du glaive. Une claſſe d'hommes qui ſe dévouent à la théorie & à la pratique de l'art militaire, exécutent ſur une frontière lointaine les opérations imaginées dans le ſecret des Cours ; le reſte du pays jouit alors de la

tranquillité de la paix, & il ne s'apperçoit de la guerre ou de la paix que par l'accroissement ou la diminution des impôts. Au milieu des désordres du dixième & du onzième siècles, chaque Paysan étoit Soldat, & chaque village étoit fortifié; tous les bois & toutes les vallées offroient des scènes de meurtre & de rapine, & les propriétaires de tous les châteaux se voyoient contraints de se revêtir du caractère de Princes & de Guerriers. Ils adoptoient un systême quelconque; ils n'avoient recours qu'à leur valeur pour défendre leur famille, protéger leurs terres & venger leurs injures; & semblables à ceux qui font la guerre avec plus de force & d'appareil, ils avoient trop de dispositions à outrepasser les droits de la défense personnelle. La présence du danger & l'indispensable nécessité du courage, endurcissoient leur esprit & leur corps; ils refusoient d'abandonner un ami & de pardonner à un ennemi; & au lieu de dormir sous la garde

du Magistrat, ils récusoient fièrement l'autorité des Loix. A cette époque de l'anarchie féodale, les outils de la culture & des arts furent convertis en instrumens de mort; les paisibles travaux de la société civile & de la société ecclésiastique s'anéantirent ou se dépravèrent; & l'Evêque qui quittoit sa mitre pour prendre un casque, étoit plus entraîné par les mœurs de son siècle que par les devoirs de son fief (89).

Les Francs s'enorgueillissoient d'aimer la liberté & les armes; & les Grecs parlent de cette disposition avec une sorte d'étonnement & de frayeur. » Les Francs, Leur caractère & leur tactique.

(89) On peut consulter utilement sur ce point de discipline ecclésiastique & bénéficiale, le Père Thomassin (t. 3, l. 1, c. 40—45, 46, 47). Une Loi de Charlemagne affranchissoit les Evêques du service personnel; mais l'usage contraire, qui a prévalu du neuvième au quinzième siècles, est confirmé par l'exemple ou le silence des Saints & des Docteurs.... » Vous justifiez votre lâcheté par les » saints Canons, disoit Ratherius de Verone, mais les » Canons vous défendent aussi l'incontinence, & cependant — «.

» dit l'Empereur Constantin, sont au-
» dacieux & braves jusqu'à la témérité;
» &, ce qui soutient leur valeur intrépide,
» ils méprisent le danger & la mort. Sur
» un champ de bataille ils se précipi-
» tent contre l'ennemi sans calculer leur
» nombre. Au moment de l'action, les
» parens & les amis se placent à côté
» les uns des autres; & le désir de sauver
» & de venger ce qu'ils ont de plus cher
» au monde, est la source de leurs exploits.
» Ils regardent la retraite comme une
» fuite honteuse, & la fuite est à leurs
» yeux une infamie que rien ne peut
» laver (90) «. Une Nation si valeureuse & si intrépide auroit été sûre de la victoire, si de grands défauts n'avoient contrebalancé ces avantages. Le dépérissement

(90) L'Empereur Léon a exposé d'une manière impartiale, dans le dix-huitième chapitre de sa Tactique, les vices & les qualités militaires des Francs (que Meursius traduit d'une manière ridicule par le mot de *Galli*), & des Lombards ou Langobards. Voyez aussi la vingt-sixième Dissertation de Muratori, *de Antiquitatibus Italiæ medii Ævi*.

de leur Marine laissa aux Grecs & aux Sarasins l'empire de la mer. Au siècle qui précéda l'institution de la Chevalerie, les François étoient mal-habiles dans le service de la cavalerie (91); & dans les momens de péril leurs Guerriers sentoient si bien leur ignorance, qu'ils aimoient mieux descendre de cheval & combattre à pied. N'étant point habitués à l'usage des piques ou des armes de traits, la longueur de leurs épées, le poids de leur armure, la grandeur de leurs boucliers, & si je puis répéter un mot satyrique des Grecs qui menoient une vie frugale, un embonpoint, suite de leur intempérance, les gênoient. Leur caractère indisciplinè dédaignoit le joug de la subordination, & ils abandonnoient l'éten-

(91) *Domini tui Milites* (disoit l'orgueilleux Nicéphore) *equitandi ignari, pedestris pugnæ sunt inscii : scutorum magnitudo, ensium longitudo, galearumque pondus neutrâ parte pugnare eos sinit; ac subridens, impedit, inquit, & eos gastrimargia, hoc est ventris ingluvies,* &c. (Liutprand, in Legat. p. 480, 481).

dard de leur Chef, s'il vouloit les tenir en campagne au delà de l'époque fixée pour leur service. Ils étoient ouverts de tous les côtés aux piéges de l'ennemi, moins brave, mais plus astucieux. On pouvoit les corrompre avec de l'argent, car ils avoient une ame vénale; on pouvoit les surprendre la nuit, car ils ne resserroient point leur camp, & ils faisoient mal leurs gardes. Les fatigues d'une campagne d'été épuisoient leur force & leur patience, & ils tomboient dans le désespoir si leur appétit vorace ne trouvoit pas une grande quantité de vin & de nourriture. Au milieu de ces traits généraux de la Nation des Francs, on remarquoit des nuances locales, que j'attribuerois au hasard plutôt qu'au climat, mais qui frappoient les naturels & les étrangers. Un Ambassadeur d'Othon déclara dans le palais de Constantinople, que les Saxons savoient mieux se battre avec l'épée qu'avec la plume, & qu'ils préféroient la mort à la honte de tourner

le dos à l'ennemi (92). Les Nobles de la France disoient avec orgueil, que dans leurs modestes habitations ils n'avoient d'autre plaisir que la guerre & la rapine, & que c'étoient les occupations de toute leur vie. Ils affectoient de se moquer des palais, des banquets & des mœurs polies des Italiens, qui, dans l'opinion des Grecs eux-mêmes, n'avoient plus l'amour de la liberté, ni la valeur des anciens Lombards (93).

---

(92) *In Saxoniâ certe scio..... decentius ensibus pugnare quam calamis & prius mortem obire, quam hostibus terga dare* (Liutprand, p. 482).

(93) Φραγγοι τοιυν καὶ Λογιβαρδοι λογον ελευθεριας περι πολλȣ ποιȣνται, αλλ᾽ οἱ μεν Λογιβαρδοι το πλεον της τοιαυτης αρετης νυν απωλεσαν. Leonis Tactica, c. 18, p. 805. L'Empereur Léon mourut A. D. 911 : un Poëme historique qui finit en 916, & qui semble avoir été composé en 940, par un Vénitien, parle ainsi des mœurs de l'Italie & de celles de la France :

— *Quid inertia bello*
Pectora (Ubertus ait) *duris prætenditis armis*
O Itali? Potius vobis sacra pocula cordi;
Sæpius & stomachum nitidis laxare saginis
Elatasque domos rutilo fulcire metallo.

Déſuétude de la Langue latine.

Le fameux édit de Caracalla accorda à ſes Sujets, depuis la Bretagne juſqu'à l'Egypte, le nom & le privilége des Romains. Lors de la diviſion de l'Orient & de l'Occident, on conſerva ſcrupuleuſement l'unité idéale de l'Empire, & dans leurs titres, leurs Loix & leurs Statuts, les Succeſſeurs d'Arcadius & d'Honorius ſe donnèrent pour des collègues inſéparables du même Office, pour des co-Souverains de l'Empire de Rome. Après la chute de la Monarchie d'Occident, les Princes de Conſtantinople furent ſeuls revêtus de la pourpre; Juſtinien reconquit les domaines de l'ancienne Rome, ſéparés depuis ſoixante années, & ſon titre d'Empereur des Romains

---

Non eadem Gallos ſimilis vel cura remordet;
Vicinas quibus eſt ſtudium devincere terras
Depreſſumque larem ſpoliis hinc inde coactis
Suſtentare.

(Anonym. Carmen Panegyricum de Laudibus Berengarii Auguſti, l. 2, in Muratori Script. Rerum Italicar. t. 2, pars 1, p. 393).

étoit

étoit fondé sur sa conquête (94). Un motif de vanité ou de mécontentement détermina un de ses successeurs, Constans II, à abandonner le Bosphore de Thrace; il vouloit fixer sa résidence sur les bords du Tibre; projet insensé, s'écrie un Auteur Grec, d'après lequel on auroit dépouillé une vierge qui avoit tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté, pour enrichir ou plutôt pour exposer aux regards publics la difformité d'une matrone couverte de rides (95). Mais le glaive

(94) Justinien, dit l'Historien Agathias (l. 5, p. 157) — πρωτος Ρωμαιων αυτοκρατωρ ονοματι κ̀ πραγματι. Au reste, les Empereurs de Byzance ne prirent le titre formel d'Empereur des Romains qu'après l'époque où les Empereurs François & Allemands de l'ancienne Rome voulurent le réclamer.

(95) Constantin Manassès a fait contre ce projet des vers barbares :

Την πολιν την βασιλειαν αποκοσμησαι θελων,
Και την αρχην χαρισασθαι τριπεμπελῳ Ρωμῃ,
Ως ητις αβροστολιστον αποκοσμησει νυμφην,
Και γραυν τινα τρικορωνον ὡς κορην ωραϊσει.

Et il est confirmé par Théophanes, Zonaras, Cedrenus, & l'Historia Miscella : *voluit in urbem Romam Imperium*

des Lombards l'empêcha de s'établir en Italie ; il entra dans Rome, non comme un vainqueur, mais comme un fugitif ; & après y avoir passé douze jours, il pilla l'ancienne capitale du Monde, dont il s'éloigna pour jamais (96). L'entière séparation de l'Italie & de l'Empire de Byzance eut lieu environ deux siècles après les conquêtes de Justinien, & c'est sous son règne que la Langue latine commença à tomber en désuétude. Ce Législateur avoit publié ses Institutes, son Code & ses Pandectes, dans une Langue qui devoit être, selon lui, le style public du Gouvernement romain, l'idiome du palais & du Sénat de Constantinople, des armées & des Tribunaux de l'Orient (97).

---

transferre (l. 19, p. 157), in t. 1, part. 1 des Scriptores Rer. Ital. de Muratori.

(96) Paul Diacon. l. 5, c. 11, p. 480 ; Anastase, in Vitis Pontificum, dans la collection de Muratori, t. 3, part. 1, p. 141.

(97) Consultez la Préface de Ducange (ad Gloss. Græc. medii Ævi), & les Novelles de Justinien (c. VII, LXVI). L'Empereur disoit que la Langue grecque étoit

Mais le Peuple & les Soldats des provinces de l'Asie ignoroient cette Langue étrangère ; la plupart des Interprètes des Loix & des Ministres d'Etat la savoient imparfaitement. Après une lutte qui dura peu, la nature & l'habitude triomphèrent des institutions humaines : Justinien promulgua ses Novelles dans les deux Langues ; les diverses parties de sa volumineuse Jurisprudence furent traduites (98) : on oublia l'original, on n'étudia que la version, & la Langue qui en elle-

---

κοινος, la Langue latine πατριος pour lui, & enfin qu'elle étoit κυριωτατος pour le πολιτειας σχημα, pour le système du Gouvernement.

(98) Ου μεν αλλα καὶ Λατινικη λεξις καὶ φρασις εις επι τους νομους κρυπτουσα τους συνειναι ταυτην μη δυναμενους ισχυρους απετειχιζε (Matth. Blastares, Hist Jur. apud Fabr. Bib. Græc. t. 12, p. 369). Le Code & les Pandectes furent traduits au temps de Justinien (p. 358 — 366). C'est Thalelæus qui publia la Version des Pandectes. Théophile a laissé une paraphrase élégante, mais diffuse des Institutes. D'un autre côté, Julien, antécesseur de Constantinople (A. D. 570) CXX *Novellas Græcas eleganti latinitate donavit* (Heineccius, Hist. J. R. p. 396), à l'usage de l'Italie & de l'Afrique.

même méritoit la préférence, devint l'idiome de la Loi & celui du Peuple dans l'Empire grec. Ses ſucceſſeurs devinrent étrangers à la Langue romaine par leur extraction & le pays qu'ils habitèrent. Tibère, ſi l'on en croit les Arabes (99), & Maurice, ſi l'on en croit les Italiens (100), furent les premiers Céſars Grecs, & ils fondèrent une nouvelle Dynaſtie & un nouvel Empire : cette ſourde révolution fut achevée avant la mort d'Héraclius, & on conſerva quelques reſtes

(99) Abulpharage dit que la ſeptième Dynaſtie fut celle des Francs ou des Romains, la huitième celle des Grecs, & la neuvième celle des Arabes. *A tempore Auguſti Cæſaris, donec imperaret Tiberius Cæſar, ſpatio circiter annorum 600 fuerunt Imperatores C. P. Patricii, & præcipua pars exercitûs Romani : extra quod, Conſiliarii, Scribæ & Populus, omnes Græci fuerunt : deinde regnum etiam græcanicum factum eſt* (p. 96, verſ. Pocock). Abulpharage avoit étudié la Religion Chrétienne & les Matières Eccléſiaſtiques, & il avoit quelque avantage ſur les *Moſlems* plus ignorans.

(100) *Primus ex Græcorum genere in Imperio confirmatus eſt* ; ou, ſuivant un autre manuſcrit de Paul Diacre (l. 3, c. 15, p. 443), *in Græcorum Imperio*.

de la Langue latine dans les termes de Jurisprudence & les acclamations du palais. Lorsque Charlemagne & les Othons eurent rétabli l'Empire d'Occident, les noms de Francs & de Latins acquirent la même acception & la même étendue, & ils soutinrent avec une sorte de justice que Rome leur appartenoit. Ils insultèrent les Peuples de l'Orient qui avoient renoncé à l'habit & à l'idiome des Romains ; & c'est à cette époque qu'on leur donna tout-à-fait le nom de Grecs (101). Le Prince & le Peuple de l'Empire de Byzance rejetèrent avec indignation ce nom de mépris. Malgré les changemens introduits par le laps des siècles, ils faisoient valoir une succession directe & ininterrompue depuis Auguste & Cons-

Les Empereurs Grecs & leurs sujets veulent conserver le nom de Romains.

(101) *Quia linguam, mores, vestesque mutastis, putavit Sanctissimus Papa* (ironie bien audacieuse), *ita vos* (*vobis*) *displicere Romanorum nomen. His nuncios, rogabant Nicephorum Imperatorem Græcorum, ut cum Othone Imperatore Romanorum amicitiam faceret* (Liutprand, in Legatione, p. 486).

tantin, & au dernier point de l'abâtardissement & de la foiblesse, les fragmens de l'Empire de Constantinople gardèrent le nom de Romains (102).

Période d'ignorance.

Tandis que l'Administration de l'Orient parloit la Langue latine, le grec étoit la Langue de la Littérature & de la Philosophie ; & avec cet idiome si riche & si parfait, les hommes éclairés n'envioient pas le savoir & l'esprit des Romains qui se traînoient sur leurs pas. Après la destruction du Paganisme, la perte de la Syrie & de l'Egypte, l'abolition des écoles d'Alexandrie & d'Athènes, les connoissances des Grecs se réfugièrent

---

(102) Laonicus Chalcocondyles, qui survequit au dernier siége de Constantinople, observe (l. 1, p. 3) que Constantin transplanta les Latins de l'Italie, dans une ville de Thrace ; qu'ils adoptèrent la Langue & les mœurs des naturels du pays, & qu'on confondit les naturels du pays & les Latins de Byzance sous le nom de Grecs. Les Rois de Constantinople, ajoute l'Historien, *επι το σφας αυτους σεμνυνεσθαι Ρωμαιων βασιλεις τε και αυτοκρατορας αποκαλειν, Ελληνων δε βασιλεις ουκετι ουδαμη αξιουν.*

peu à peu dans les monastères & surtout au collége royal de Constantinople, qui fut incendié sous le règne de Léon l'Isaurien (103). D'après le style emphatique de l'époque dont nous parlons, le Président de ce collége étoit appelé l'astre de la science; les douze Professeurs étoient les douze signes du Zodiaque; ils avoient à leur disposition une Bibliothèque de 36,500 volumes, & ils montroient un ancien manuscrit d'Homère sur un rouleau de parchemin de cent vingt pieds de longueur, qui avoit, été, disoit-on, l'un des intestins d'un serpent d'une grandeur monstrueuse (104). Mais

(103) Voyez Ducange (C. P. Christiana, l. 2, p. 150, 151), qui a recueilli les témoignages, non pas de Théophanes, mais du moins de Zonaras (t. 2, l. 15, p. 104); de Cedrenus (p. 454); de Michel Glycas (p. 281); de Constantin Manasses (p. 87). Après avoir réfuté l'absurde accusation qu'on répandit sur le compte de l'Empereur, Spanheim (Hist. Imaginum, p. 99—111) joue le rôle d'un Avocat; il fait des observations qui tendent à révoquer en doute ou à contester l'existence du feu, & presque de la Bibliothèque.

(104) Selon Malchus, ce manuscrit d'Homère fut

le ſeptième & le huitième ſiècles furent une période de diſcorde & d'ignorance; le feu conſuma la Bibliothèque; le collége fut ſupprimé; les Auteurs peignent les Iconoclaſtes comme les ennemis des lumières; & l'ignorance & le mépris des Lettres ont déshonoré les Princes de la famille d'Héraclius, & ceux de la Dynaſtie iſaurienne (105).

Renaiſſance de la Littérature grecque

On apperçoit au neuvième ſiècle l'aurore du rétabliſſement des ſciences (106). Lorſ-

---

conſumé par les flammes au temps de Baſiliſcus. On aura peine à croire que ce manuſcrit fût ſur un boyau de ſerpent : il avoit auſſi pu être renouvelé.

(105) L'αλογια de Zonaras, & l'αγρια ϗ αμαθια de Cedrenus ſont des expreſſions énergiques qui peut-être convenoient aſſez bien à ces deux Dynaſties.

(106) Voyez Zonaras (l. 16, p. 160, 161) & Cedrenus (p. 549, 550). Ainſi que le Moine Bacon, le Philoſophe Léon fut traité de ſorcier par ſon ſiècle ignorant : l'injuſtice fut moins grande, s'il eſt l'Auteur des oracles qu'on attribue pour l'ordinaire à l'Empereur du même nom. Les Ouvrages de Léon ſur les ſciences naturelles ſont en manuſcrit dans la Bibliothèque de Vienne (Fabricius, Bibliot. Græc. t. 6, p. 366, t. 12, p. 781). *Quieſcant* !

que le fanatisme des Arabes se fut calmé, les Califes voulurent conquérir les arts plutôt que les provinces de l'Empire; le soin qu'ils se donnèrent pour acquérir des lumières, ranima l'émulation des Grecs : ceux-ci fouillèrent leurs livres oubliés dès-long-temps; ils apprirent à connoître & à récompenser les Philosophes, qui jusqu'ici n'avoient eu pour dédommagement de leurs travaux que le plaisir de l'étude & la découverte de la vérité. Le César Bardas, oncle de Michel III, mérita le surnom de Protecteur des Lettres, titre qui seul a servi de sauve-garde à sa mémoire & fait excuser son ambition; il avoit une école dans le palais de Magnaure, & sa présence y excita les maîtres & les élèves. Le Philosophe Léon, Archevêque de Thessalonique, se trouvoit à la tête des premiers; les Peuples de l'Orient admiroient son profond savoir sur l'Astronomie & les Mathématiques, & ce qui rehaussoit le prix de ses lumières, le crédule vulgaire

les jugeoit une ſuite de l'inſpiration & de la magie. Le célèbre Photius (107), preſſé par le Céſar ſon ami, renonça à l'indépendance d'une vie ſtudieuſe ; il accepta la dignité de Patriarche, & il fut tour à tour excommunié & abſous par les Synodes de l'Orient & de l'Occident; de l'aveu même des Prêtres ſes ennemis, aucun art ou aucune ſcience n'étoit étranger à cet homme univerſel, profond dans ſes idées, infatigable dans ſes études, & éloquent dans ſon ſtyle. Photius exerçoit les fonctions de Protoſpathaire ou de Capitaine des Gardes, lorſqu'il fut envoyé en ambaſſade auprès du Calife de Bagdad (108). Pour tromper l'ennui de

(107) Hanckius (de Scriptorib. Byzant. p. 269 — 396) & Fabricius diſcutent bien en détail ce qui a rapport au caractère eccléſiaſtique & au caractère littéraire de Photius.

(108) *Εις Ασσυριους* ne peut ſignifier que Bagdad, réſidence du Calife. La relation de ſon ambaſſade auroit été curieuſe & inſtructive. Mais comment ſe procura-t-il tous les livres ? Il ne dut pas trouver à Bagdad une Bibliothèque ſi nombreuſe ; il ne put la tranſporter avec ſes équipages, & il eſt impoſſible de croire qu'il la por-

ſon exil, & peut-être de ſa priſon, il compoſa à la hate ſa *Bibliothèque*, ouvrage diſtingué par l'érudition & la critique. Il examina ſans aucune méthode deux cent quatre-vingts Auteurs, Hiſtoriens, Orateurs, Philoſophes & Théologiens; il abrégea leur récit ou leur doctrine; il apprécia leur ſtyle & leur caractère, & il jugea même les Pères de l'Egliſe avec une liberté qui ſe montre ſouvent au milieu des ſuperſtitions de ſon ſiècle. L'Empereur Baſile, qui regrettoit qu'on l'eût mal élevé, chargea Photius de l'éducation de ſon fils & de ſon ſucceſſeur, qu'on a ſurnommé Léon le Philoſophe; & le règne de ce Prince & celui de Conſtantin Porphyrogenète ſon fils, forment une des plus belles époques de la Littérature de Byzance. Ils

---

toit dans ſa tête. Il ſemble pourtant que Photius lui-même veuille établir cette dernière hypothèſe, *οσας αυτων ἡ μνημη διεσωζε*. Camuſat (Hiſt. Critique des Journaux, p. 87 — 94) expoſe très-bien ce qui a rapport au Myrio-biblon.

enrichirent la Bibliothèque impériale des bons ouvrages de l'antiquité; ils en firent par eux-mêmes, & à l'aide de leurs Collaborateurs, des extraits & des abrégés qui peuvent amuser la curiosité sans accabler l'indolence du Public. Outre les *Basiliques*, ou le Code des Loix, ils propagèrent avec le même soin ce qui avoit rapport à la culture & à la guerre, c'est-à-dire, aux deux arts qui nourrissent & détruisent l'espèce humaine; & on tira de l'Histoire de la Grèce & de Rome cinquante-trois titres; mais deux titres seulement de cette espèce de compilation, l'un des ambassades, & l'autre des vertus & des vices, sont arrivés jusqu'à nous. Les Lecteurs de toutes les classes y trouvoient le tableau du passé; ils pouvoient profiter des leçons ou des avis qu'offroit chaque page; ils y apprenoient à admirer & peut-être à imiter des vertus d'un temps plus éclairé. Je ne m'arrêterai pas sur les ouvrages des Grecs de Constantinople, qui, par une

étude assidue des Anciens, ont mérité à quelques égards le souvenir & la reconnoissance de la postérité. Nous possédons le Manuel philosophique de Stobée, le Lexique grammatical & historique de Suidas, les Chiliades de Tzetzes, qui traitent en douze mille vers de six cents sujets, & les Commentaires sur Homère, de Eustathe, Archevêque de Thessalonique, qui cite les noms & les autorités de quatre cents Auteurs. D'après ces Ecrivains originaux & d'après la nombreuse Tribu des Scholiastes & des Critiques (109), on peut avoir une idée des trésors littéraires du douzième siècle.

---

(109) Voyez les Articles particuliers de ces Grecs modernes, dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, Ouvrage savant, mais susceptible d'une meilleure méthode & de beaucoup d'améliorations. Fabricius parle d'Eustathe (t. 1, p. 289 — 292 — 306 — 329); de Pselli (Diatribe de Léon Allatius ad Calcem, t. 5); de Constantin Porphyrogenète (t. 6, p. 486 — 509); de Jean Stobée (t. 8, p. 665 — 728); de Suidas (t. 9, p. 621 — 827). de Jean Tzetzes, t. 12, p. 245 — 273. M. Harris, dans ses *Philological Arrangements* (*Opus Senile*), a donné une esquisse de cette Littérature des Grecs de Byzance (p. 287 — 300).

Le génie d'Homère & de Démosthène, d'Aristote & de Platon, éclairoit Constantinople; & malgré nos richesses, nous devons porter envie à la génération qui pouvoit lire l'Histoire de Théopompe, les Oraisons d'Hyperides, les Comédies de Ménandre (110) & les Odes d'Alcée & de Sapho. Presque à cette époque on publioit des éclaircissemens & des Commentaires nombreux sur les classiques grecs; il en résulte qu'on les lisoit beaucoup: & deux femmes, l'Impératrice Eudoxie & la Princesse Anne Comnène, qui cultivèrent sous la pour-

(110) Gerard Vossius (de Poetis Græcis, c. 6) & Le Clerc (Bibliothèque Choisie, t. 19, p. 285) indiquent d'après des témoignages obscurs ou d'après des ouï-dire, un Commentaire de Michel Psellus, sur les vingt-quatre Comédies de Ménandre, qu'on croyoit encore en manuscrit à Constantinople. Des travaux si délicats paroissent incompatibles avec la gravité & la pesanteur d'un lourd Savant qui pâlissoit sur les Catégories (de Psellis, p. 42), & il est vraisemblable qu'on a confondu Michel Psellus avec Homère Sellius, qui a écrit les Programmes des Comédies de Ménandre. Suidas comptoit au douzième siè-

près la Rhétorique & la Philosophie (111), prouvent assez que les connoissances étoient générales alors. Le dialecte vulgaire de la capitale étoit grossier & barbare ; un style plus correct & plus soigné distinguoit la conversation, ou du moins les écrits des Ecclésiastiques & des personnes du Palais, qui aspiroient quelquefois à la pureté des modèles attiques.

Décadence du goût & du génie.

Dans notre éducation moderne, l'étude pénible mais nécessaire de deux Langues mortes consume le temps & rallentit l'ardeur d'un jeune élève. Les barbares dialectes de nos ancêtres, ces dialectes si dépourvus d'harmonie & de

---

cle, cinquante Comédies de cet Auteur ; mais il transcrit souvent l'ancien Scholiaste d'Aristophanes.

(111) Anne Comnène se vantoit de la pureté de sa diction grecque (*το Ελληνιζειν ες ακρον εσπουδακυια*), & Zonaras son contemporain, mais non pas son adulateur, a pu ajouter avec vérité, *γλωτταν ειχεν ακριβως Αττικιζουσαν*. La Princesse connoissoit bien les dialogues artificieux de Platon, le *τετρακτυς* ou le *quadrivium* de l'Astrologie, la Géométrie, l'Arithmétique & la Musique (Voyez sa Préface sur l'Alexiade, avec les Notes de Ducange).

grace, enchaînèrent nos premiers Poëtes & nos premiers Orateurs ; & leur génie, qui n'étoit guidé ni par les préceptes ni par les exemples des anciens, se trouvoit abandonné à la force grossière de leur jugement & de leur imagination. Mais les Grecs de Constantinople, après avoir épuré leur idiome vulgaire, acquirent le libre usage de la Langue de leurs aïeux, le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; & la connoissance des Maîtres sublimes qui avoient charmé ou instruit la première des Nations, leur devint familière ; mais ces avantages ne font qu'augmenter la honte d'un Peuple dégénéré. Si les Grecs de l'Empire tenoient dans leurs mains inanimées les richesses de leurs pères, ils n'avoient pas hérité de l'énergie qui créa & améliora ce beau patrimoine ; ils lisoient, ils admiroient, ils compiloient, mais leur ame accablée de langueur paroissoit hors d'état de penser & d'agir. Un intervalle de dix siècles n'offre pas une découverte qui ait

augmenté

augmenté la grandeur de l'homme ou contribué à ſon bonheur : on n'ajouta pas une ſeule idée aux ſyſtêmes des anciens : de ſerviles diſciples ſe ſuccédoient les uns & les autres, & enſeignoient à leur tour une génération non moins ſervile. Il ne s'eſt pas trouvé un ſeul morceau d'Hiſtoire, de Philoſophie ou de Littérature, qui, par la beauté du ſtyle ou des mouvemens, par l'originalité ou une heureuſe imitation, ait mérité d'échapper à l'oubli. La modeſte ſimplicité des Proſateurs de Byzance les moins mauvais, déſarma la cenſure ; mais les Orateurs qui ſe croyoient les plus éloquens (112), ſont les plus éloignés des modèles qu'ils affectoient d'égaler. Des mots giganteſques & tombés en déſuétude, des phraſes lourdes & embrouillées, la diſcordance des images, une recherche puérile d'ornemens

(112) Ducange, qui fait la critique des Auteurs de Byzance (Præfat. Gloſſ. Græc. p. 17), cite les autorités d'Aulugelle, de Jérome Petronius, de George Hamartolus, & de Longin.

faux ou hors de propos, les pénibles effors de ces Ecrivains pour s'élever, pour étonner le Lecteur & revêtir d'exagération & d'obscurité une idée triviale, blessent à chaque page notre goût & notre raison. Dans leur prose, ils recherchent toujours le ton de la Poésie, & leur Poésie est encore au dessous de la platitude & de l'insipidité de leur prose. Les Muses de la Tragédie, de l'Epopée & du Poëme lyrique se taisoient; les Bardes de Constantinople n'alloient guères au delà d'une énigme ou d'une épigramme, d'un panégyrique ou d'un conte; ils oublioient jusqu'aux régles de la prosodie, & quoique leur oreille fût remplie de la musique d'Homère, ils confondoient toutes les mesures de pieds & de syllabes dans ces accords impuissans qui ont reçu le nom de vers *politiques* (113).

(113) Les *versus politici*, ces prostitués qui se livrent à tout le monde, comme le dit Léon Allatius, parce qu'ils étoient faciles, avoient ordinairement quinze syllabes. Constantin Manasses, Jean Tzetzes les emploient,

L'esprit des Grecs portoit les fers d'une superstition vile & impérieuse, qui étend sa domination autour du cercle des Sciences & des Arts. Des controverses métaphysiques égaroient leur intelligence : en croyant aux visions & aux miracles, ils avoient perdu tous les principes de l'évidence morale ; & les Homélies des Moines, mélange absurde de déclamations & de phrases de l'Ecriture, dépravoient leur goût. Ces misérables études ne produisirent pas même l'effet qu'on devoit en attendre ; les Chefs de l'Eglise grecque se contentoient d'admirer & de copier les oracles anciens ; & les écoles & la chaire ne produisirent aucun rival de la gloire de Saint Athanase & de Saint Chrysostome (114).

Dans les affaires & dans les travaux

Défaut d'émulation nationale.

&c. (Voyez Ducange, Gloss. Latin. t. 3, p. 1, p. 345, 346, Edit. Basil. 1762).

(114) Saint Bernard est le dernier Père de l'Eglise latine, & Saint Jean Damascene, qui vivoit au huitième siècle, est révéré comme le dernier de l'Eglise grecque.

des Citoyens ſtudieux, l'émulation des Peuples & des individus eſt le mobile le plus puiſſant des efforts & des progrès des hommes. Les anciennes villes de la Grèce avoient un heureux mélange d'union & d'indépendance, qu'on vit ſur une plus grande échelle, mais avec un tiſſu plus relaché parmi les Nations de l'Europe moderne : elles ſe trouvoient unies par la Langue, la Religion & les mœurs ; ce qui les rendoit ſpectatrices & juges de leur mérite réciproque (115); elles ſe trouvoient indépendantes par leur adminiſtration ; chacune d'elles maintenoit ſa liberté ſéparément, & s'efforçoit de ſurpaſſer ſes rivales dans la carrière de la gloire. La poſition des Romains étoit moins favorable ; mais dès les premiers temps de la République, c'eſt-à-dire dès le temps où le caractère national ſe fixa, on vit naître la même émulation parmi les Etats du Latium & de l'Italie ;

---

(115) Eſſais de Hume, vol. 1, p. 125.

& dans les Arts & les Sciences, ils voulurent tous égaler ou ſurpaſſer les Grecs qui leur ſervoient de modèles. Il eſt sûr que l'Empire des Céſars arrêta l'activité & les progrès de l'eſprit humain. A l'époque de ſa plus grande étendue, tant de Sujets cherchèrent ſans doute à ſe diſtinguer ; mais lorſqu'il ſe trouva réduit d'abord à l'Orient, & enſuite à la Grèce & à Conſtantinople, les Sujets n'eurent plus qu'un caractère abject & languiſſant, effet naturel de leur poſition ſolitaire. Ils ſe voyoient accablés vers le Nord par des Tribus de Barbares dont ils ne connoiſſoient pas le nom, & qu'ils regardoient à peine comme des hommes. La Langue & la Religion des Arabes, Nation plus civiliſée, oppoſoient une barrière inſurmontable aux communications ſociales. Les Vainqueurs de l'Europe profeſſoient ainſi qu'eux la Religion chrétienne, mais ils ne ſavoient pas l'idiome des Francs ou des Latins : ces Francs & ces Latins avoient des mœurs groſſières, & dans la

paix & dans la guerre ils se lièrent rarement avec les successeurs d'Héraclius. Le spectacle des Peuples étrangers ne troubloit point l'orgueil des Grecs qui ont toujours été contens d'eux-mêmes ; & puisqu'ils n'étoient pas aiguillonnés par des rivaux, & qu'ils n'avoient point de juges de leur succès, il ne faut pas s'étonner s'ils manquèrent de forces au milieu de la carrière. Les Croisades mêlèrent les Nations de l'Europe & de l'Asie ; & c'est sous la Dynastie des Comnènes que l'Empire de Byzance reprit une foible émulation de lumières & de qualités militaires.

Fin du quatorzième Volume.



TABLE

Des Matières contenues dans ce quatorzième Volume.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

Dans quelques exemplaires de ce volume, il a été omis une ligne au bas du texte de la page 12 ; il faut y ajouter ces mots :

enfoncée & séparée du centre. Ils se re-

